





HISTOIRE NATURELLE,
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

Tome V.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. LE C.TE DE BUFFON,

Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.

Tome Cinquième.

DISCOURS SUR LA NATURE DES ANIMAUX.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXIV.

TABLE

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

VARIÉTÉS dans l'eſpèce humaine. . . . . Page 1

Diſcours ſur la nature des Animaux 241

Lettres de MM. les Députés & Syndic de la Faculté de Théologie, à M. de Buffon, avec les réponſe & déclaration de M. de Buffon. j

Diſcours prononcé à l'Académie Françoiſe. . . . . xxj



HISTOIRE NATURELLE.

HISTOIRE DE L'HOMME.

Variétés dans l'espèce humaine.

TOUT ce que nous avons dit jusqu'ici de la génération de l'homme, de sa formation, de son développement, de son état dans les différens âges de sa vie, de ses sens & de la structure de son corps, telle qu'on la connoît par les dissections anatomiques, ne fait encore que l'histoire de l'individu, celle de l'espèce demande un détail particulier, dont les faits principaux ne peuvent se tirer que des variétés qui se trouvent entre les hommes des différens climats. La première & la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur, la seconde est celle de la forme & de la grandeur, &

la troisième est celle du naturel des dif-férens peuples : chacun de ces objet considéré dans toute son étendue, pourroi fournir un ample traité ; mais nous nou bornerons à ce qu'il y a de plus génér & de plus avéré.

En parcourant dans cette vue la sur face de la terre, & en commençant p le nord, on trouve en Lapponie & si les côtes septentrionales de la Tartari une race d'hommes de petite statur d'une figure bizarre, dont la physion mie est aussi sauvage que les mœurs. C hommes qui paroissent avoir dégén de l'espèce humaine, ne laissent pas q d'être assez nombreux & d'occuper très-vastes contrées ; les Lappons, D nois, Suédois, Moscovites & Indép dans, les Zembliens, les Borandiens, Samoiedes, les Tartares septentrionau & peut-être les Ostiaques dans l'anc continent, les Groenlandois & les S vages au nord des Esquimaux dans l' tre continent, semblent être tous de même race qui s'est étendue & multip le long des côtes des mers septent nales dans des déserts & sous un cli

inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le viſage large & plat *(a)*, le nez camus & écraſé, l'iris de l'œil jaune-brun & tirant ſur le noir *(b)*, les paupières retirées vers les tempes *(c)*, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du viſage étroit, les lèvres groſſes & relevées, la voix grêle, la tête groſſe, les cheveux noirs & liſſes, la peau baſanée ; ils ſont très-petits, trapus quoique maigres : la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, & les plus grands n'en ont que quatre & demi. Cette race eſt, comme l'on voit, bien différente des autres, il ſemble que ce ſoit une eſpèce particulière dont tous les individus ne ſont que des avortons ; car s'il y a des différences parmi ces peuples, elles ne tombent que ſur le plus ou le moins de difformité ; par exemple, les Borandiens ſont encore plus petits que les

(a) Voyez le voyage de Regnard, *tome I.er de ſes Œuvres, page 169*. Voyez auſſi il Genio vagante del conte Aurelio degli Anzi. *In Parma, 1691*; & les voyages du Nord faits par les Hollandois.

(b) Voyez *Linnæi Fauna Suecica*. Stockolm, 1746, *page 1*.

(c) Voyez la Martinière, *page 39*.

Lappons, ils ont l'iris de l'œil de la même couleur, mais le blanc est d'un jaune plus rougeâtre, ils sont aussi plus basanés, & ils ont les jambes grosses, au lieu que les Lappons les ont menues. Les Samoïedes sont plus trapus que les Lappons, ils ont la tête plus grosse, le nez plus large & le teint plus obscur, les jambes plus courtes, les genoux plus en dehors, les cheveux plus longs & moins de barbe. Les Groenlandois ont encore la peau plus basanée qu'aucun des autres, ils sont couleur d'olive foncée; on prétend même qu'il y en a parmi eux d'aussi noirs que les Éthiopiens. Chez tous ces peuples les femmes sont aussi laides que les hommes, & leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord; celles de Groenland sont de fort petite taille, mais elles ont le corps bien proportionné, elles ont aussi les cheveux plus noirs & la peau moins douce que les femmes Samoïedes; leurs mamelles sont molles & si longues qu'elles donnent à teter à leurs enfans par-dessus l'épaule, le bout de ces mamelles est noir comme du charbon & la peau de leur corps est couleur

olivâtre très-foncé; quelques voyageurs disent qu'elles n'ont de poil que sur la tête, & qu'elles ne sont pas sujettes à l'évacuation périodique qui est ordinaire à leur sexe; elles ont le visage large, les yeux petits, très-noirs & très-vifs, les pieds courts aussi-bien que les mains, & elles ressemblent pour le reste aux femmes Samoïedes. Les Sauvages qui sont au nord des Esquimaux, & même dans la partie septentrionale de l'île de Terre-neuve, ressemblent à ces Groenlandois; ils sont, comme eux, de très-petite stature, leur visage est large & plat, ils ont le nez camus, mais les yeux plus gros que les Lappons *(d)*.

Non-seulement ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse de la taille, la couleur des cheveux & les yeux, mais ils ont aussi tous à peu près les mêmes inclinations & les mêmes mœurs, ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides. Les Lappons Danois ont un gros chat noir, auquel ils disent tous leurs secrets & qu'ils consultent dans

(d) Voyez le Recueil des voyages du Nord, 1716, *Tome I, page 130; & Tome III, page 6.*

toutes leurs affaires, qui se réduisent à savoir s'il faut aller ce jour-là à la chasse ou à la pêche. Chez les Lappons Suédois il y a dans chaque famille un tambour pour consulter le diable; & quoiqu'ils soient robustes & grands coureurs, ils sont si peureux qu'on n'a jamais pu les faire aller à la guerre. Gustave Adolphe avoit entrepris d'en faire un régiment; mais il ne put jamais en venir à bout; il semble qu'ils ne peuvent vivre que dans leur pays & à leur façon. Ils se servent pour courir sur la neige, de patins fort épais de bois de sapin, longs d'environ deux aunes & larges d'un demi-pied; ces patins sont relevés en pointe sur le devant, & percés dans le milieu pour y passer un cuir qui tient le pied ferme & immobile, ils courent sur la neige avec tant de vîtesse qu'ils attrapent aisément les animaux les plus légers à la course; ils portent un bâton ferré, pointu d'un bout & arrondi de l'autre: ce bâton leur sert à se mettre en mouvement, à se diriger, se soutenir, s'arrêter, & aussi à percer les animaux qu'ils poursuivent à la course; ils descendent avec ces patins

les fonds les plus précipités, & montent les montagnes les plus escarpées. Les patins dont se servent les Samoïedes, sont bien plus courts & n'ont que deux pieds de longueur. Chez les uns & les autres les femmes s'en servent comme les hommes ; ils ont aussi tous l'usage de l'arc, de l'arbalète ; & on prétend que les Lappons Moscovites lancent un javelot avec tant de force & de dextérité, qu'ils sont sûrs de mettre à trente pas dans un blanc de la largeur d'un écu, & qu'à cet éloignement ils perceroient un homme d'outre en outre ; ils vont tous à la chasse de l'hermine, du loup-cervier, du renard, de la martre, pour en avoir les peaux, & ils changent ces pelleteries contre de l'eau-de-vie & du tabac qu'ils aiment beaucoup. Leur nourriture est du poisson sec, de la chair de renne ou d'ours ; leur pain n'est que de la farine d'os de poisson broyée & mêlée avec de l'écorce tendre de pin ou de bouleau, la plupart ne font aucun usage de sel ; leur boisson est de l'huile de baleine & de l'eau, dans laquelle ils laissent infuser des grains de genièvre. Ils

n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de religion ni d'un Etre suprême, la plupart sont idolâtres, & tous sont très-superstitieux, ils sont plus grossiers que sauvages, sans courage, sans respect pour soi-même: ce peuple abject n'a de mœurs qu'assez pour être méprisé. Ils se baignent nus & tous ensemble, filles & garçons, mère & fils, frères & sœurs, & ne craignent point qu'on les voie dans cet état; en sortant de ces bains extrêmement chauds, ils vont se jeter dans une rivière très-froide. Ils offrent aux étrangers leurs femmes & leurs filles, & tiennent à grand honneur qu'on veuille bien coucher avec elles; cette coutume est également établie chez les Samoïedes, les Borandiens, les Lappons & les Groenlandois. Les Lapponnes sont habillées l'hiver de peaux de rennes, & l'été de peaux d'oiseaux qu'elles ont écorchées, l'usage du linge leur est inconnu. Les Zembliennes ont le nez & les oreilles percées pour porter des pendans de pierre bleue; elles se font aussi des raies bleues au front & au menton; leurs maris se coupent la barbe en rond, & ne

portent point de cheveux. Les Groenlandoiſes s'habillent de peau de chien de mer; elles ſe peignent auſſi le viſage de bleu & de jaune, & portent des pendans d'oreilles. Tous vivent ſous terre ou dans des cabanes preſqu'entièrement enterrées & couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poiſſon : quelques-uns font des tranchées ſouterraines pour communiquer de cabane en cabane chez leurs voiſins pendant l'hiver. Une nuit de pluſieurs mois les oblige à conſerver de la lumière dans ce ſéjour par des eſpèces de lampes qu'ils entretiennent avec la même huile de baleine qui leur ſert de boiſſon. L'été ils ne ſont guère plus à leur aiſe que l'hiver, car ils ſont obligés de vivre continuellement dans une épaiſſe fumée, c'eſt le ſeul moyen qu'ils aient imaginé pour ſe garantir de la piqûre des moucherons plus abondans peut-être dans ce climat glacé qu'ils ne le ſont dans les pays les plus chauds. Avec cette manière de vivre ſi dure & ſi triſte, ils ne ſont preſque jamais malades, & ils parviennent tous à une vieilleſſe extrême : les vieillards ſont même ſi vigoureux qu'on a

peine à les distinguer d'avec les jeunes, la seule incommodité à laquelle ils soient sujets & qui est fort commune parmi eux, est la cécité ; comme ils sont continuellement éblouis par l'éclat de la neige pendant l'hiver, l'automne & le printemps, & toujours aveuglés par la fumée pendant l'été, la plupart perdent les yeux en avançant en âge.

Les Samoïedes, les Zembliens, les Borandiens, les Lappons, les Groenlandois & les Sauvages du nord au-dessus des Esquimaux, sont donc tous des hommes de même espèce, puisqu'ils se ressemblent par la forme, par la taille, par la couleur, par les mœurs, & même par la bizarrerie des coutumes ; celle d'offrir aux étrangers leurs femmes, & d'être fort flattés qu'on veuille bien en faire usage, peut venir de ce qu'ils connoissent leur propre difformité & la laideur de leurs femmes, ils trouvent apparemment moins laides celles que les étrangers n'ont pas dédaignées ; ce qu'il y a de certain, c'est que cet usage est général chez tous ces peuples, qui sont cependant fort éloignés les uns des autres, & même séparés par une grande

mer, & qu'on le retrouve chez les Tartares de Crimée, chez les Calmuques, & plusieurs autres peuples de Sibérie & de Tartarie, qui sont presqu'aussi laids que ces peuples du nord, au lieu que dans toutes les nations voisines, comme à la Chine, en Perse *(e)*, où les femmes sont belles, les hommes sont jaloux à l'excès.

En examinant tous les peuples voisins de cette longue bande de terre qu'occupe la race Lapponne, on trouvera qu'ils n'ont aucun rapport avec cette race; il n'y a que les Ostiaques & les Tonguses qui leur ressemblent; ces peuples touchent aux Samoïedes du côté du midi & du sud-est. Les Samoïedes & les Borandiens ne ressemblent point aux Russiens, les Lappons ne ressemblent en aucune façon aux Finnois, aux Goths, aux Danois, aux Norvégiens; les Groenlandois sont tout aussi différens des Sauvages du

(e) La Boulaye dit qu'après la mort des femmes du Schach, l'on ne sait où elles sont enterrées, afin de lui ôter tout sujet de jalousie, de même que les anciens Égyptiens ne vouloient point faire embaumer leurs femmes que quatre ou cinq jours après leur mort, de crainte que les Chirurgiens n'eussent quelque tentation. *Voyage de la Boulaye, page 110.*

Canada; ces autres peuples sont grands, bien faits, & quoiqu'ils soient assez différens entre eux, ils le sont infiniment plus des Lappons. Mais les Ostiaques semblent être des Samoïedes un peu moins laids & moins raccourcis que les autres, car ils sont petits & mal faits *(f)*, ils vivent de poisson ou de viande crue, ils mangent la chair de toutes les espèces d'animaux sans aucun apprêt, ils boivent plus volontiers du sang que de l'eau, ils sont pour la plupart idolâtres & errans, comme les Lappons & les Samoïedes; enfin ils me paroissent faire la nuance entre la race Lapponne & la race Tartare, ou, pour mieux dire, les Lappons, les Samoïedes, les Borandiens, les Zembliens, & peut-être les Groenlandois & les Pigmées du nord de l'Amérique sont des Tartares dégénérés autant qu'il est possible, les Ostiaques sont des Tartares qui ont moins dégénéré; les Tonguses encore moins que les Ostiaques, parce qu'ils sont moins petits & moins mal faits, quoique tout

(f) Voyez le voyage d'Evertisbrand, *pages 212, 217, &c.* & les nouveaux Mémoires sur l'état de la Russie, *1725, Tome I, page 270.*

aussi laids. Les Samoïedes & les Lappons sont environ sous le 68 ou 69.me degré de latitude, mais les Ostiaques & les Tonguses habitent sous le 60.me degré; les Tartares qui sont au 55.me degré le long du Volga, sont grossiers, stupides & brutaux, ils ressemblent aux Tonguses, qui n'ont, comme eux, presque aucune idée de religion, ils ne veulent pour femmes que des filles qui ont eu commerce avec d'autres hommes.

La nation Tartare prise en général, occupe des pays immenses en Asie, elle est répandue dans toute l'étendue de terre qui est depuis la Russie jusqu'à Kamtschatka, c'est-à-dire, dans un espace de onze ou douze cents lieues en longueur sur plus de sept cents cinquante lieues de largeur, ce qui fait un terrein plus de vingt fois plus grand que celui de la France. Les Tartares bornent la Chine du côté du nord & de l'ouest, les royaumes de Boutan, d'Ava, l'empire du Mogol & celui de Perse jusqu'à la mer Caspienne du côté du nord, ils se sont aussi répandus le long du Volga & de la côte occidentale de la mer Caspienne jusqu'au

Daghestan, ils ont pénétré jusqu'à la côte septentrionale de la mer noire, & ils se sont établis dans la Crimée & dans la petite Tartarie près de la Moldavie & de l'Ukraine. Tous ces peuples ont le haut du visage fort large & ridé, même dans leur jeunesse, le nez court & gros, les yeux petits & enfoncés *(g)*, les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long & avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues & séparées, les sourcils gros qui leur couvrent les yeux, les paupières épaisses, la face plate, le teint basané & olivâtre, les cheveux noirs; ils sont de stature médiocre, mais très-forts & très-robustes, ils n'ont que peu de barbe, & elle est par petits épis comme celle des Chinois, ils ont les cuisses grosses & les jambes courtes; les plus laids de tous sont les Calmuques, dont l'aspect a quelque chose d'effroyable, ils sont tous errans & vagabonds, habitant sous des tentes de toile, de feutre, de peaux; ils mangent de la chair de cheval, de chameau, &c. crue ou un peu mortifiée sous

(g) Voyez les voyages de Rubrusquis, de Marc Paul, de Jean Struys, du Père Avril, &c.

la ſelle de leurs chevaux, ils mangent auſſi du poiſſon deſſéché au ſoleil. Leur boiſſon la plus ordinaire eſt du lait de jument fermenté avec de la farine de millet; ils ont preſque tous la tête raſée, à l'exception du toupet qu'ils laiſſent croître aſſez pour en faire une treſſe de chaque côté du viſage. Les femmes, qui ſont auſſi laides que les hommes, portent leurs cheveux, elles les treſſent & y attachent de petites plaques de cuivre & d'autres ornemens de cette eſpèce; la plupart de ces peuples n'ont aucune religion, aucune retenue dans leurs mœurs, aucune décence, ils ſont tous voleurs, & ceux du Dagheſtan qui ſont voiſins des pays policés, font un grand commerce d'eſclaves & d'hommes, qu'ils enlèvent par force pour les vendre enſuite aux Turcs & aux Perſans. Leurs principales richeſſes conſiſtent en chevaux, il y en a peut-être plus en Tartarie qu'en aucun autre pays du monde. Ces peuples ſe font une habitude de vivre avec leurs chevaux, ils s'en occupent continuellement, ils les dreſſent avec tant d'adreſſe & les exercent ſi ſouvent qu'il ſemble que ces animaux n'aient qu'un

même esprit avec ceux qui les manient, car non-seulement ils obéissent parfaitement au moindre mouvement de la bride, mais ils sentent pour ainsi dire, l'intention & la pensée de celui qui les monte.

Pour connoître les différences particulières qui se trouvent dans cette race Tartare, il ne faut que comparer les descriptions que les voyageurs ont faites de chacun des différens peuples qui la composent. Les Calmuques qui habitent dans le voisinage de la mer Caspienne, entre les Moscovites & les grands Tartares, sont, selon Tavernier, des hommes robustes, mais les plus laids & les plus difformes qui soient sous le ciel; ils ont le visage si plat & si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts, leurs yeux sont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines, ils ont les genoux tournés en dehors & les pieds en dedans. Les Tartares du Daghestan sont, après les Calmuques, les plus laids de tous les Tartares: les petits Tartares ou Tartares Nogais, qui habitent près de la mer

noire, ſont beaucoup moins laids que les Calmuques, mais ils ont cependant le viſage large, les yeux petits, & la forme du corps ſemblable à celle des Calmuques; & on peut croire que cette race de petits Tartares a perdu une partie de ſa laideur, parce qu'ils ſe ſont mêlés avec les Circaſſiens, les Moldaves & les autres peuples dont ils ſont voiſins. Les Tartares Vagoliſtes en Sibérie ont le viſage large comme les Calmuques, le nez court & gros, les yeux petits; & quoique leur langage ſoit différent de celui des Calmuques, ils ont tant de reſſemblance qu'on doit les regarder comme étant de la même race. Les Tartares Bratski ſont, ſelon le Père Avril, de la même race que les Calmuques. À meſure qu'on avance vers l'orient dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares ſe radouciſſent un peu, mais les caractères eſſentiels à leur race reſtent toujours; & enfin les Tartares Mongoux qui ont conquis la Chine, & qui de tous ces peuples étoient les plus policés, ſont encore aujourd'hui ceux qui ſont les moins laids & les moins mal faits, ils ont cependant,

comme tous les autres, les yeux petits, le viſage large & plat, peu de barbe, mais toujours noire ou rouſſe *(h)*, le nez écraſé & court, le teint baſané, mais moins olivâtre. Les peuples du Thibet & des autres provinces méridionales de la Tartarie, ſont, auſſi-bien que les Tartares voiſins de la Chine, beaucoup moins laids que les autres. M. Sanchez premier Médecin des armées Ruſſiennes, homme diſtingué par ſon mérite & par l'étendue de ſes connoiſſances, a bien voulu me communiquer par écrit les remarques qu'il a faites en voyageant en Tartarie.

Dans les années 1735, 1736 & 1737, il a parcouru l'Ukraine, les bords du Don, juſqu'à la mer de Zabache & les confins du Cuban juſqu'à Aſoff; il a traverſé les déſerts qui ſont entre le pays de Crimée & de Backmut; il a vu les Calmuques qui habitent ſans avoir de demeure fixe, depuis le royaume de Cazan juſqu'aux bords du Don; il a auſſi vu les Tartares de Crimée & de Nogai qui errent dans les déſerts qui ſont entre

(h) Voyez Palafox, page 444.

la Crimée & l'Ukraine, & auſſi les Tartares Kergiſſi & Tcheremiſſi qui ſont au nord d'Aſtracan depuis le 50.me juſqu'au 60.me degré de latitude. Il a obſervé que les Tartares de Crimée & de la province de Cuban juſqu'à Aſtracan, ſont de taille médiocre, qu'ils ont les épaules larges, le flanc étroit, les membres nerveux, les yeux noirs & le teint baſané; les Tartares Kergiſſi & Tcheremiſſi ſont plus petits & plus trapus, ils ſont moins agiles & plus groſſiers, ils ont auſſi les yeux noirs, le teint baſané, le viſage encore plus large que les premiers. Il obſerve que parmi ces Tartares on trouve pluſieurs hommes & femmes qui ne leur reſſemblent point du tout, ou qui ne leur reſſemblent qu'imparfaitement, & dont quelques-uns ſont auſſi blancs que les Polonois; comme il y a parmi ces nations pluſieurs eſclaves, hommes & femmes, enlevés en Pologne & en Ruſſie; que leur religion leur permet la polygamie & la multiplicité des concubines, & que leurs Sultans ou Murzas qui ſont les nobles de ces nations, prennent leurs femmes en Circaſſie & en Géorgie, les

enfans qui naissent de ces alliances, sont moins laids & plus blancs que les autres; il y a même parmi ces Tartares un peuple entier dont les hommes & les femmes sont d'une beauté singulière, ce sont les Kabardinski. M. Sanchez dit en avoir rencontré trois cents à cheval qui venoient au service de la Russie, & il assure qu'il n'a jamais vu de plus beaux hommes, & d'une figure plus noble & plus mâle, ils ont le visage beau, frais & vermeil, les yeux grands, vifs & noirs, la taille haute & bien prise; il dit que le lieutenant général de Sérapikin qui avoit demeuré long-temps en Kabarda, lui avoit assuré que les femmes étoient aussi belles que les hommes; mais cette nation si différente des Tartares qui l'environnent, vient originairement de l'Ukraine, à ce que dit M. Sanchez, & a été transportée en Kabarda il y a environ 150 ans.

Ce sang Tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois, & de l'autre avec les Russes Orientaux, & ce mélange n'a pas fait disparoître en entier les traits de cette race, car il y a parmi les Moscovites beaucoup de visages Tartares; &

quoiqu'en général cette nation ſoit du même ſang que les autres nations Européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuiſſes groſſes & les jambes courtes comme les Tartares : mais les Chinois ne ſont pas à beaucoup près auſſi différens des Tartares que le ſont les Moſcovites, il n'eſt pas même ſûr qu'ils ſoient d'une autre race ; la ſeule choſe qui pourroit le faire croire, c'eſt la différence totale du naturel, des mœurs & des coutumes de ces deux peuples. Les Tartares en général ſont naturellement fiers, belliqueux, chaſſeurs ; ils aiment la fatigue, l'indépendance, ils ſont durs & groſſiers juſqu'à la brutalité. Les Chinois ont des mœurs tout oppoſées, ce ſont des peuples mous, pacifiques, indolens, ſuperſtitieux, ſoumis, dépendans juſqu'à l'eſclavage, cérémonieux, complimenteurs juſqu'à la fadeur & à l'excès ; mais ſi on les compare aux Tartares par la figure & par les traits, on y trouvera des caractères d'une reſſemblance non équivoque.

Les Chinois, ſelon Jean Hugon, ont

les membres bien proportionnés, & ſon
gros & gras, ils ont le viſage large &
rond, les yeux petits, les ſourcils grand
les paupières élevées, le nez petit &
écraſé; ils n'ont que ſept ou huit épi
de barbe noire à chaque lèvre, & fo
peu au menton : ceux qui habitent le
provinces méridionales ſont plus brun
& ont le teint plus baſané que les autre
ils reſſemblent par la couleur aux peuple
de la Mauritanie & aux Eſpagnols les plu
baſanés, au lieu que ceux qui habiten
les provinces du milieu de l'Empire
ſont blancs comme les Allemands. Selo
Dampier & quelques autres voyageurs
les Chinois ne ſont pas tous à beaucou
près gros & gras, mais il eſt vrai qu'i
font grand cas de la groſſe taille & d
l'embonpoint. Ce voyageur dit même
en parlant des habitans de l'île Saint-Jea
ſur les côtes de la Chine, que les Chino
ſont grands, droits & peu chargés d
graiſſe, qu'ils ont le viſage long & l
front haut, les yeux petits, le nez aſſe
large & élevé dans le milieu, la bouch
ni grande ni petite, les lèvres aſſe
déliées, le teint couleur de cendre, le

cheveux noirs, qu'ils ont peu de barbe, qu'ils l'arrachent & n'en laissent venir que quelques poils au menton & à la lèvre supérieure. Selon le Gentil, les Chinois n'ont rien de choquant dans la physionomie, ils sont naturellement blancs, sur-tout dans les provinces septentrionales; ceux que la nécessité oblige de s'exposer aux ardeurs du soleil, sont basanés, sur-tout dans les provinces du midi; ils ont en général les yeux petits & ovales, le nez court, la taille épaisse & d'une hauteur médiocre: il assure que les femmes font tout ce qu'elles peuvent pour faire paroître leurs yeux petits, & que les jeunes filles instruites par leur mère, se tirent continuellement les paupières, afin d'avoir les yeux petits & longs, ce qui, joint à un nez écrasé, & à des oreilles longues, larges, ouvertes & pendantes, les rend beautés parfaites; il prétend qu'elles ont le teint beau, les lèvres fort vermeilles, la bouche bien faite, les cheveux fort noirs, mais que l'usage du bétel leur noircit les dents, & que celui du fard dont elles se servent, leur gâte si fort la peau qu'elles

paroissent vieilles avant l'âge de trent ans.

Palafox assure que les Chinois sont plus blancs que les Tartares orientau leurs voisins, qu'ils ont aussi moins d barbe, mais qu'au reste il y a peu d différence entre les visages de ces deu nations; il dit qu'il est très-rare de vo à la Chine ou aux Philippines des yeu bleus, & que jamais on n'en a vu dan ce pays qu'aux Européens ou à de personnes nées dans ces climats de paren Européens.

Innigo de Biervillas prétend que le femmes Chinoises sont mieux faites qu les hommes, ceux-ci, selon lui, ont l visage large & le teint assez jaune, le ne gros & fait à peu près comme une neffle & pour la plupart écrasé, la taille épaiss à peu près, comme celle des Hollandois les femmes au contraire ont la taille déga gée, quoiqu'elles aient presque toutes d l'embonpoint, le teint & la peau admira bles, les yeux les plus beaux du monde mais à la vérité il y en a peu, dit-il qui aient le nez bien fait, parce qu'on l leur écrase dans leur jeunesse.

Le

Les voyageurs Hollandois s'accordent tous à dire que les Chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus & presque point de barbe; que ceux qui sont nés à Canton & tout le long de la côte méridionale sont aussi basanés que les habitans de Fez en Afrique, mais que ceux des provinces intérieures sont blancs pour la plupart. Si nous comparons maintenant les descriptions de tous ces voyageurs que nous venons de citer, avec celles que nous avons faites des Tartares, nous ne pourrons guère douter que quoiqu'il y ait de la variété dans la forme du visage & de la taille des Chinois, ils n'aient cependant beaucoup plus de rapport avec les Tartares, qu'avec aucun autre peuple, & que ces différences & cette variété ne viennent du climat & du mélange des races, c'est le sentiment de Chardin: « Les petits Tartares, dit ce voyageur, ont communément la taille plus petite « de quatre pouces que la nôtre & plus « grosse à proportion; leur teint est « rouge & basané; leurs visages sont plats, « larges & carrés; ils ont le nez écrasé & «

» les yeux petits. Or comme ce sont-l
» tout-à-fait les traits des-habitans de l
» Chine, j'ai trouvé, après avoir bie
» observé la chose durant mes voyage
» qu'il y a la même configuration d
» visage & de taille dans tous les peupl
» qui sont à l'orient & au septentrion
« la mer Caspienne & à l'orient de la pre
» qu'île de Malaca, ce qui depuis m'a fa
» croire que ces divers peuples sorte
» tous d'une même souche, quoiqu
» paroisse des différences dans leur tei
» & dans leurs mœurs; car pour ce q
» est du teint, la différence vient de
» qualité du climat & de celle des alimen
» & à l'égard des mœurs la différen
» vient aussi de la nature du terroir &
l'opulence plus ou moins grande *(i)*. »

Le Père Parennin, qui, comme l
sait, a demeuré si long-temps à la Chin
& en a si bien observé les peup
& les mœurs, dit que les voisins
Chinois du côté de l'occident depuis
Thibet en allant au nord jusqu'à Cham
semblent être différens des Chinois

(i) Voyez les Voyages de Chardin, *Amsterd* 1711, *tome III, page 86.*

ſes mœurs, par le langage, par les traits du viſage & par la configuration extérieure; que ce ſont gens ignorans, groſſiers, fainéans, défaut rare parmi les Chinois; que quand il vient quelqu'un de ces Tartares à Pékin, & qu'on demande aux Chinois la raiſon de cette différence, ils diſent que cela vient de l'eau & de la terre, c'eſt-à-dire, de la nature du pays qui opère ce changement ſur le corps, & même ſur l'eſprit des habitans. Il ajoute que cela paroît encore plus vrai à la Chine que dans tous les autres pays qu'il ait vus, & qu'il ſe ſouvient qu'ayant ſuivi l'Empereur juſqu'au 48.me degré de latitude nord, dans la Tartarie, il y trouva des Chinois de Nanquin qui s'y étoient établis, & que leurs enfans y étoient devenus de vrais Mongoux, ayant la tête enfoncée dans les épaules, les jambes cagneuſes, & dans tout l'air une groſſièreté & une mal-propreté qui rebutoit. *Voyez la Lettre du P. Parennin, datée de Pékin le 28 Septembre 1735, Recueil 24 des Lettres édifiantes.*

Les Japonnois ſont aſſez ſemblables aux Chinois pour qu'on puiſſe les re-

garder comme ne faisant qu'une seule & même race d'hommes, ils sont seulement plus jaunes ou plus bruns, parce qu'ils habitent un climat plus méridional; en général ils sont de forte complexion, ils ont la taille ramassée, le visage large & plat, le nez de même, les yeux petits *(k)*, peu de barbe, les cheveux noirs, ils sont d'un naturel fort altier, aguerris, adroits, vigoureux, civils & obligeans, parlant bien, féconds en complimens, mais inconstans & fort vains, ils supportent avec une constance admirable la faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue & toutes les incommodités de la vie, de laquelle ils ne font pas grand cas; ils se servent, comme les Chinois, de petits bâtons pour manger, & font aussi plusieurs cérémonies ou plutôt plusieurs grimaces & plusieurs mines fort étranges pendant le repas; ils sont laborieux & très-habiles dans les arts & dans tous les métiers, ils ont, en un mot, à très-peu près le même naturel, les mêmes mœurs & les mêmes coutumes que les Chinois.

(k) Voyez les Voyages de Jean Struys. *Rouen 1719, tome I, page 112.*

L'une des plus bizarres & qui est commune à ces deux nations, est de rendre les pieds des femmes si petits, qu'elles ne peuvent presque se soutenir. Quelques voyageurs disent qu'à la Chine, quand une fille a passé l'âge de trois ans, on lui casse le pied, en sorte que les doigts sont rabattus sous la plante, qu'on y applique une eau forte qui brûle les chairs, & qu'on l'enveloppe de plusieurs bandages jusqu'à ce qu'il ait pris son pli ; ils ajoutent que les femmes ressentent cette douleur pendant toute leur vie, qu'elles peuvent à peine marcher, & que rien n'est plus désagréable que leur démarche ; que cependant elles souffrent cette incommodité avec joie, & que comme c'est un moyen de plaire, elles tâchent de se rendre le pied aussi petit qu'il leur est possible. D'autres voyageurs ne disent pas qu'on leur casse le pied dans leur enfance, mais seulement qu'on le serre avec tant de violence qu'on l'empêche de croître, & ils conviennent assez unanimement qu'une femme de condition, ou seulement une jolie femme à la Chine doit avoir le pied assez petit

pour trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans.

Les Japonnois & les Chinois sont donc une seule & même race d'hommes qui se sont très-anciennement civilisés & qui diffèrent des Tartares plus par les mœurs que par la figure ; la bonté du terrein, la douceur du climat, le voisinage de la mer ont pu contribuer rendre ces peuples policés, tandis que les Tartares éloignés de la mer & du commerce des autres nations, & séparés des autres peuples du côté du midi par de hautes montagnes, sont demeurés errans dans leurs vastes déserts sous un ciel dont la rigueur, sur-tout du côté du nord, ne peut être supportée que par des hommes durs & grossiers. Le pays d'Yeço qui est au Nord du Jappon, quoique situé sous un climat qui devroit être tempéré est cependant très-froid, très-stérile & très montueux, aussi les habitans de cette contrée sont-ils tout différens des Japonnois & des Chinois ; ils sont grossiers brutaux, sans mœurs, sans arts ; ils ont le corps court & gros, les cheveux longs & hérissés, les yeux noirs, le front plat

le teint jaune, mais un peu moins que celui des Japonnois, ils ſont fort velus ſur le corps & même ſur le viſage, ils vivent comme des Sauvages, & ſe nourriſſent de lard de baleine & d'huile de poiſſon; ils ſont très-pareſſeux, très-mal-propres dans leurs vêtemens: les enfans, vont preſque nus, les femmes n'ont trouvé pour ſe parer d'autres moyens que de ſe peindre de bleu les ſourcils & les lèvres; les hommes n'ont d'autre plaiſir que d'aller à la chaſſe des loups marins, des ours, des élans, des rennes, & à la pêche de la baleine; il y en a cependant qui ont quelques coutumes Japonnoiſes, comme celle de chanter d'une voix tremblante, mais en général ils reſſemblent plus aux Tartares ſeptentrionaux ou aux Samoïedes qu'aux Japonnois.

Maintenant, ſi l'on examine les peuples voiſins de la Chine au midi & à l'occident, on trouvera que les Cochinchinois, qui habitent un pays montueux & plus méridional que la Chine, ſont plus baſanés & plus laids que les Chinois, & que les Tunquinois dont le pays eſt

meilleur, & qui vivent ſous un clim moins chaud que les Cochinchinois ſont mieux faits & moins laids. Selon Dampier, les Tunquinois ſont en général de moyenne taille, ils ont le teint baſané comme les Indiens, mais avec cela peau ſi belle & ſi unie qu'on peut s'apercevoir du moindre changement qui arrive ſur leur viſage lorſqu'ils pâliſſent ou qu'ils rougiſſent, ce qu'on ne peut pas reconnoître ſur le viſage des autres Indiens. Ils ont communément le viſage plat & ovale, le nez & les lèvres aſſez bien proportionnés, les cheveux noirs longs & fort épais, ils ſe rendent les dents auſſi noires qu'il leur eſt poſſible. Selon les relations qui ſont à la ſuite des voyages de Tavernier, les Tunquinois ſont de belle taille & d'une couleur un peu olivâtre, ils n'ont pas le nez ni le viſage ſi plat que les Chinois, & ils ſont en général mieux faits.

Ces peuples, comme l'on voit, ne diffèrent pas beaucoup des Chinois, ils reſſemblent par la couleur à ceux des provinces méridionales; s'ils ſont plus baſanés, c'eſt parce qu'ils habitent ſous un

climat plus chaud, & quoiqu'ils aient le visage moins plat & le nez moins écrasé que les Chinois, on peut les regarder comme des peuples de même origine.

Il en est de même des Siamois, des Péguans, des habitans d'Aracan, de Laos, &c. tous ces peuples ont les traits assez ressemblans à ceux des Chinois, & quoiqu'ils en diffèrent plus ou moins par la couleur, ils ne diffèrent cependant pas tant des Chinois que des autres Indiens. Selon la Loubère les Siamois sont plutôt petits que grands, ils ont le corps bien fait, la figure de leur visage tient moins de l'ovale que du losange, il est large & élevé par le haut des joues, & tout d'un coup leur front se rétrécit & se termine autant en pointe que leur menton, ils ont les yeux petits & fendus obliquement, le blanc de l'œil jaunâtre, les joues creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut, la bouche grande, les lèvres grosses & les dents noircies, leur teint est grossier & d'un brun mêlé de rouge, d'autres voyageurs disent d'un gris-cendré, à quoi le hâle continuel contribue autant que la naissance; ils ont

le nez court & arrondi par le bout, le
oreilles plus grandes que les nôtres, &
plus elles ſont grandes, plus ils les eſti
ment. Ce goût pour les longues oreille
eſt commun à tous les peuples de l'O
rient, mais les uns tirent leurs oreilles pa
le bas pour les alonger ſans les perce
qu'autant qu'il le faut pour y attacher de
boucles; d'autres, comme au pays de
Laos, en agrandiſſent le trou ſi prodi
gieuſement, qu'on pourroit preſque y
paſſer le poing, en ſorte que leurs oreille
deſcendent juſque ſur les épaules; pou
les Siamois ils ne les ont qu'un peu plu
grandes que les nôtres, & c'eſt naturelle
ment & ſans artifice. Leurs cheveu
ſont gros, noirs & plats; les homme
& les femmes les portent ſi courts, qu'il
ne leur deſcendent qu'à la hauteur de
oreilles tout autour de la tête. Ils mette
ſur leurs lèvres une pommade parfumé
qui les fait paroître encore plus pâle
qu'elles ne le feroient naturellement; il
ont peu de barbe, & ils arrachent le peu
qu'ils en ont; ils ne coupent point leur
ongles, &c. Struys dit que les femme
Siamoiſes portent des pendans d'oreille

si massifs & si pesans, que les trous où ils sont attachés deviennent assez grands pour y passer le pouce; il ajoute que le teint des hommes & des femmes est basané, que leur taille n'est pas avantageuse, mais qu'elle est bien prise & dégagée, & qu'en général les Siamois sont doux & polis. Selon le Père Tachard les Siamois sont très-dispos, ils ont parmi eux d'habiles sauteurs & des faiseurs de tours d'équilibre aussi agiles que ceux d'Europe; il dit que la coutume de se noircir les dents vient de l'idée qu'ont les Siamois, qu'il ne convient point à des hommes d'avoir les dents blanches comme les animaux, que c'est pour cela qu'ils se les noircissent avec une espèce de vernis qu'il faut renouveler de temps en temps, & que quand ils appliquent ce vernis, ils sont obligés de se passer de manger pendant quelques jours, afin de donner le temps à cette drogue de s'attacher.

Les habitans des royaumes de Pégu & d'Aracan, ressemblent assez aux Siamois, & ne diffèrent pas beaucoup des Chinois, par la forme du corps ni par la physionomie,

ils sont seulement plus noirs *(l)*, ceu d'Aracan estiment un front large & plat & pour le rendre tel, ils appliquent un plaque de plomb sur le front des enfa qui viennent de naître. Ils ont les narin larges & ouvertes, les yeux petits & vif & les oreilles si alongées qu'elles le pendent jusque sur les épaules, i mangent sans dégoût des souris, de rats, des serpens & du poisson co rompu *(m)*. Les femmes y sont pass blement blanches, & portent les oreill aussi alongées que celles des hommes *(n* Les peuples d'Achen qui sont enco plus au nord que ceux d'Aracan, o aussi le visage plat & la couleur olivâtr ils sont grossiers, & laissent aller leu enfans tous nus, les filles ont seulem une plaque d'argent sur leurs parties n turelles. *Voyez le Recueil des voyages de Compagnie Holl. tome IV, page 63; & voyage de Mandelslo, t. II, p. 328.*

(l) Vide primam partem Indiæ Orientalis per Pig fettam. Francofurti, 1598, pag. 46.

(m) Voyez les Voyages de Jean Ovington. *Par 1725, tome II, page 274.*

(n) Voyez le Recueil des voyages de la Compag Holl. *Amst. 1702, tome VI, page 251.*

Tous ces peuples, comme l'on voit, ne diffèrent pas beaucoup des Chinois & tiennent encore des Tartares les petits yeux, le viſage plat, la couleur olivâtre; mais en deſcendant vers le midi, les traits commencent à changer d'une manière plus ſenſible, ou du moins à ſe diverſifier. Les habitans de la preſqu'île de Malaca & de l'île de Sumatra ſont noirs, petits, viſs & bien proportionnés dans leur petite taille; ils ont même l'air fier: quoiqu'ils ſoient nus de la ceinture en haut, à l'exception d'une petite écharpe qu'ils portent tantôt ſur l'une & tantôt ſur l'autre épaule *(o)*. Ils ſont naturellement braves & même redoutables lorſqu'ils ont pris de l'opium, dont ils font ſouvent uſage, & qui leur cauſe une eſpèce d'ivreſſe furieuſe *(p)*. Selon Dampier, les habitans de Sumatra & ceux de Malaca ſont de la même race, ils parlent à peu près la même langue; ils ont tous l'humeur fière & hautaine; ils ont la taille médiocre, le viſage long, les yeux noirs, le nez d'une

(o) Voy. les Voyages de Gherardini. *Paris, 1700, page 46 & ſuiv.*

(p) Voyez les Lettres édifiantes, *Recueil II, p. 6[illegible]*

grandeur médiocre, les lèvres mince
les dents noircies par le fréquent usa
du bétel *(q)*. Dans l'île de Pugniatan o
Pissagan à 16 lieues en-deçà de Sumat
les naturels sont de grande taille, & d'u
teint jaune, comme celui des Bresilien
ils portent de longs cheveux fort lisse
& vont absolument nus *(r)*. Ceux d
îles Nicobar au nord de Sumatra so
d'une couleur basanée & jaunâtre,
vont aussi presque nus *(s)*. Dampie
dit que les naturels de ces îles Nicob
sont grands & bien proportionnés, qu'i
ont le visage assez long, les cheve
noirs & lisses, & le nez d'une grande
médiocre: que les femmes n'ont poi
de sourcils, qu'apparemment elles se l
arrachent, &c. Les habitans de l'île d
Sombreo au nord de Nicobar sont fo
noirs, & ils se bigarrent le visage d
diverses couleurs, comme de vert, d

(q) Voyez les Voyages de Guill. Dampier. *Roue* *1715, tome III, page 156.*

(r) Voyez le Recueil de la Comp. de Holl. *Am* *1702, tome I, page 281.*

(s) Voyez les Lettres édifiantes, *Recueil II, pa* *172.*

jaune, &c. *Voyez l'Hiſtoire générale des voyages. Paris, 1746, tome I, page 387.* Ces peuples de Malaca, de Sumatra & des petites îles voiſines, quoique différens entr'eux, le ſont encore plus des Chinois, des Tartares, &c. & ſemblent être iſſus d'une autre race; cependant les habitans de Java qui ſont voiſins de Sumatra & de Malaca, ne leur reſſemblent point, & ſont aſſez ſemblables aux Chinois, à la couleur près, qui eſt, comme celle des Malais, rouge, mêlée de noir; ils ſont aſſez ſemblables, dit Pigafetta *(t)*, aux habitans du Breſil, ils ſont d'une forte complexion & d'une taille carrée, ils ne ſont ni trop grands ni trop petits, mais bien muſclés: ils ont le viſage plat, les joues pendantes & gonflées, les ſourcils gros & inclinés, les yeux petits, la barbe noire, ils en ont fort peu & fort peu de cheveux, qui ſont très-courts & très-noirs. Le P. Tachard dit que ces peuples de Java ſont bien faits & robuſtes, qu'ils paroiſſent vifs & réſolus, & que l'extrême chaleur du climat les oblige à aller preſque

(t) Vide *Indiæ Orientalis partem primam, p. 51.*

nus *(u)*. Dans les Lettres édifiantes, on trouve que ces habitans de Java ne sont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpré, & qu'ils sont doux, familiers & caressans *(x)*. François Legat rapporte que les femmes de Java qui ne sont pas exposées comme les hommes aux grandes ardeurs du soleil, sont moins basanées qu'eux; & qu'elles ont le visage beau, le sein élevé & bien fait, le teint uni & beau, quoique brun, la main belle, l'air doux, les yeux vifs, le rire agréable, & qu'il y en a qui dansent fort joliment *(y)*. La plus grande partie des voyageurs Hollandois s'accordent à dire que les habitans naturels de cette île, dont ils sont actuellement les possesseurs & les maîtres, sont robustes, bien faits, nerveux & bien musclés; qu'ils ont le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux, les mâchoires grandes, les cheveux longs,

(u) Voyez le premier Voyage du Père Tachard, *Paris, 1686, page 134.*

(x) Voyez les Lettres édifiantes, *Recueil XVI, page 13.*

(y) Voyez les Voyages de François Legat, *Amst. 1708, tome II, page 130.*

le teint basané, & qu'ils n'ont que peu de barbe, qu'ils portent les cheveux & les ongles fort longs, & qu'ils se font limer les dents *(z)*. Dans une petite île qui est en face de celle de Java, les femmes ont le teint basané, les yeux petits, la bouche grande, le nez écrasé, les cheveux noirs & longs *(a)*. Par toutes ces relations on peut juger que les habitans de Java ressemblent beaucoup aux Tartares & aux Chinois, tandis que les Malais & les peuples de Sumatra & des petites îles voisines en diffèrent & par les traits & par la forme du corps, ce qui a pu arriver très-naturellement; car la presqu'île de Malaca & les îles de Sumatra & de Java, aussi-bien que toutes les autres îles de l'Archipel Indien, doivent avoir été peuplées par les nations des continens voisins, & même par les Européens qui s'y sont habitués depuis plus de deux cents cinquante ans, ce qui

(z) Voyez le Recueil des voyages de la Compagnie de Hollande. *Amsterdam, 1702, tome I, page 392.* Voyez aussi les Voyages de Mandelslo. *Tome II, page 344.*

(a) Voyez les Voyages de le Gentil. *Paris, 1725, tome III, page 92.*

fait qu'on doit y trouver une très-grande variété dans les hommes, soit pour les traits du visage & la couleur de la peau soit pour la forme du corps & la proportion des membres; par exemple, il y a dans cette île de Java une nation qu'on appelle *Chacrelas*, qui est toute différente, non-seulement des autres habitans de cette île, mais même de tous les autres Indiens. Ces Chacrelas sont blancs & blonds, ils ont les yeux foibles & ne peuvent supporter le grand jour; au contraire ils voient bien la nuit, le jour ils marchent les yeux baissés & presque fermés *(b)*. Tous les habitans des îles Moluques, sont, selon François Pyrard, semblables à ceux de Sumatra & de Java pour les mœurs, la façon de vivre, les armes, les habits, le langage, la couleur, &c. *(c)*. Selon Mandelslo, les hommes des Moluques sont plutôt noirs que basanés, & les femmes le sont moins; ils ont tous les cheveux noirs & lisses,

(b) Voyez les Voyages de François Legat. *Amsterd.* 1708, *tome II, page* 137.

(c) Voyez les Voyages de François Pyrard. *Paris* 1619, *tome II, page* 178.

les yeux gros, les sourcils & les paupières larges, le corps fort & robuste; ils sont adroits & agiles, ils vivent long-temps, quoique leurs cheveux deviennent blancs de bonne heure. Ce voyageur dit aussi que chaque île a son langage particulier, & qu'on doit croire qu'elles ont été peuplées par différentes nations *(d)*. Selon lui, les habitans de Bornéo & de Baly ont le teint plutôt noir que basané *(e)*, mais selon les autres voyageurs ils sont seulement bruns comme les autres Indiens *(f)*. Gemelli Careri dit que les habitans de Ternate sont de la même couleur que les Malais, c'est-à-dire un peu plus bruns que ceux des Philippines; que leur physionomie est belle, que les hommes sont mieux faits que les femmes, & que les uns & les autres ont grand soin de leurs cheveux *(g)*. Les voyageurs Hollandois rapportent que les naturels de l'île de

(d) Voyez les Voyages de Mandelslo, *tome II, page 378.*

(e) Voy. *ibid. Tome II, pages 363 & 366.*

(f) Voy. le Recueil des voyages de la Compagnie de Hollande, *tome II, page 120.*

(g) Voyez les Voyages de Gemelli Careri, *tome V, page 224.*

Banda vivent fort long-temps, & qu
y ont vu un homme âgé de 130 ans,
plusieurs autres qui approchoient de
âge; qu'en général ces insulaires so
fort fainéans, que les hommes ne fo
que se promener, & que ce sont
femmes qui travaillent *(h)*. Selon Dam
pier, les naturels originaires de l'île
Timor, qui est l'une des plus voisines
la Nouvelle Hollande, ont la taille m
diocre, le corps droit, les membres déli
le visage long, les cheveux noirs & poi
tus, & la peau fort noire; ils sont adro
& agiles, mais paresseux au suprêm
degré *(i)*. Il dit cependant que dans
même île les habitans de la baie de Lapa
sont pour la plupart basanés & de coule
de cuivre jaune, & qu'ils ont les cheve
noirs & tout plats *(k)*.

Si l'on remonte vers le nord, o
trouve Manille & les autres îles Phili
pines, dont le peuple est peut-être le pl

(h) Voyez le recueil des voyages de la Compag
de Hollande, *tome I, page 566*.

(i) Voyez les Voyages de Dampier. *Rouen, 171*
tome V, page 631.

(k) Voyez *ibid, tome I, page 52*.

nêlé de l'Univers, par les alliances qu'ont
aites ensemble les Espagnols, les In-
liens, les Chinois, les Malabares, les
Noirs, &c. Ces Noirs qui vivent dans
es rochers & les bois de cette île, dif-
èrent entièrement des autres habitans;
quelques-uns ont les cheveux crêpus,
omme les Nègres d'Angola, les autres
es ont longs: la couleur de leur visage
est comme celle des autres Nègres, quel-
ques-uns sont un peu moins noirs; on
en a vu plusieurs parmi eux qui avoient
les queues longues de quatre ou cinq
ouces, comme les insulaires dont parle
Ptolémée. *Voyez les Voyages de Gemelli
Careri. Paris, 1719, tome V, p. 68.*
Ce voyageur ajoute que des Jésuites
rès-dignes de foi, lui ont assuré que dans
l'île de Mindoro, voisine de Manille, il
a une race d'hommes, appelés *Man-
hiens*, qui tous ont des queues de
quatre ou cinq pouces de longueur, &
nême que quelques-uns de ces hommes
queue avoient embrassé la foi Catho-
ique. *Voyez id. tome V, page 92*, & que
es Manghiens ont le visage de couleur
livâtre & les cheveux longs. *Voyez idem*,

tome V, page 298. Dampier dit que l
habitans de l'île de Mindanao, qui e
une des principales & des plus mé
dionales des Philippines, sont de tai
médiocre, qu'ils ont les membres peti
le corps droit, & la tête menue, le visag
ovale, le front plat, les yeux noirs,
peu fendus, le nez court, la bouche ass
grande, les lèvres petites & rouges, l
dents noires & fort saines, les cheve
noirs & lisses, le teint tanné, mais tira
plus sur le jaune-clair que celui de ce
tains autres Indiens; que les femmes ont
teint plus clair que les hommes; qu'el
sont aussi mieux faites, qu'elles ont
visage plus long, & que leurs traits so
assez réguliers, si ce n'est que leur n
est fort court & tout-à-fait plat entre l
yeux, qu'elles ont les membres très-p
tits, les cheveux noirs & longs; & q
les hommes en général sont spirituel
agiles, mais fainéans & larrons. On trou
dans les Lettres édifiantes, que les habita
des Philippines ressemblent aux Mala
qui ont autrefois conquis ces îles; qu
ont comme eux, le nez petit, les yeu
grands, la couleur olivâtre-jaune,

que leurs coutumes & leurs langues sont à peu près les mêmes *(l)*.

Au nord de Manille on trouve l'île Formose qui n'est pas éloignée de la côte de la province de Fokien à la Chine ; ces insulaires ne ressemblent cependant pas aux Chinois. Selon Struys les hommes y sont de petite taille, particulièrement ceux qui habitent les montagnes, la plupart ont le visage large, les femmes ont les mamelles grosses & pleines, & de la barbe comme les hommes ; elles ont les oreilles fort longues, & elles en augmentent encore la longueur par certaines grosses coquilles qui leur servent de pendans ; elles ont les cheveux fort noirs & fort longs, le teint jaune-noir, il y en a aussi de jaunes-blanches & de tout-à-fait jaunes : ces peuples sont fort fainéans, leurs armes sont le javelot & l'arc dont ils tirent très-bien, ils sont aussi excellens nageurs, & ils courent avec une vîtesse incroyable. C'est dans cette île où Struys dit avoir vu de ses propres yeux un homme qui avoit une queue

(l) Voyez les Lettres édifiantes, *Recueil II, page 140.*

longue de plus d'un pied, toute couverte
d'un poil roux, & fort semblable à celle
d'un bœuf; cet homme à queue assuroit
que ce défaut, si c'en étoit un, venoit du
climat, & que tous ceux de la partie mé-
ridionale de cette île avoient des queues
comme lui *(m)*. Je ne sais si ce que dit
Struys des habitans de cette île, mérite
une entière confiance, & sur-tout si le
dernier fait est vrai, il me paroît au moins
exagéré & différent de ce qu'ont dit les
autres voyageurs au sujet de ces hommes
à queue, & même de ce qu'en ont dit
Ptolémée, que j'ai cité ci-dessus, &
Marc Paul dans sa description géogra-
phique, imprimée à Paris en 1556, où
il rapporte que dans le royaume de Lam-
bry, il y a des hommes qui ont des queues
de la longueur de la main, qui vivent
dans les montagnes. Il paroît que Struys
s'appuie de l'autorité de Marc Paul,
comme Gemelli Careri de celle de Pto-
lémée, & la queue qu'il dit avoir vue
est fort différente pour les dimensions de
celles que les autres voyageurs donnent

(m) Voyez les Voyages de Jean Struys. *Rouen*
1719, tome I, page 100.

aux

aux Noirs de Manille, aux habitans de Lambry, &c. L'éditeur des mémoires de Plaſmanaſar ſur l'île de Formoſe, ne parle point de ces hommes extraordinaires & ſi différens des autres ; il dit même que, quoiqu'il faſſe fort chaud dans cette île, les femmes y ſont fort belles & fort blanches, ſur-tout celles qui ne ſont pas obligées de s'expoſer aux ardeurs du ſoleil ; qu'elles ont un grand ſoin de ſe laver avec certaines eaux préparées pour ſe conſerver le teint ; qu'elles ont le même ſoin de leurs dents, qu'elles tiennent blanches autant qu'elles le peuvent, au lieu que les Chinois & les Japonnois les ont noires par l'uſage du bétel ; que les hommes ne ſont pas de grande taille, mais qu'ils ont en groſſeur ce qui leur manque en grandeur ; qu'ils ſont communément vigoureux, infatigables, bons ſoldats, fort adroits, &c *(n)*. Les voyageurs Hollandois ne s'accordent point avec ceux que je viens de

(n) Voyez la deſcription de l'île Formoſe, dreſſée ſur les Mémoires de George Plaſmanaſar, par le ſieur N. F. D. B. R. *Amſterdam*, 1705, *page* 103 *& ſuivantes.*

citer au ſujet des habitans de Formoſe;
Mandelſlo, auſſi-bien que ceux dont les
relations ont été publiées dans le recueil
des voyages qui ont ſervi à l'établiſſe-
ment de la compagnie des Indes de Hol-
lande, diſent que ces inſulaires ſont fort
grands & beaucoup plus hauts de taille
que les Européens; que la couleur de
leur peau eſt entre le blanc & le noir
ou d'un brun tirant ſur le noir; qu'ils ont
le corps velu; que les femmes y ſont de
petite taille, mais qu'elles ſont robuſtes
graſſes & aſſez bien faites. La plupart des
écrivains qui ont parlé de l'île Formoſe
n'ont donc fait aucune mention des ces
hommes à queue, & ils diffèrent beau-
coup entr'eux dans la deſcription qu'ils
donnent de la forme & des traits de ces
inſulaires, mais ils ſemblent s'accorder ſur
un fait qui n'eſt peut-être pas moins ex-
traordinaire que le premier, c'eſt que dans
cette île il n'eſt pas permis aux femmes
d'accoucher avant trente-cinq ans, quoi-
qu'il leur ſoit libre de ſe marier long-temps
avant cet âge. Rechteren parle de cette
coutume dans les termes ſuivans: « D'a-
» bord que les femmes ſont mariées, elles

ne mettent point d'enfans au monde, «
il faut au moins pour cela qu'elles aient «
35 ou 37 ans; quand elles sont grosses, «
leurs prêtresses vont leur fouler le ventre «
avec les pieds s'il le faut, & les font «
avorter avec autant ou plus de douleur «
qu'elles n'en souffriroient en accou- «
chant, ce seroit non-seulement une «
honte, mais même un gros péché de «
laisser venir un enfant avant l'âge pres- «
crit. J'en ai vu qui avoient déjà fait «
quinze ou seize fois périr leur fruit, & «
qui étoient grosses pour la dix-septième «
fois, lorsqu'il leur étoit permis de mettre «
un enfant au monde *(o)*.

Les îles Marianes ou des Larrons, qui sont, comme l'on sait, les îles les plus éloignées du côté de l'orient, &, pour ainsi dire, les dernières terres de notre hémisphère, sont peuplées d'hommes très-grossiers. Le Père Gobien dit, qu'avant l'arrivée des Européens ils n'avoient jamais vu de feu, que cet élément si nécessaire leur étoit entièrement

(o) Voyez les voyages de Rechteren dans le Recueil des voyages de la Compagnie Hollandoise, *Tome V, page 96.*

inconnu, qu'ils ne furent jamais si surpris que quand ils en virent pour la première fois, lorsque Magellan descendit dans l'une de leurs îles; ils ont le teint basané, mais cependant moins brun & plus clair que celui des habitans des Philippines; ils sont plus forts & plus robustes que les Européens; leur taille est haute, & leur corps est bien proportionné, quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits & de poisson, ils ont tant d'embonpoint qu'ils en paroissent enflés, mais cet embonpoint ne les empêche pas d'être souples & agiles. Ils vivent long-temps, & ce n'est pas une chose extraordinaire que de voir chez eux des personnes âgées de cent ans, & cela sans avoir jamais été malades *(p)*. Gemelli Careri dit que les habitans de ces îles sont tous d'une figure gigantesque, d'une grosse corpulence & d'une grande force, qu'ils peuvent aisément lever sur leurs épaules un poids de cinq cents livres *(q)*. Ils ont pour la plupart

(p) Voyez l'histoire des îles Marianes, par le Père Charles le Gobien, *1700.*

(q) Voyez les voyages de Gemelli Carreri, *tome V, page 298.*

les cheveux crépus *(r)*; le nez gros; de grands yeux & la couleur du visage comme les Indiens. Les habitans de Guan, l'une de ces îles, ont les cheveux noirs & longs, les yeux ni trop gros ni trop petits, le nez grand, les lèvres grosses, les dents assez blanches, le visage long, l'air féroce, ils sont très-robustes & d'une taille fort avantageuse, on dit même qu'ils ont jusqu'à sept pieds de hauteur *(s)*.

Au midi des îles Marianes & à l'orient des îles Moluques, on trouve la terre des Papous & la nouvelle Guinée, qui paroissent être les parties les plus méridionales des terres australes. Selon Argensola, ces Papous sont noirs comme les Caffres, ils ont les cheveux crépus, le visage maigre & fort désagréable, & parmi ce peuple si noir on trouve quelques gens qui sont aussi blancs & aussi blonds que les Allemands; ces blancs ont les yeux très-foibles & très-délicats. *(t)*. On

(r) V. les Lettres édifiantes. *Recueil XVIII, p. 198.*

(s) Voy. les Voyages de Dampier, *tome I, p. 378.* Voyez aussi le voyage autour du monde de Cowley.

(t) Voyez l'hist. de la conquête des îles Moluques. *Amsterdam, 1706, tome I, page 148.*

trouve dans la relation de la navigatio auſtrale de le Maire, une deſcription de habitans de cette contrée, dont je vai rapporter les principaux traits. Selon voyageur, ces peuples ſont fort noir ſauvages & brutaux, ils portent de anneaux aux deux oreilles, aux deu narines, & quelquefois auſſi à la cloiſo du nez, & des braſſelets de nacre de per au-deſſus des coudes & aux poignets & ils ſe couvrent la tête d'un bonn d'écorce d'arbre peinte de différente couleurs : ils ſont puiſſans & bien pro portionnés dans leur taille, ils ont le dents noires, aſſez de barbe, & les che veux noirs, courts & crépus, qui n'ap prochent cependant pas autant de la lain que ceux des Nègres ; ils ſont agiles à la courſe, ils ſe ſervent de maſſues & de lances, de ſabres & d'autres arme faites de bois dur, l'uſage du fer leu étant inconnu ; ils ſe ſervent auſſi de leur dents comme d'armes offenſives, & mor dent comme les chiens. Ils mangent du bétel & du piment mêlé avec de la chaux qui leur ſert auſſi à poudrer leur barbe & leurs cheveux. Les femmes ſont affreuſes

elles ont de longues mamelles qui leur tombent ſur le nombril, le ventre extrêmement gros, les jambes fort menues, les bras de même, des phyſionomies de ſinges, de vilains traits, &c. *(u)*. Dampier dit que les habitans de l'île Sabala dans la nouvelle Guinée, ſont une ſorte d'Indiens fort baſanés, qui ont les cheveux noirs & longs, & qui par les manières ne diffèrent pas beaucoup de ceux de l'île Mindanao & des autres naturels de ces îles orientales; mais qu'outre ceux-là, qui paroiſſent être les principaux de l'île, il y a auſſi des Nègres, & que ces Nègres de la nouvelle Guinée, ont les cheveux crépus & cotonnés *(x)*; que les habitans d'une autre île qu'il appelle *Garret-Denys*, ſont noirs, vigoureux & bien taillés; qu'ils ont la tête groſſe & ronde, les cheveux friſés & courts; qu'ils les coupent de différentes manières, & les teignent auſſi de différentes couleurs, de rouge, de blanc, de jaune,

(u) Voy. la navigation auſtrale de Jacques le Maire, *tome IV* du recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes de Hollande, *page 648.*

(x) Voyez le voyage de Dampier, *tome V, p. 82.*

qu'ils ont le viſage rond & large avec un gros nez plat ; que cependant leur phyſionomie ne ſeroit pas abſolument déſagréable s'ils ne ſe defiguroient pas le viſage par une eſpèce de cheville de la groſſeur d'un doigt & longue de quatre pouces, dont ils traverſent les deux narines, en ſorte que les deux bouts touchent à l'os des joues, qu'il ne paroît qu'un petit brin de nez autour de ce bel ornement ; & qu'ils ont auſſi de gros trous aux oreilles où ils mettent des chevilles comme au nez *(y)*.

Les habitans de la côte de la nouvelle Hollande, qui eſt à 16 degrés 15 minutes de latitude méridionale & au midi de l'île de Timor, ſont peut-être les gens du monde les plus miſérables, & ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes ; ils ſont grands, droits & menus, ils ont les membres longs & déliés, la tête groſſe, le front rond, les ſourcils épais ; leurs paupières ſont toujours à demi-fermées, ils prennent cette habitude dès leur enfance, pour garantir leurs yeux des moucherons qui les

(y) Voyez le voyage de Dampier, *tome V, p.* 102.

incommodent beaucoup, & comme ils n'ouvrent jamais les yeux, ils ne sauroient voir de loin à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils vouloient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses & la bouche grande; ils s'arrachent apparemment les deux dents du devant de la mâchoire supérieure, car elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes & aux vieux, ils n'ont point de barbe: leur visage est long, d'un aspect très-désagréable, sans un seul trait qui puisse plaire; leurs cheveux ne sont pas longs & lisses comme ceux de presque tous les Indiens, mais ils sont courts, noirs & crépus, comme ceux des Nègres, leur peau est noire comme celle des Nègres de Guinée. Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, avec une poignée d'herbes longues au milieu; ils n'ont point de maisons, ils couchent à l'air sans aucune couverture, & n'ont pour lit que la terre, ils demeurent en troupes de vingt ou trente, hommes, femmes & enfans,

tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre dans de petits bras de mer, ils n'ont ni pain, ni grains, ni légumes, &c. *(z)*.

Les peuples d'un autre côté de la nouvelle Hollande, à vingt-deux ou vingt-trois degrés latitude sud, semblent être de la même race que ceux dont nous venons de parler, ils sont extrêmement laids, ils ont de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crépus le corps grand & délié *(a)*.

Il paroît par toutes ces descriptions que les îles & les côtes de l'océan Indien sont peuplées d'hommes très-différens entre eux. Les habitans de Malaca de Sumatra & des îles Nicobar semblent tirer leur origine des Indiens de la presqu'île de l'Inde; ceux de Java, des Chinois, à l'exception de ces hommes blancs & blonds qu'on appelle *Chacrelas*, qui doivent venir des Européens; ceux des îles Moluques paroissent aussi venir, pour la plupart, des Indiens de la presqu'île

(z) Voy. le voyage de Dampier, *tome II, p. 171*
(a) *Idem, tome IV, page 134.*

mais les habitans de l'île de Timor qui est la plus voisine de la nouvelle Hollande, sont à peu près semblables aux peuples de cette contrée. Ceux de l'île Formose & des îles Marianes se ressemblent par la hauteur de la taille, la force & les traits ; ils paroissent former une race à part différente de toutes les autres qui les avoisinent. Les Papous & les autres habitans des terres voisines de la nouvelle Guinée, sont de vrais noirs & ressemblent à ceux d'Afrique, quoiqu'ils en soient prodigieusement éloignés, & que cette terre soit séparée du continent de l'Afrique par un intervalle de plus de 2200 lieues de mer. Les habitans de la nouvelle Hollande ressemblent aux Hottentots ; mais avant que de tirer des conséquences de tous ces rapports, & avant que de raisonner sur ces différences, il est nécessaire de continuer notre examen en détail des peuples de l'Asie & de l'Afrique.

Les Mogols & les autres peuples de la presqu'île de l'Inde, ressemblent assez aux Européens par la taille & par les traits, mais ils en diffèrent plus ou moins

par la couleur. Les Mogols sont olivâtres, quoiqu'en langue Indienne *Mogol* veuille dire blanc; les femmes y sont extrêmement propres, & elles se baignent très-souvent; elles sont de couleur olivâtre comme les hommes, & elles ont les jambes & les cuisses fort longues & le corps assez court, ce qui est le contraire des femmes Européennes *(b)*. Tavernier dit que lorsqu'on a passé Lahor & le royaume de Cachemire, toutes les femmes du Mogol naturellement n'ont point de poil en aucune partie du corps; & que les hommes n'ont que très-peu de barbe *(c)*. Selon Thevenot les femmes Mogoles sont assez fécondes, quoique très-chastes, elles accouchent aussi fort aisément, & on en voit quelquefois marcher par la ville dès le lendemain qu'elles sont accouchées; il ajoute qu'au royaume de Décan on marie les enfans extrêmement jeunes; dès que le mari a dix ans & la femme huit, les parens les laissent coucher ensemble, & il y en a qui ont

(b) Voyez les voyages de la Boulaye-le-Gouz. *Paris, 1657, page 153.*

(c) Voy. les voyages de Tavernier. *Rouen, 1713, tome III, page 80.*

des enfans à cet âge, mais les femmes qui ont des enfans de si bonne heure, cessent ordinairement d'en avoir après l'âge de trente ans, & elles deviennent extrêmement ridées *(d)*. Parmi ces femmes il y en a qui se font découper la chair en fleurs, comme quand on applique des ventouses; elles peignent ces fleurs de diverses couleurs avec du jus de racines, de manière que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs *(e)*.

Les Bengalois sont plus jaunes que les Mogols, ils ont aussi des mœurs toutes différentes, les femmes sont beaucoup moins chastes, on prétend même que de toutes les femmes de l'Inde ce sont les plus lascives. On fait à Bengale un grand commerce d'esclaves mâles & femelles; on y fait aussi beaucoup d'eunuques, soit de ceux auxquels on n'ôte que les testicules, soit de ceux à qui on fait l'amputation toute entière. Ces peuples sont beaux & bien faits, ils aiment le commerce & ont beaucoup de douceur dans les mœurs. *(f)*. Les habitans de la côte

(d) Voy. les voyages de Thevenot, *t. III, p. 246.*
(e) Voy. les voyages de Tavernier, *tome III, p. 34.*
(f) Voyez les voyages de Pyrard, *page 354.*

de Coromandel sont plus noirs que les Bengalois, ils sont aussi moins civilisés, les gens du peuple vont presque nus; ceux de la côte de Malabar sont encore plus noirs, ils ont tous les cheveux noirs, lisses & fort longs, ils sont de la taille des Européens; les femmes portent des anneaux d'or au nez; les hommes, les femmes & les filles se baignent ensemble & publiquement dans des bassins au milieu des villes, les femmes sont propres & bien faites, quoique noires, ou du moins très-brunes; on les marie dès l'âge de huit ans *(g)*. Les coutumes de ces différens peuples de l'Inde sont toutes fort singulières, & même bizarres. Les Banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie, ils craignent même de tuer le moindre insecte, pas même les poux qui les rongent, ils jettent du ris & des fèves dans la rivière pour nourrir les poissons, & des graines sur la terre pour nourrir les oiseaux & les insectes: quand ils rencontrent ou un chasseur ou un pêcheur, ils le prient instamment de se désister de son entre-

(g) Voyez le Recueil des Voyages. *Amsterdam 1702, tome VI, page 461.*

prise; & si l'on est sourd à leurs prières, ils offrent de l'argent pour le fusil & pour les filets, & quand on refuse leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons, & crient de toute leur force pour faire fuir le gibier & les oiseaux *(h)*. Les Naires de Calicut sont des militaires qui sont tous nobles, & qui n'ont d'autre profession que celle des armes; ce sont des hommes beaux & bien faits, quoiqu'ils aient le teint de couleur olivâtre, ils ont la taille élevée & ils sont hardis, courageux, & très-adroits à manier les armes; ils s'agrandissent les oreilles au point qu'elles descendent jusque sur leurs épaules, & quelquefois plus bas. Ces Naires ne peuvent avoir qu'une femme, mais les femmes peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît. Le Père Tachard dans sa lettre au Père de la Chaise, datée de Ponticheri, du 16 février 1701, dit que dans les Castes ou Tribus nobles, une femme peut avoir légitimement plusieurs maris, qu'il s'en est trouvé qui en avoient eu tout-à-la-fois jusqu'à dix, qu'elles regardoient comme

(h) Voyage de Jean Struys, *tome II, page* 225.

autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté *(i)*. Cette liberté d'avoir plusieurs maris, est un privilége de noblesse que les femmes de condition font valoir autant qu'elles peuvent, mais les bourgeoises ne peuvent avoir qu'un mari: il est vrai qu'elles adoucissent la dureté de leur condition par le commerce qu'elles ont avec les étrangers, auxquels elles s'abandonnent sans aucune crainte de leurs maris & sans qu'ils osent leur rien dire. Les mères prostituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent. Ces bourgeois de Calicut ou Moucois semblent être d'une autre race que les nobles ou Naires; car ils sont hommes & femmes, plus laids, plus jaunes, plus mal faits & de plus petite taille *(k)*. Il y a parmi les Naires de certains hommes & de certaines femmes qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme; cette difformité n'est point une maladie, elle leur vient de naissance; il y en a

(i) Voyez les Lettres édifiantes, *Recueil II, page* 188.

(k) Voyez les voyages de François Pyrard, *page* 412 *& suiv.*

qui n'ont qu'une jambe & d'autres qui les ont toutes les deux de cette grosseur monstrueuse ; la peau de ces jambes est dure & rude comme une verrue, avec cela ils ne laissent pas d'être fort dispos. Cette race d'hommes à grosses jambes s'est plus multipliée parmi les Naires que dans aucun autre peuple des Indes, on en trouve cependant quelques-uns ailleurs, & sur-tout à Ceylan *(l)*, où l'on dit que ces hommes à grosses jambes sont de la race de Saint-Thomas.

Les habitans de Ceylan ressemblent assez à ceux de la côte de Malabar, ils ont les oreilles aussi larges, aussi basses & aussi pendantes, ils sont seulement moins noirs *(m)*, quoiqu'ils soient cependant fort basanés, ils ont l'air doux & sont naturellement fort agiles, adroits & spirituels ; ils ont tous les cheveux très-noirs, les hommes les portent fort courts, les gens du peuple sont presque nus, les

(l) Voyez *idem, page 416 & suiv.* Voyez aussi le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome IV, page 362 :* & le Voyage de Jean Huguens.

(m) Voyez *Phil. Pigafettæ Indiæ orientalis partem primam*, 1598, page 39.

femmes ont le sein découvert, cet usage est même assez général dans l'Inde (n). Il y a des espèces de sauvages dans l'île de Ceylan, qu'on appelle *Bedas*, ils demeurent dans la partie septentrionale de l'île, & n'occupent qu'un petit canton; ces Bedas semblent être une espèce d'hommes toute différente de celle de ces climats, ils habitent un petit pays tout couvert de bois si épais qu'il est fort difficile d'y pénétrer, & ils s'y tiennent si bien cachés qu'on a de la peine à en découvrir quelques-uns; ils sont blancs comme les Européens, il y en a même quelques-uns qui sont roux; ils ne parlent pas la langue de Ceylan, & leur langage n'a aucun rapport avec toutes les langues des Indiens, ils n'ont ni villages ni maisons, ni communication avec personne; leurs armes sont l'arc & les flèches, avec lesquelles ils tuent beaucoup de sangliers, de cerfs, &c. ils ne font jamais cuire leur viande, mais ils la confisent dans du miel qu'ils ont en abondance. On ne sait point l'origine

(n) Voyez le Recueil des voyages, &c. *tome VII, page 19.*

de cette nation qui n'eſt pas fort nombreuſe, & dont les familles demeurent ſéparées les unes des autres *(o)*. Il me paroît que ces Bedas de Ceylan, auſſi-bien que les *Chacrelas* de Java, pourroient bien être de race Européenne, d'autant plus que ces hommes blancs & blonds ſont en très-petit nombre. Il eſt très-poſſible que quelques hommes & quelques femmes Européennes aient été abandonnées autrefois dans ces îles, ou qu'ils y aient abordé dans un naufrage, & que dans la crainte d'être mal traités des naturels du pays, ils ſoient demeurés eux & leurs deſcendans dans les bois & dans les lieux les plus eſcarpés des montagnes où ils continuent à mener la vie de Sauvages, qui peut-être a ſes douceurs lorſqu'on y eſt accoutumé.

On croit que les Maldivois viennent des habitans de l'île de Ceylan; cependant ils ne leur reſſemblent pas, car les habitans de Ceylan ſont noirs & mal formés, au lieu que les Maldivois ſont bien formés & proportionnés, & qu'il

(o) Voyez l'hiſtoire de Ceylan, par Ribeyro, 1701, *page 177 & ſuivantes.*

y a peu de différence d'eux aux Européens, à l'exception qu'ils ſont d'une couleur olivâtre; au reſte, c'eſt un peuple mêlé de toutes les nations. Ceux qui habitent du côté du nord ſont plus civiliſés que ceux qui habitent ces îles au ſud, ces derniers ne ſont pas même ſi bien faits & ſont plus noirs; les femmes y ſont aſſez belles, quoique de couleur olivâtre, il y en a auſſi quelques-unes qui ſont auſſi blanches qu'en Europe, toutes ont les cheveux noirs, ce qu'ils regardent comme une beauté; l'art peut bien y contribuer, car ils tâchent de les faire devenir de cette couleur, en tenant la tête raſe à leurs filles juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans. Ils raſent auſſi leurs garçons, & cela tous les huit jours, ce qui avec le temps leur rend à tous les cheveux noirs, car il eſt probable que ſans cet uſage ils ne les auroient pas tous de cette couleur; puiſqu'on voit de petits enfans qui les ont à demi-blonds. Une autre beauté pour les femmes, eſt de les avoir fort longs & fort épais; ils ſe frottent la tête & le corps d'huile parfumée; au reſte, leurs cheveux ne ſont jamais friſés,

mais toujours liſſes ; les hommes y ſont velus par le corps, plus qu'on ne l'eſt en Europe. Les Maldivois aiment l'exercice & ſont induſtrieux dans les arts ; ils ſont ſuperſtitieux & fort adonnés aux femmes, elles cachent ſoigneuſement leur ſein, quoiqu'elles ſoient extraordinairement débauchées & qu'elles s'abandonnent fort aiſément; elles ſont fort oiſives & ſe font bercer continuellement, elles mangent à tous momens du bétel qui eſt une herbe fort chaude, & beaucoup d'épices à leurs repas, pour les hommes ils ſont beaucoup moins vigoureux qu'il ne conviendroit à leurs femmes. *Voyez les Voyages de Pyrard, p. 120 & 324.*

Les habitans de Cambaye ont le teint gris ou couleur de cendre, les uns plus, les autres moins, & ceux qui ſont voiſins de la mer ſont plus noirs que les autres *(p)*; ceux de Guzarate ſont jaunâtres *(q)*, Les Canarins qui ſont les Indiens de Goa & des îles voiſines, ſont olivâtres *(r)*.

(p) Voy. *Pigafettæ Indiæ Orientalis partem primam,* page 34.

(q) V. les voyages de la Boullaye-le-Gouz, *p. 225.*

(r) Voyez *idem, ibid.*

Les voyageurs Hollandois rapportent que les habitans de Guzarate sont jaunâtres, les uns plus que les autres; qu'ils sont de même taille que les Européens; que les femmes qui ne s'exposent que très-rarement aux ardeurs du soleil, sont un peu plus blanches que les hommes, & qu'il y en a quelques-unes qui sont à peu près aussi blanches que les Portugaises *(f)*.

Mandelslo en particulier dit que les habitans de Guzarate sont tous basanés ou de couleur olivâtre plus ou moins foncée, selon le climat où ils demeurent; que ceux du côté du midi le sont le plus, que les hommes y sont forts & bien proportionnés, qu'ils ont le visage large & les yeux noirs; que les femmes sont de petite taille, mais propres & bien faites, qu'elles portent les cheveux longs; qu'elles ont aussi des bagues aux narines & de grands pendans d'oreilles, *page 195*. Il y a parmi eux fort peu de bossus ou de boiteux; quelques-uns

(f) Voyez le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VI, page 405*.

ont le teint plus clair que les autres, mais ils ont tous les cheveux noirs & lisses. Les anciens habitans de Guzarate sont aisés à reconnoître, on les distingue des autres par leur couleur qui est beaucoup plus noire, ils sont aussi plus stupides & plus grossiers. *Idem, tome II, page 222.*

La ville de Goa est, comme l'on sait, le principal établissement des Portugais dans les Indes, & quoiqu'elle soit beaucoup déchue de son ancienne splendeur, elle ne laisse pas d'être encore une ville riche & commerçante, c'est le pays du monde où il se vendoit autrefois le plus d'esclaves, on y trouvoit à acheter des filles & des femmes fort belles de tous les pays des Indes; ces esclaves savent pour la plupart jouer des instrumens, coudre & broder en perfection; il y en a de blanches, d'olivâtres, de basanées, & de toutes couleurs; celles dont les Indiens sont le plus amoureux, sont les filles Caffres de Mosambique, qui sont toutes noires. « C'est, dit Pyrard, une chose remarquable entre « tous ces peuples Indiens, tant mâles «

» que femelles, & que j'ai remarquée
» que leur ſueur ne put point, où les
» Nègres d'Afrique, tant en deçà qu'
» delà le cap de Bonne-eſpérance,
» ſentent de telle ſorte quand ils ſont
» échauffés, qu'il eſt impoſſible d'ap-
» procher d'eux, tant ils puent & ſentent
mauvais comme des poireaux verds ».
Il ajoute que les femmes Indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, & qu'elles les préfèrent aux blancs des Indes, & à tous les autres Indiens *(t)*.

Les Perſans ſont voiſins des Mogols & ils leur reſſemblent aſſez, ceux ſur-tout qui habitent les parties méridionales de la Perſe, ne diffèrent preſque pas des Indiens ; les habitans d'Ormus, ceux de la province de Baſcie & de Balaſcie ſont très-bruns & très-baſanés, ceux de la province de Cheſimur & des autres parties de la Perſe, où la chaleur n'eſt pas auſſi grande qu'à Ormus, ſont moins bruns, & enfin ceux des provinces

(t) Voyez la IIe partie du voyage de Pyrard, *tome II, page 64 & ſuiv.*

ſeptentrionales

ſeptentrionales ſont aſſez blancs *(u)*. Les femmes des îles du golfe Perſique ſont, au rapport des voyageurs Hollandois, brunes ou jaunes & fort peu agréables, elles ont le viſage large & de vilains yeux; elles ont auſſi des modes & des coutumes ſemblables à celles des femmes Indiennes, comme celle de ſe paſſer dans le cartilage du nez des anneaux & une épingle d'or au travers de la peau du nez près des yeux *(x)*; mais il eſt vrai que cet uſage de ſe percer le nez pour porter des bagues & d'autres joyaux, s'eſt étendu beaucoup plus loin, car il y a beaucoup de femmes chez les Arabes qui ont une narine percée pour y paſſer un grand anneau, & c'eſt une galanterie chez ces peuples de baiſer la bouche de leurs femmes à travers ces anneaux, qui ſont quelquefois aſſez grands pour enfermer

(u) Voyez la deſcription des provinces Orientales, par Marc Paul. *Paris, 1556, pages 22 & 39.* Voyez auſſi le voyage de Pyrard, *tome II, page 256.*

(x) Voyez le Recueil des voyages de la Compagnie de Hollande. *Amſterdam, 1702, tome V, page 191.*

toute la bouche dans leur rondeur (y).

Xénophon, en parlant des Persans, dit qu'ils étoient la plupart gros & gras; Marcellin dit au contraire que de son temps ils étoient maigres & secs. Olearius qui fait cette remarque, ajoute qu'ils sont aujourd'hui, comme du temps de ce dernier auteur, maigres & secs, mais qu'ils ne laissent pas d'être forts & robustes; selon lui ils ont le teint olivâtre les cheveux noirs & le nez aquilin (z). Le sang de Perse, dit Chardin, est naturellement grossier, cela se voit aux Guèbres qui sont le reste des anciens Persans, ils sont laids, mal faits, pesans ayant la peau rude & le teint coloré cela se voit aussi dans les provinces les plus proches de l'Inde où les habitans ne sont guère moins mal faits que les Guèbres, parce qu'ils ne s'allient qu'entre eux; mais dans le reste du royaume le sang Persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang Géorgien

(y) Voyez le voyage fait par ordre du Roi dans la Palestine, par M. D. L. R. *Paris, 1717, page 26*

(z) Voyez le voyage d'Oléarius. *Paris, 165[?] tome I, page 501.*

& Circaſſien, ce ſont les deux nations du monde où la Nature forme de plus belles perſonnes : auſſi il n'y a preſque aucun homme de qualité en Perſe qui ne ſoit né d'une mère Géorgienne ou Circaſſienne ; le Roi lui-même eſt ordinairement Géorgien ou Circaſſien d'origine du côté maternel ; & comme il y a un grand nombre d'années que ce mélange a commencé de ſe faire, le ſexe féminin eſt embelli comme l'autre, & les Perſannes ſont devenues fort belles & fort bien faites, quoique ce ne ſoit pas au point des Géorgiennes. Pour les hommes ils ſont communément hauts, droits, vermeils, vigoureux, de bon air & de belle apparence. La bonne température de leur climat & la ſobriété dans laquelle on les élève, ne contribuent pas peu à leur beauté corporelle, ils ne la tiennent pas de leurs pères, car ſans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité de Perſe ſeroient les plus laids hommes du monde, puiſqu'ils ſont originaires de la Tartarie dont les habitans ſont, comme nous l'avons dit, laids, mal faits & groſſiers, ils ſont au contraire

fort polis & ont beaucoup d'eſprit, leur imagination eſt vive, prompte & fertile, leur mémoire aiſée & féconde; ils ont beaucoup de diſpoſition pour les ſciences & les arts libéraux & mécaniques, ils en ont auſſi beaucoup pour les armes; ils aiment la gloire, ou la vanité qui en eſt la fauſſe image; leur naturel eſt pliant & ſouple, leur eſprit facile & intrigant; ils ſont galans, même voluptueux; ils aiment le luxe, la dépenſe, & ils s'y livrent juſqu'à la prodigalité; auſſi n'entendent-ils ni l'économie, ni le commerce. *Voyez les voyages de Chardin, Amſterdam 1711, tome II, page 34.*

Ils ſont en général aſſez ſobres, & cependant immodérés dans la quantité de fruits qu'ils mangent, il eſt fort ordinaire de leur voir manger un *man* de melons, c'eſt-à-dire, douze livres peſant; il y en a même qui en mangent trois ou quatre *mans;* auſſi en meurt-il quantité par les excès des fruits *(a)*.

On voit en Perſe une grande quantité de belles femmes de toutes couleurs

(a) Voyez les voyages de Thevenot. *Paris, 1664, tome II, page 181.*

car les marchands qui les amènent de tous les côtés, choisissent les plus belles. Les blanches viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Géorgie & des frontières de la grande Tartarie; les basanées des terres du grand Mogol & de celles du roi de Golconde & du roi de Visapour, & pour les noires elles viennent de la côte de Melinde & de celles de la mer Rouge *(b)*. Les femmes du peuple ont une singulière superstition, celles qui sont stériles s'imaginent que pour devenir fécondes il faut passer sous les corps morts des criminels qui sont suspendus aux fourches patibulaires, elles croient que le cadavre d'un mâle peut influer, même de loin & rendre une femme capable de faire des enfans. Lorsque ce remède singulier ne leur réussit pas, elles vont chercher les canaux des eaux qui s'écoulent des bains, elles attendent le temps où il y a dans ces bains un grand nombre d'hommes, alors elles traversent plusieurs fois l'eau qui en sort, & lorsque cela ne leur réussit

(b) Voy. les voyages de Tavernier. *Rouen*, 1713; *tome II, page 368.*

pas mieux que la première recette, elles le déterminent enfin à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circonciſion ; c'eſt le ſouverain remède contre la ſtérilité *(c)*.

Les peuples de la Perſe, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Égypte & de toute la Barbarie peuvent être regardés comme une même nation qui, dans le temps de Mahomet & de ſes ſucceſſeurs s'eſt extrêmement étendue, a envahi des terreins immenſes, & s'eſt prodigieuſement mêlée avec les peuples naturels de tous ces pays. Les Perſans, les Turcs, les Maures ſe ſont policés juſqu'à un certain point, mais les Arabes ſont demeurés pour la plupart dans un état d'indépendance qui ſuppoſe le mépris des loix; ils vivent comme les Tartares ſans règle, ſans police, & preſque ſans ſociété; le larcin, le rapt, le brigandage ſont autoriſés par leurs chefs; ils ſe font honneur de leurs vices, ils n'ont aucun reſpect pour la vertu, & de toutes

(c) Voyez les voyages de Gemelli Careri. *Paris 1719, tome II, page 200.*

les conventions humaines ils n'ont admis que celles qu'ont produit le fanatiſme & la ſuperſtition.

Ces peuples ſont fort endurcis au travail, ils accoutument auſſi leurs chevaux à la plus grande fatigue, ils ne leur donnent à boire & à manger qu'une ſeule fois en vingt-quatre heures ; auſſi ces chevaux ſont-ils très-maigres, mais en même temps ils ſont très-prompts à la courſe, &, pour ainſi dire, infatigables. Les Arabes pour la plupart vivent miſérablement, ils n'ont ni pain ni vin, ils ne prennent pas la peine de cultiver la terre ; au lieu de pain ils ſe nourriſſent de quelques graines ſauvages qu'ils détrempent & paîtriſſent avec le lait de leur bétail *(d)*. Ils ont des troupeaux de chameaux, de moutons & de chèvres qu'ils mènent paître çà & là dans les lieux où ils trouvent de l'herbe, ils y plantent leurs tentes qui ſont faites de poil de chèvre, & ils y demeurent avec leurs femmes & leurs enfans, juſqu'à ce que l'herbe

(d) Voyez les voyages de Villamon. *Lyon, 1620, page 603.*

ſoit mangée, après quoi ils décampent pour aller en chercher ailleurs *(e)*. Avec une manière de vivre auſſi dure & une nourriture auſſi ſimple, les Arabes ne laiſſent pas d'être très-robuſtes & très-forts, ils ſont même d'une aſſez grande taille & aſſez bien faits, mais ils ont le viſage & le corps brûlés de l'ardeur du ſoleil, car la plupart vont tout nus ou ne portent qu'une mauvaiſe chemiſe *(f)*. Ceux des côtes de l'Arabie heureuſe & de l'île de Socotora ſont plus petits, ils ont le teint couleur de cendre ou fort baſané, & ils reſſemblent pour la forme aux Abyſſins *(g)*. Les Arabes ſont dans l'uſage de ſe faire appliquer une couleur bleue foncée aux bras, aux lèvres & aux parties les plus apparentes du corps; ils mettent cette couleur par petits points & la font pénétrer dans la chair avec

(e) Voyez les voyages de Thevenot. *Paris, 1664, tome I, page 330.*

(f) Voyez les voyages de Villamon, *page 604.*

(g) Vide Philip. Pigafettæ Ind. Or. part. prim. Francofurti, 1598, page 25. Voyez auſſi la ſuite des voyages d'Oléarius, *tome II, page 108.*

une aiguille faite exprès, la marque en est ineffaçable *(h)*. Cette coutume singulière se trouve chez les Nègres qui ont eu commerce avec les Mahométans.

Chez les Arabes qui demeurent dans les déserts sur les frontières de Tremecen & de Tunis, les filles pour paroître plus belles se font des chiffres de couleur bleue sur tout le corps avec la pointe d'une lancette & du vitriol, & les Africaines en font autant à leur exemple, mais non pas celles qui demeurent dans les villes, car elles conservent la même blancheur de visage avec laquelle elles sont venues au monde; quelques-unes seulement se peignent une petite fleur ou quelque autre chose aux joues, au front ou au menton avec de la fumée de noix de galle & du safran, ce qui rend la marque fort noire; elles se noircissent aussi les sourcils. *Voyez l'Afrique de Marmol, tome I, page 88.* La Boullaye dit que les femmes des Arabes du désert ont les mains, les lèvres & le menton peints de bleu, que la plupart ont des anneaux d'or ou

(h) Voyez les voyages de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, tome II, page 269.*

d'argent au nez, de trois pouces de diamètre, qu'elles sont assez laides, parce qu'elles sont perpétuellement au soleil, mais qu'elles naissent blanches ; que les jeunes filles sont très-agréables, qu'elles chantent sans cesse, & que leur chant n'est pas triste comme celui des Turques ou des Persannes, mais qu'il est bien plus étrange, parce qu'elles poussent leur haleine de toute leur force, & qu'elles articulent extrêmement vîte. *Voyez les voyages de la Boullaye-le-Gouz, page 318.*

« Les princesses & les dames Arabes, » dit un autre voyageur, qu'on m'a » montrées par le coin d'une tente, m'ont » paru fort belles & bien faites, on peut » juger par celles-ci & par ce qu'on m'en » a dit, que les autres ne le sont guère » moins, elles sont blanches, parce » qu'elles sont toujours à couvert du » soleil. Les femmes du commun sont » extrêmement halées; outre la couleur » brune & basanée qu'elles ont natu- » rellement, je les ai trouvées fort laides » dans toute leur figure, & je n'ai rien vu » en elles que les agrémens ordinaires

qui accompagnent une grande jeu- »
nesse. Ces femmes se piquent les lèvres «
avec des aiguilles, & mettent par-dessus «
de la poudre à canon mêlée avec du «
fiel de bœuf qui pénètre la peau & «
les rend bleues & livides pour tout le «
reste de leur vie; elles font des petits «
points de la même façon aux coins de «
leur bouche, aux côtés du menton & «
sur les joues; elles noircissent le bord «
de leurs paupières d'une poudre noire «
composée avec de la tutie, & tirent «
une ligne de ce noir au dehors du «
coin de l'œil pour le faire paroître plus «
fendu; car en général la principale «
beauté des femmes de l'Orient est «
d'avoir de grands yeux noirs, bien «
ouverts & relevés à fleur de tête. «
Les Arabes expriment la beauté d'une «
femme en disant qu'elle a les yeux «
d'une gazelle : toutes leurs chansons «
amoureuses ne parlent que des yeux «
noirs & des yeux de gazelle, & c'est à «
cet animal qu'ils comparent toujours «
leurs maîtresses; effectivement il n'y a «
rien de si joli que ces gazelles, on «
voit sur-tout en elles une certaine «

» crainte innocente qui ressemble fort à » la pudeur & à la timidité d'une jeune » fille. Les dames & les nouvelles mariées » noircissent leurs sourcils & les font » joindre sur le milieu du front, elles » se piquent aussi les bras & les mains, » formant plusieurs sortes de figures » d'animaux, de fleurs, &c. elles se » peignent les ongles d'une couleur » rougeâtre, & les hommes peignent » aussi de la même couleur les crins & » la queue de leurs chevaux; elles ont » les oreilles percées en plusieurs endroits » avec autant de petites boucles & d'an- » neaux; elles portent des bracelets aux bras & aux jambes». *Voyez le voyage fait par ordre du Roi dans la Palestine par M. D. L. R. page 260.*

Au reste tous les Arabes sont jaloux de leurs femmes, & quoiqu'ils les achettent ou qu'ils les enlèvent, ils les traitent avec douceur, & même avec quelque respect.

Les Égyptiens qui sont si voisins des Arabes, qui ont la même religion, & qui sont comme eux soumis à la domination des Turcs, ont cependant des

coutumes fort différentes de celles des Arabes; par exemple, dans toutes les villes & villages le long du Nil on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer; c'est l'usage d'avoir des maisons d'hospitalité toujours remplies des ces filles, & les gens riches se font en mourant un devoir de piété de fonder ces maisons & de les peupler de filles qu'ils font acheter dans cette vue charitable; lorsqu'elles accouchent d'un garçon, elles sont obligées de l'élever jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, après quoi elles le portent au patron de la maison ou à ses héritiers qui sont obligés de recevoir l'enfant, & qui s'en servent dans la suite comme d'un esclave; mais les petites filles restent toujours avec leur mère, & servent ensuite à les remplacer *(i)*. Les Égyptiennes sont fort brunes, elles ont les yeux vifs *(k)*; leur taille est au-dessous de la médiocre, la manière dont elles sont

(i) Voyez les voyages de Paul Lucas. *Paris, 1704, page 363, &c.*

(k) Voyez les voyages de Gemelli Careri, *tome I, page 190.*

vêtues n'est point du tout agréable, & leur conversation est fort ennuyeuse *(l)*; au reste elles sont beaucoup d'enfans, & quelques voyageurs prétendent que la fécondité occasionnée par l'inondation du Nil ne se borne pas à la terre seule, mais qu'elle s'étend aux hommes & aux animaux; ils disent qu'on voit par une expérience qui ne s'est jamais démentie, que les eaux nouvelles rendent les femmes fécondes, soit qu'elles en boivent, soit qu'elles se contentent de s'y baigner; que c'est dans les premiers mois qui suivent l'inondation, c'est-à-dire, aux mois de juillet & d'août, qu'elles conçoivent ordinairement, & que les enfans viennent au monde dans les mois d'avril & de mai; qu'à l'égard des animaux, les vaches portent presque toujours deux veaux à la fois, les brebis deux agneaux, &c. *(m)*. On ne sait pas trop comment concilier ce que nous venons de dire de ces bénignes influences du Nil, avec

(l) Voyez les voyages du Père Vansleb. *Paris, 1677, page 43.*

(m) Voyez les voyages du sieur Lucas. *Rouen, 1719, page 83.*

les maladies fâcheuſes qu'il produit ; car M. Granger dit que l'air de l'Égypte eſt malſain, que les maladies des yeux y ſont très-fréquentes, & ſi difficiles à guérir que preſque tous ceux qui en ſont attaqués perdent la vue, qu'il y a plus d'aveugles en Égypte qu'en aucun autre pays, & que dans le temps de la crûe du Nil la plupart des habitans ſont attaqués de diſſenteries opiniâtres, cauſées par les eaux de ce fleuve, qui dans ce temps-là ſont fort chargées de ſels *(n)*.

Quoique les femmes ſoient communément aſſez petites en Égypte, les hommes ſont ordinairement de haute taille *(o)*. Les uns & les autres ſont généralement parlant, de couleur olivâtre, & plus on s'éloigne du Caire en remontant, plus les habitans ſont baſanés, juſque-là que ceux qui ſont aux confins de la Nubie, ſont preſque auſſi noirs que les Nubiens mêmes. Les défauts les plus naturels aux Égyptiens, ſont l'oiſiveté & la poltron-

(n) Voyez le voyage de M. Granger. *Paris, 1745. page 21.*

(o) Voyez les voyages de Pietro della Valle, *tome I page 401.*

nerie, ils ne font presque autre chose tout le jour que boire du café, fumer, dormir ou demeurer oisifs en une place, ou causer dans les rues; ils sont fort ignorans, & cependant pleins d'une vanité ridicule. Les Coptes eux-mêmes ne sont pas exempts de ces vices, & quoiqu'ils ne puissent pas nier qu'ils n'aient perdu leur noblesse, les sciences, l'exercice des armes, leur propre histoire & leur langue même, & que d'une nation illustre & vaillante ils ne soient devenus un peuple vil & esclave, leur orgueil va néanmoins jusqu'à mépriser les autres nations, & à s'offenser lorsqu'on leur propose de faire voyager leurs enfans en Europe pour y être élevés dans les sciences & dans les arts *(p)*.

Les nations nombreuses qui habitent les côtes de la Méditerranée depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan, & toute la profondeur des terres de Barbarie jusqu'au mont Atlas & au-delà, sont des peuples de différente origine, les naturels

(p) Voyez les voyages du sieur Lucas, *tome III, page 194;* & la relation d'un voyage fait en Egypte par le Père Vansleb, *page 42.*

du pays, les Arabes, les Vandales, les Eſpagnols, & plus anciennement les Romains & les Égyptiens ont peuplé cette contrée d'hommes aſſez différens entr'eux, par exemple, les habitans des montagnes d'Aureſſ ont un air & une phyſionomie différente de celle de leurs voiſins, leur teint loin d'être baſané, eſt au contraire blanc & vermeil, & leurs cheveux ſont d'un jaune foncé, au lieu que les cheveux de tous les autres ſont noirs, ce qui, ſelon M. Shaw, peut faire croire que ces hommes blonds deſcendent des Vandales, qui après avoir été chaſſés trouvèrent moyen de ſe rétablir dans quelques endroits de ces montagnes *(q)*. Les femmes du royaume de Tripoli ne reſſemblent point aux Égyptiennes dont elles ſont voiſines, elles ſont grandes, & elles font même conſiſter la beauté à avoir la taille exceſſivement longue; elles ſe font, comme les femmes Arabes, des piqûres ſur le viſage, principalement aux joues & au menton; elles eſtiment beaucoup les cheveux roux, comme en

(q) Voyez les voyages de M. Shaw, *La Haye*, *1743*, *tome I*, *page 168*.

Turquie, & elles font même peindre en vermillon les cheveux de leurs enfans (r).

En général, les femmes Maures affectent toutes de porter les cheveux longs jusque sur les talons, celles qui n'ont pas beaucoup de cheveux ou qui ne les ont pas si longs que les autres, en portent de postiches, & toutes les tressent avec des rubans ; elles se teignent le poil des paupières avec de la poudre de mine de plomb, elles trouvent que la couleur sombre que cela donne aux yeux est une beauté singulière. Cette coutume est fort ancienne & assez générale, puisque les femmes Grecques & Romaines se brunissoient les yeux comme les femmes de l'Orient. *Voyages de M. Saw, tome I, page 382.*

La plupart des femmes Maures passeroient pour belles, même en ce pays-ci, leurs enfans ont le plus beau teint du monde & le corps fort blanc, il est vrai que les garçons qui sont exposés au soleil brunissent bientôt, mais les filles qui se tiennent à la maison, conservent

(r) Voyez l'état des royaumes de Barbarie, *La Haie, 1704.*

leur beauté jufqu'à l'âge de trente ans qu'elles ceffent communément d'avoir des enfans, en récompenfe elles en ont fouvent à onze ans, & fe trouvent quelquefois grand'mères à vingt-deux, & comme elles vivent auffi long-temps que les femmes Européennes, elles voient ordinairement plufieurs générations. *Idem, tome I, page 395.*

On peut remarquer en lifant la defcription de ces différens peuples dans Marmol, que les habitans des montagnes de la Barbarie font blancs, au lieu que les habitans des côtes de la mer & des plaines font bafanés & très-bruns. Il dit expreffément que les habitans de Capez, ville du royaume de Tunis fur la méditerranée, font de pauvres gens fort noirs *(f)*; que ceux qui habitent le long de la rivière de Dara dans la province d'Efcure au royaume de Maroc, font fort bafanés *(t)*; qu'au contraire les habitans de Zarhou & des montagnes de Fez du côté du mont Atlas, font fort

(f) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome II, page 536.*

(t) Idem, tome II, page 125.

blancs, & il ajoute que ces derniers sont si peu sensibles au froid, qu'au milieu des neiges & des glaces de ces montagnes ils s'habillent très-légèrement & vont tête nue toute l'année *(u)*, & à l'égard des habitans de la Numidie, il dit qu'ils sont plutôt basanés que noirs, que les femmes y sont même assez blanches & ont beaucoup d'embonpoint, quoique les hommes soient maigres *(x)*; mais que les habitans du Guaden dans le fond de la Numidie sur les frontières du Sénégal, sont plutôt noirs que basanés *(y)*, au lieu que dans la province de Dara les femmes sont belles, fraîches, & que par-tout il y a une grande quantité d'esclaves Nègres de l'un & de l'autre sexe *(z)*.

Tous les peuples qui habitent entre le 20.me & le 30.me ou le 35.me degré de latitude nord dans l'ancien continent depuis l'empire du Mogol jusqu'en Barbarie, & même depuis le Gange jusqu'aux

(u) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome II, pages 198 & 305.*

(x) Idem, tome III, page 6.

(y) Idem, tome III, page 7.

(z) Idem, tome III, page 11.

côtes occidentales du royaume de Maroc, ne ſont donc pas fort différens les uns des autres, ſi l'on excepte les variétés particulières occaſionnées par le mélange d'autres peuples plus ſeptentrionaux, qui ont conquis ou peuplé quelques-unes de ces vaſtes contrées. Cette étendue de terre ſous les mêmes parallèles, eſt d'environ deux mille lieues; les hommes en général y ſont bruns & baſanés, mais ils ſont en même temps aſſez beaux & aſſez bien faits. Si nous examinons maintenant ceux qui habitent ſous un climat plus tempéré, nous trouverons que les habitans des provinces ſeptentrionales du Mogol & de la Perſe, les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingréliens, les Circaſſiens, les Grecs & tous les peuples de l'Europe, ſont les hommes les plus beaux, les plus blancs & les mieux faits de toute la terre, & que quoiqu'il y ait fort loin de Cachemire en Eſpagne, ou de la Circaſſie à la France, il ne laiſſe pas d'y avoir une ſingulière reſſemblance entre ces peuples ſi éloignés les uns des autres, mais ſitués à peu près à une égale diſtance de l'Équateur. Les

Cachemiriens, dit Bernier, sont renommés pour la beauté, ils sont aussi-bien faits que les Européens & ne tiennent en rien du visage Tartare, ils n'ont point ce nez écaché & ces petits yeux de cochon qu'on trouve chez leurs voisins; les femmes sur-tout sont très-belles; aussi la plupart des étrangers nouveaux venus à la cour du Mogol, se fournissent de femmes Cachemiriennes, afin d'avoir des enfans qui soient plus blancs que les Indiens, & qui puissent aussi passer pour vrais Mogols *(a)*. Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire, on ne trouve pas un laid visage dans ce pays, & la Nature a répandu sur la plupart des femmes, des grâces qu'on ne voit pas ailleurs; elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture, elles ont le visage charmant *(b)*. Les hommes sont aussi fort beaux *(c)*, ils ont naturellement de l'esprit, & ils seroient

(a) Voyez les voyages de Bernier. *Amsterdam, 1710, tome II, page 281.*

(b) Voyez les voyages de Chardin, première partie. *Londres, 1686, page 204.*

(c) Voyez il genio vagante del conte Aurelio degli Anzi. *In Parma, 1691, tome I, page 170.*

capables des ſciences & des arts, mais leur mauvaiſe éducation les rend très-ignorans & très-vicieux, & il n'y a peut-être aucun pays dans le monde où le libertinage & l'ivrognerie ſoient à un ſi haut point qu'en Géorgie. Chardin dit que les gens d'égliſe, comme les autres, s'enivrent très-ſouvent & tiennent chez eux de belles eſclaves dont ils ſont des concubines; que perſonne n'en eſt ſcandaliſé, parce que la coutume en eſt générale & même autoriſée, & il ajoute que le Préfet des Capucins lui a aſſuré avoir ouï dire au *Catholicos* (on appelle ainſi le Patriarche de Géorgie) que celui qui aux grandes fêtes, comme Pâques & Noël, ne s'enivre pas entièrement, ne paſſe pas pour Chrétien & doit être excommunié *(d)*. Avec tous ces vices les Géorgiens ne laiſſent pas d'être civils, humains, graves & modérés, ils ne ſe mettent que très-rarement en colère, quoiqu'ils ſoient ennemis irréconciliables lorſqu'ils ont conçu de la haine contre quelqu'un.

Les femmes, dit Struys, ſont auſſi

(d) Voyez les voyages de Chardin, *page 205*.

fort belles & fort blanches en Circassie, & elles ont le plus beau teint & les plus belles couleurs du monde, leur front est grand & uni, & sans le secours de l'art elles ont si peu de sourcils qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé ; elles ont les yeux grands, doux & pleins de feu, le nez bien fait, les lèvres vermeilles, la bouche riante & petite, & le menton comme il doit être pour achever un parfait ovale; elles ont le cou & la gorge parfaitement bien faits, la peau blanche comme neige, la taille grande & aisée, les cheveux du plus beau noir, elles portent un petit bonnet d'étoffe noire, sur lequel est attaché un bourlet de même couleur; mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que les veuves portent à la place de ce bourlet une vessie de bœuf ou de vache des plus enflées, ce qui les défigure merveilleusement. L'été les femmes du peuple ne portent qu'une simple chemise qui est ordinairement bleue, jaune ou rouge, & cette chemise est ouverte jusqu'à mi-corps; elles ont le sein parfaitement bien fait, elles sont assez libres avec les

les étrangers, mais cependant fidèles à leurs maris qui n'en sont point jaloux. *Voyez les Voyages de Struys, tome II, page 75.*

Tavernier dit aussi que les femmes de la Comanie & de la Circassie sont, comme celles de Géorgie, très-belles & très-bien faites, qu'elles paroissent toujours fraîches jusqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans; qu'elles sont toutes fort laborieuses, & qu'elles s'occupent souvent des travaux les plus pénibles. Ces peuples ont conservé la plus grande liberté dans le mariage, car s'il arrive que le mari ne soit pas content de sa femme & qu'il s'en plaigne le premier, le Seigneur du lieu envoie prendre la femme & la fait vendre, & en donne une autre à l'homme qui s'en plaint; & de même si la femme se plaint la première, on la laisse libre & on lui ôte son mari *(e)*.

Les Mingréliens sont, au rapport des voyageurs, tout aussi beaux & aussi bien faits que les Géorgiens ou les Circassiens,

(e) Voyez les Voyages de Tavernier. *Rouen, 1713, tome I, page 469.*

& il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule & même race d'hommes.
« Il y a en Mingrélie, dit Chardin, des » femmes merveilleusement bien faites » d'un air majestueux, de visage & de » taille admirables, elles ont outre cela » un regard engageant qui caresse tous » ceux qui les regardent : les moins belles » & celles qui sont âgées se fardent » grossièrement, & se peignent tout le » visage, sourcils, joues, front, nez, » menton; les autres se contentent de » se peindre les sourcils, elles se parent » le plus qu'elles peuvent. Leur habit » est semblable à celui des Persannes, » elles portent un voile qui ne couvre » que le dessus & le derrière de la tête, » elles ont de l'esprit, elles sont civiles » & affectueuses, mais en même temps » très-perfides, & il n'y a point de mé» chanceté qu'elles ne mettent en usage » pour se faire des amans, pour les con» server ou pour les perdre. Les hommes » ont aussi bien de mauvaises qualités, » ils sont tous élevés au larcin, ils l'é» tudient, ils en font leur emploi, leur » plaisir & leur honneur, ils content avec

une satisfaction extrême les vols qu'ils « ont faits, ils en sont loués, ils en « tirent leur plus grande gloire; l'assassinat, le vol, le mensonge, c'est ce « qu'ils appellent de belles actions; le « concubinage, la bigamie, l'inceste, « sont des habitudes vertueuses en Mingrélie, l'on s'y enlève les femmes les » uns aux autres, on y prend sans scrupule sa tante, sa nièce, la tante de « sa femme, on épouse deux ou trois « femmes à la fois, & chacun entretient « autant de concubines qu'il veut. Les « maris sont très-peu jaloux, & quand « un homme prend sa femme sur le fait « avec son galant, il a droit de le contraindre à payer un cochon, & d'ordinaire il ne prend pas d'autre vengeance, le cochon se mange entre eux « trois. Ils prétendent que c'est une très-bonne & très-louable coutume d'avoir « plusieurs femmes & plusieurs concubines, parce qu'on engendre beaucoup « d'enfans qu'on vend argent comptant, « ou qu'on échange pour des hardes ou « pour des vivres. » *Voyez les voyages de Chardin, page 77 & suiv.*

Au reſte, ces eſclaves ne ſont pas fort chers, car les hommes âgés depuis vingt-cinq ans juſqu'à quarante ne coûtent que quinze écus, ceux qui ſont plus âgés huit ou dix; les belles filles d'entre treize & dix-huit ans, vingt écus; les autres moins, les femmes douze écus, & les enfans trois ou quatre. *Idem, page 105.*

Les Turcs qui achettent un très-grand nombre de ces eſclaves, ſont un peuple compoſé de pluſieurs autres peuples, les Arméniens, les Géorgiens, les Turcomans ſe ſont mêlés avec les Arabes, les Égyptiens, & même avec les Européens dans le temps des croiſades; il n'eſt donc guère poſſible de reconnoître les habitans naturels de l'Aſie mineure, de la Syrie & du reſte de la Turquie: tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'en général les Turcs ſont des hommes robuſtes & aſſez bien faits; il eſt même aſſez rare de trouver parmi eux des boſſus & des boiteux (f). Les femmes ſont auſſi ordinairement belles, bien faites & ſans défauts; elles ſont fort blanches parce qu'elles ſortent

(f) Voyez le voyage de Thevenot. *Paris, 1664, tome I, page 55.*

peu, & que quand elles ſortent elles ſont toujours voilées *(g)*.

« Il n'y a femme de laboureur ou de payſan en Aſie, dit Belon, qui n'ait « le teint frais comme une roſe, la peau « délicate & blanche, ſi polie & ſi bien « tendue qu'il ſemble toucher du velours; « elles ſe ſervent de terre de Chio qu'elles « détrempent pour en faire une eſpèce « d'onguent dont elles ſe frottent tout le « corps en entrant au bain, auſſi-bien « que le viſage & les cheveux. Elles ſe « peignent auſſi les ſourcils en noir, « d'autres ſe les font abattre avec du ruſma « & ſe font de faux ſourcils avec de la « teinture noire, elles les font en forme « d'arc & élevés en croiſſant, cela eſt « beau à voir de loin, mais laid lorſ- « qu'on regarde de près, cet uſage eſt « pourtant de toute ancienneté. » *Voyez les obſervations de Pierre Belon. Paris, 1555, page 199.* Il ajoute que les Turcs, hommes & femmes, ne portent de poil en aucune partie du corps, excepté les cheveux & la barbe; qu'ils ſe ſervent du ruſma pour l'ôter, qu'ils mêlent

(g) Voyage de Thevenot, *tome I, page 105.*

moitié autant de chaux vive qu'il y a de rusma, & qu'ils détrempent le tout dans de l'eau ; qu'en entrant dans le bain on applique cette pommade, qu'on la laisse sur la peau à peu près autant de temps qu'il en faut pour cuire un œuf ; dès que l'on commence à suer dans ce bain chaud le poil tombe de lui-même en le lavant seulement d'eau chaude avec la main, & la peau demeure lisse & polie, sans aucun vestige de poil. *Idem, page 198.* Il dit encore qu'il y a en Égypte un petit arbrisseau nommé *Alcanna*, dont les feuilles desséchées & mises en poudre servent à teindre en jaune; les femmes de toute la Turquie s'en servent pour se teindre les mains, les pieds & les cheveux en couleur jaune ou rouge, ils teignent aussi de la même couleur les cheveux des petits enfans, tant mâles que femelles, & les crins de leurs chevaux, &c. *Idem, page 136.*

Les femmes Turques se mettent de la tutie brûlée & préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs, elles se servent pour cela d'un petit poinçon d'or, ou d'argent qu'elles mouillent de leur

salive pour prendre cette poudre noire, & la faire passer doucement entre leurs paupières & leurs prunelles *(h)*; elles se baignent aussi très-souvent, elles se parfument tous les jours, & il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour conserver ou pour augmenter leur beauté; on prétend cependant que les Persannes se recherchent encore plus sur la propreté que les Turques; les hommes sont aussi de différens goûts sur la beauté, les Persans veulent des brunes & les Turcs des rousses *(i)*.

On a prétendu que les Juifs, qui tous sortent originairement de la Syrie & de la Palestine, ont encore aujourd'hui le teint brun comme ils l'avoient autrefois; mais, comme le remarque fort bien Misson, c'est une erreur de dire que tous les Juifs sont basanés; cela n'est vrai que des Juifs Portugais. Ces gens-là se mariant toujours les uns avec les autres, les enfans ressemblent à leurs père & mère, & leur teint brun se perpétue

(h) Voyez la nouvelle relation du Levant, par M. P. A. *Paris, 1667, page 355.*

(i) Voyez le Voyage de la Boullaye, *page 110.*

aussi avec peu de diminution par-tout où ils habitent, même dans les pays du Nord, mais les Juifs Allemands, comme, par exemple, ceux de Prague n'ont pas le teint plus basané que tous les autres Allemands *(k)*.

Aujourd'hui les habitans de la Judée ressemblent aux autres Turcs, seulement ils sont plus bruns que ceux de Constantinople ou des côtes de la mer noire, comme les Arabes sont aussi plus bruns que les Syriens, parce qu'ils sont plus méridionaux.

Il en est de même chez les Grecs, ceux de la partie septentrionale de la Grèce sont fort blancs, ceux des îles ou des provinces méridionales sont bruns: généralement parlant, les femmes Grecques sont encore plus belles & plus vives que les Turques, & elles ont de plus l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté. Gemelli Careri dit que les femmes de l'île de Chio sont blanches, belles, vives & fort familières avec les hommes; que les filles voient les étrangers fort

(k) Voy. les voyages de Misson, *1717, tome II, page 225.*

librement, & que toutes ont la gorge entièrement découverte *(l)*. Il dit auſſi que les femmes Grecques ont les plus beaux cheveux du monde, ſur-tout dans le voiſinage de Conſtantinople, mais il remarque que ces femmes dont les cheveux deſcendent juſqu'aux talons, n'ont pas les traits auſſi réguliers que les autres Grecques *(m)*.

Les Grecs regardent comme une très-grande beauté dans les femmes, d'avoir de grands & de gros yeux & les ſourcils fort élevés, & ils veulent que les hommes les aient encore plus gros & plus grands *(n)*. On peut remarquer dans tous les buſtes antiques, les médailles, &c. des anciens Grecs, que les yeux ſont d'une grandeur exceſſive en comparaiſon de celle des yeux dans les buſtes & les médailles Romaines.

Les habitans des îles de l'Archipel ſont preſque tous grands nageurs & très-bons plongeurs. Thévenot dit qu'ils

(l) Voyez les voyages de Gemelli Careri. *Paris, 1719, tome I, page 110.*

(m) *Idem*, tome I, page 373.

(n) Voyez les obſervations de Belon, *page 200.*

s'exercent à tirer les éponges du fond de la mer, & même les hardes & les marchandises des vaisseaux qui se perdent, & que dans l'île de Samos on ne marie pas les garçons qu'ils ne puissent plonger sous l'eau à huit brasses au moins *(o)*; Daper dit vingt brasses *(p)*, & il ajoute que dans quelques îles, comme dans celle de Nicarie, ils ont une coutume assez bizarre qui est de se parler de loin, sur-tout à la campagne, & que ces Insulaires ont la voix si forte qu'ils se parlent ordinairement d'un quart de lieue, & souvent d'une lieue, en sorte que la conversation est coupée par de grands intervalles, la réponse n'arrivant que plusieurs secondes après la question.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de Corse, de Sardaigne, & les Espagnols étant situés à peu près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint, tous ces peuples sont plus basanés que les François,

(o) Voyez le voyage de Thevenot, *tome 1, page 206.*

(p) Voyez la description des îles de l'Archipel, par Daper. *Amsterdam, 1703, page 163.*

les Anglois, les Allemands, les Polonois, les Moldaves, les Circaſſiens, & tous les autres habitans du Nord de l'Europe juſqu'en Lapponie, où, comme nous l'avons dit au commencement, on trouve une autre eſpèce d'hommes. Lorſqu'on fait le voyage d'Eſpagne, on commence à s'apercevoir dès Bayonne de la différence de couleur; les femmes ont le teint un peu plus brun, elles ont auſſi les yeux plus brillans *(q)*.

Les Eſpagnols ſont maigres & aſſez petits, ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents aſſez bien rangées, mais ils ont le teint jaune & baſané; les petits enfans naiſſent fort blancs, & ſont fort beaux, mais en grandiſſant leur teint change d'une manière ſurprenante, l'air les jaunit, le ſoleil les brûle, & il eſt aiſé de reconnoître un Eſpagnol de toutes les autres nations Européennes *(r)*. On a remarqué que dans quelques provinces d'Eſpagne, comme aux environs de la

(q) Voyez la relation du voyage d'Eſpagne. *Paris, 1691, page 4.*

(r) Idem, page 187.

rivière de Bidassoa, les habitans ont les oreilles d'une grandeur démesurée (s).

Les hommes à cheveux noirs & bruns commencent à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande & dans les provinces septentrionales de l'Allemagne; on n'en trouve presque point en Danemarck, en Suède, en Pologne. Selon M. Linnæus les Goths sont de haute taille, ils ont les cheveux lisses, blonds argentés, & l'iris de l'œil bleuâtre : *Gothi corpore proceriore, capillis albidis rectis, oculorum iridibus cinereo-cœrulescentibus.* Les Finnois ont le corps musculeux & charnu, les cheveux blonds-jaunes & longs, l'iris de l'œil jaune-foncé : *Fennones corpore toroso, capillis flavis prolixis, oculorum iridibus fuscis (t).*

Les femmes sont fort fécondes en Suède, Rudbeck dit qu'elles y font ordinairement huit, dix ou douze enfans, & qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent dix-huit, vingt, vingt-quatre, vingt-

(s) Voyez la relation du voyage d'Espagne. *Paris, 1691, page 326.*

(t) Vide *Linnæi Faunam Suecicam.* Stockolm, 1746, pag. 1.

huit & jusqu'à trente; il dit de plus qu'il s'y trouve souvent des hommes qui passent cent ans, que quelques-uns vivent jusqu'à cent quarante ans, & qu'il y en a même eu deux dont l'un a vécu cent cinquante-six, & l'autre cent soixante-un ans *(u)*. Mais il est vrai que cet auteur est un enthousiaste au sujet de sa patrie, & que selon lui, la Suède est à tous égards le premier pays du monde. Cette fécondité dans les femmes ne suppose pas qu'elles aient plus de penchant à l'amour; les hommes même sont beaucoup plus chastes dans les pays froids que dans les climats méridionaux. On est moins amoureux en Suède qu'en Espagne ou en Portugal, & cependant les femmes y font beaucoup plus d'enfans. Tout le monde sait que les nations du nord ont inondé toute l'Europe, au point que les Historiens ont appelé le Nord, *Officina gentium.*

L'auteur des voyages historiques de l'Europe dit aussi, comme Rudbeck, que les hommes vivent ordinairement en Suède plus long-temps que dans la

(u) Vide *Olaii Rudbekii Atlantica*. Upsal, 1684.

plupart des autres royaumes de l'Europe, & qu'il en a vu plusieurs qu'on lui assuroit avoir plus de cent cinquante ans *(x)*. Il attribue cette longue durée de vie des Suédois à la salubrité de l'air de ce climat, il dit à peu près la même chose du Danemarck : selon lui les Danois sont grands & robustes, d'un teint vif & coloré, & ils vivent fort long-temps à cause de la pureté de l'air qu'ils respirent ; les femmes sont aussi fort blanches, assez bien faites, & très-fécondes *(y)*.

Avant le Czar Pierre I.er les Moscovites étoient, dit-on, encore presque barbares ; le peuple né dans l'esclavage étoit grossier, brutal, cruel, sans courage & sans mœurs. Ils se baignoient très-souvent hommes & femmes pêle-mêle dans des étuves échauffées à un degré de chaleur insoutenable pour tout autre que pour eux, ils alloient ensuite, comme les Lappons se jeter dans l'eau froide au sortir de ces bains chauds. Ils se nourrissoient fort mal, leurs mets favoris

(x) Voyez les voyages historiques de l'Europe, *Paris, 1693, tome VIII, page 229.*

(y) Idem, pages 279 & 280.

n'étoient que des concombres ou des melons d'Aſtracan qu'ils mettoient pendant l'été confire avec de l'eau, de la farine & du ſel (z). Ils ſe privoient de quelques viandes, comme de pigeons ou de veau, par des ſcrupules ridicules: cependant dès ce temps-là même les femmes ſavoient ſe mettre du rouge, s'arracher les ſourcils, ſe les peindre ou s'en former d'artificiels : elles ſavoient auſſi porter des pierreries, parer leurs coiffures de perles, ſe vêtir d'étoffes riches & précieuſes ; ceci ne prouve-t-il pas que la barbarie commençoit à finir, & que leur Souverain n'a pas eu autant de peine à les policer que quelques auteurs ont voulu l'inſinuer ? Ce peuple eſt aujourd'hui civiliſé, commerçant, curieux des arts & des ſciences, aimant les ſpectacles & les nouveautés ingénieuſes. Il ne ſuffit pas d'un grand homme pour faire ces changemens, il faut encore que ce grand homme naiſſe à propos.

Quelques Auteurs ont dit que l'air de Moſcovie eſt ſi bon qu'il n'y a jamais eu

(z) Voyez la relation curieuſe de Moſcovie. *Paris*, 1698, *page* 181.

de peste, cependant les annales du pays rapportent qu'en 1421, & pendant les six années suivantes, la Moscovie fut tellement affligée de maladies contagieuses, que la constitution des habitans & de leurs descendans en fut altérée, peu d'hommes depuis ce temps arrivant à l'âge de cent ans, au lieu qu'auparavant il y en avoit beaucoup qui alloient au-delà de ce terme *(a)*.

Les Ingriens & les Caréliens qui habitent les provinces septentrionales de la Moscovie, & qui sont les naturels du pays des environs de Péterſbourg, sont des hommes vigoureux & d'une constitution robuste, ils ont pour la plupart les cheveux blancs ou blonds *(b)*: ils ressemblent assez aux Finnois & ils parlent la même langue qui n'a aucun rapport avec toutes les autres langues du Nord.

En réfléchissant sur la description historique que nous venons de faire de tous

(a) Voyez le voyage d'un Ambassadeur de l'Empereur Léopold au Czar Michaëlowits. *Leyde*, 1688, *page* 220.

(b) Voyez les nouveaux Mémoires sur l'état de la grande Russie, *Paris*, 1725, *tome II*, *page* 64.

les peuples de l'Europe & de l'Asie, il paroît que la couleur dépend beaucoup du climat, sans cependant qu'on puisse dire qu'elle en dépend entièrement: il y a en effet plusieurs causes qui doivent influer sur la couleur & même sur la forme du corps & des traits des différens peuples; l'une des principales est la nourriture, & nous examinerons dans la suite les changemens qu'elle peut occasionner. Une autre, qui ne laisse pas de produire son effet, sont les mœurs ou la manière de vivre; un peuple policé qui vit dans une certaine aisance, qui est accoutumé à une vie réglée, douce & tranquille, qui par les soins d'un bon gouvernement est à l'abri d'une certaine misère, & ne peut manquer des choses de première nécessité, sera par cette seule raison composé d'hommes plus forts, plus beaux & mieux faits, qu'une nation sauvage & indépendante, où chaque individu ne tirant aucun secours de la société, est obligé de pourvoir à sa subsistance, de souffrir alternativement la faim ou les excès d'une nourriture souvent mauvaise, de s'épuiser de travaux ou de

lassitude, d'éprouver les rigueurs du climat sans pouvoir s'en garantir, d'agir en un mot plus souvent comme animal que comme homme. En supposant ces deux différens peuples sous un même climat, on peut croire que les hommes de la nation sauvage seroient plus basanés, plus laids, plus petits, plus ridés que ceux de la nation policée. S'ils avoient quelque avantage sur ceux-ci, ce seroit par la force ou plutôt par la dureté de leur corps ; il pourroit se faire aussi qu'il y eût dans cette nation sauvage beaucoup moins de bossus, de boiteux, de sourds, de louches, &c. Ces hommes défectueux vivent & même se multiplient dans une nation policée où l'on se supporte les uns les autres, où le fort ne peut rien contre le foible, où les qualités du corps font beaucoup moins que celles de l'esprit ; mais dans un peuple sauvage, comme chaque individu ne subsiste, ne vit, ne se défend que par ses qualités corporelles, son adresse & sa force, ceux qui sont malheureusement nés foibles, défectueux ou qui deviennent incommodés, cessent bientôt de faire partie de la nation.

J'admettrois donc trois causes qui toutes trois concourent à produire les variétés que nous remarquons dans les différens peuples de la terre. La première est l'influence du climat, la seconde qui tient beaucoup à la première, est la nourriture, & la troisième qui tient peut-être encore plus à la première & à la seconde, sont les mœurs; mais avant que d'exposer les raisons sur lesquelles nous croyons devoir fonder cette opinion, il est nécessaire de donner la description des peuples de l'Afrique & de l'Amérique, comme nous avons donné celle des autres peuples de la terre.

Nous avons déjà parlé des nations de toute la partie septentrionale de l'Afrique, depuis la mer méditerranée jusqu'au tropique; tous ceux qui sont au-delà du tropique depuis la mer rouge jusqu'à l'océan, sur une largeur d'environ cent ou cent cinquante lieues, sont encore des espèces de Maures, mais si basanés qu'ils paroissent presque tout noirs, les hommes sur-tout sont extrêmement bruns, les femmes sont un peu plus blanches, bien faites & assez belles; il y a parmi

ces Maures une grande quantité de Mulâtres qui sont encore plus noirs qu'eux, parce qu'ils ont pour mère des Nègresses que les Maures achettent, & desquelles ils ne laissent pas d'avoir beaucoup d'enfans *(c)*. Au-delà de cette étendue de terrein, sous le 17.me ou 18.me degré de latitude nord & au même parallèle on trouve les Nègres du Sénégal & ceux de la Nubie, les uns sur la mer océane & les autres sur la mer rouge; & ensuite tous les autres peuples de l'Afrique qui habitent depuis ce 18.me degré de latitude nord jusqu'au 18.me degré de latitude sud, sont noirs, à l'exception des Éthiopiens ou Abyssins; il paroît donc que la portion du globe qui est départie par la Nature à cette race d'hommes, est une étendue de terrein parallèle à l'équateur, d'environ neuf cents lieues de largeur sur une longueur bien plus grande, sur-tout au nord de l'équateur; & au-delà des 18 ou 20 degrés de latitude sud, les hommes ne sont plus des Nègres, comme nous le dirons en

(c) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome III, pages 29 & 33.*

parlant des Caffres & des Hottentots.

On a été long-temps dans l'erreur au ſujet de la couleur & des traits du viſage des Éthiopiens, parce qu'on les a confondus avec les Nubiens leurs voiſins, qui ſont cependant d'une race différente. Marmol dit que les Éthiopiens ſont abſolument noirs, qu'ils ont le viſage large & le nez plat *(d)*, les voyageurs Hollandois diſent la même choſe *(e)*; cependant la vérité eſt qu'ils ſont différens des Nubiens par la couleur & par les traits: la couleur naturelle des Éthiopiens eſt brune ou olivâtre, comme celle des Arabes méridionaux, deſquels ils ont probablement tiré leur origine. Ils ont la taille haute, les traits du viſage bien marqués, les yeux beaux & bien fendus, le nez bien fait, les lèvres petites, & les dents blanches; au lieu que les habitans de la Nubie ont le nez écraſé, les lèvres groſſes & épaiſſes, & le viſage fort noir *(f)*.

(d) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome III, pages 68 & 69.*

(e) Voyez le recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome IV, page 33.*

(f) Voy. les Lettres édifiantes. *Recueil IV, p. 349.*

Ces Nubiens, aussi-bien que les Barberins leurs voisins du côté de l'occident, sont des espèces de Nègres, assez semblables à ceux du Sénégal.

Les Éthiopiens sont un peuple à demi-policé, leurs vêtemens sont de toile de coton, & les plus riches en ont de soie, leurs maisons sont basses & mal bâties, leurs terres sont fort mal cultivées, parce que les nobles méprisent, maltraitent & dépouillent, autant qu'ils le peuvent, les bourgeois & les gens du peuple; ils demeurent cependant séparément les uns des autres dans des bourgades ou des hameaux différens, la noblesse dans les uns, la bourgeoisie dans les autres, & les gens du peuple encore dans d'autres endroits. Ils manquent de sel, & ils l'achettent au poids de l'or, ils aiment assez la viande crue, & dans les festins le second service, qu'ils regardent comme le plus délicat, est en effet de viandes crues; ils ne boivent point de vin, quoiqu'ils aient des vignes, leur boisson ordinaire est faite avec des Tamarins & a un goût aigrelet. Ils se servent de chevaux pour voyager & de

mulets pour porter leurs marchandises ; ils ont très-peu de connoissance des sciences & des arts, car leur langue n'a aucune règle, & leur manière d'écrire est très-peu perfectionnée, il leur faut plusieurs jours pour écrire une lettre, quoique leurs caractères soient plus beaux que ceux des Arabes *(g)*. Ils ont une manière singulière de saluer, ils se prennent la main droite les uns aux autres & se la portent mutuellement à la bouche, ils prennent aussi l'écharpe de celui qu'ils saluent & ils se l'attachent autour du corps, de sorte que ceux qu'on salue demeurent à moitié nus, car la plupart ne portent que cette écharpe avec un caleçon de coton *(h)*.

On trouve dans la relation du voyage autour du monde, de l'Amiral Drack, un fait qui, quoique très-extraordinaire, ne me paroît pas incroyable ; il y a, dit ce voyageur, sur les frontières des déserts de l'Éthiopie un peuple qu'on a appelé *Acridophages*, ou *mangeurs de*

(g) Voyez le recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome IV, page 34.*

(h) Voy. les Lettres édifiantes. *Recueil IV, p. 349.*

ſauterelles, ils ſont noirs, maigres, très-légers à la courſe & plus petits que les autres. Au printemps, certains vents chauds qui viennent de l'occident leur amènent un nombre infini de ſauterelles; comme ils n'ont ni bétail ni poiſſon, ils ſont réduits à vivre de ces ſauterelles qu'ils ramaſſent en grande quantité, ils les ſaupoudrent de ſel & ils les gardent pour ſe nourrir pendant toute l'année; cette mauvaiſe nourriture produit deux effets ſinguliers, le premier eſt qu'ils vivent à peine juſqu'à l'âge de quarante ans, & le ſecond c'eſt que lorſqu'ils approchent de cet âge, il s'engendre dans leur chair des inſectes ailés qui d'abord leur cauſent une démangeaiſon vive, & ſe multiplient en ſi grand nombre qu'en très-peu de temps toute leur chair en fourmille; ils commencent par leur manger le ventre, enſuite la poitrine & les rongent juſqu'aux os, en ſorte que tous ces hommes qui ne ſe nourriſſent que d'inſectes, ſont à leur tour mangés par des inſectes. Si ce fait étoit bien avéré, il fourniroit matière à d'amples réflexions.

Il y a

Il y a de vaſtes déſerts de ſable en Éthiopie, & dans cette grande pointe de terre qui s'étend juſqu'au Cap-Gardafu. Ce pays qu'on peut regarder comme la partie orientale de l'Éthiopie, eſt preſque entièrement inhabité ; au midi l'Éthiopie eſt bornée par les Bédouins, & par quelques autres peuples qui ſuivent la loi Mahométane, ce qui prouve encore que les Éthiopiens ſont originaires d'Arabie, ils n'en ſont en effet ſéparés que par le détroit de Babel-Mandel : il eſt donc aſſez probable que les Arabes auront autrefois envahi l'Éthiopie, & qu'ils en auront chaſſé les naturels du pays qui auront été forcés de ſe retirer vers le nord dans la Nubie. Ces Arabes ſe ſont même étendus le long de la côte de Melinde, car les habitans de cette côte ne ſont que baſanés & ils ſont Mahométans de religion *(i)*. Ils ne ſont pas non plus tout-à-fait noirs dans le Zanguebar, la plupart parlent Arabe & ſont vêtus de toile de coton. Ce pays d'ailleurs, quoique dans la zone

(i) Vide *Indiæ Orientalis partem primam, per Philip. Pigafettam.* Francofurti, 1598, page 56.

torride, n'est pas excessivement chaud, cependant les naturels ont les cheveux noirs & crépus comme les Nègres (k); on trouve même sur toute cette côte aussi-bien qu'à Mosambique & à Madagascar, quelques hommes blancs, qui sont, à ce qu'on prétend, Chinois d'origine, & qui s'y sont habitués dans le temps que les Chinois voyageoient dans toutes les mers de l'orient, comme les Européens y voyagent aujourd'hui: quoi qu'il en soit de cette opinion qui me paroît hasardée, il est certain que les naturels de cette côte orientale de l'Afrique sont noirs d'origine, & que les hommes basanés ou blancs qu'on y trouve viennent d'ailleurs. Mais pour se former une idée juste des différences qui se trouvent entre ces peuples noirs, il est nécessaire de les examiner plus particulièrement.

Il paroît d'abord, en rassemblant les témoignages des voyageurs, qu'il y a autant de variété dans la race des noirs, que dans celle des blancs; les noirs, ont, comme les blancs, leurs Tartares

(k) Voyez l'Afrique de Marmol, *page 107.*

& leurs Circassiens, ceux de Guinée sont extrêmement laids & ont une odeur insupportable, ceux de Sofala & de Mosambique sont beaux & n'ont aucune mauvaise odeur. Il est donc nécessaire de diviser les noirs en différentes races, & il me semble qu'on peut les réduire à deux principales, celle des Nègres & celle des Caffres; dans la première, je comprends les noirs de Nubie, du Sénégal, du Cap-verd, de Gambie, de Serra-liona, de la côte des Dents, de la côte d'Or, de celle de Juda, de Bénin, de Gabon, de Lowango, de Congo, d'Angola & de Benguela, jusqu'au Cap-nègre; dans la seconde je mets les peuples qui sont au-delà du Cap-nègre jusqu'à la pointe de l'Afrique, où ils prennent le nom de Hottentots, & aussi tous les peuples de la côte orientale de l'Afrique, comme ceux de la terre de Natal, de Sofala, de Monomotapa, de Mosambique, de Mélinde; les noirs de Madagascar & des îles voisines seront aussi des Caffres & non pas des Nègres. Ces deux espèces d'hommes noirs se ressemblent plus par la couleur que

par les traits du visage; leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, leurs mœurs & leur naturel sont aussi très-différens.

Ensuite en examinant en particulier les différens peuples qui composent chacune de ces races noires, nous y verrons autant de variétés que dans les races blanches, & nous y trouverons toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé dans les races blanches toutes les nuances du brun au blanc.

Commençons donc par les pays qui sont au nord du Sénégal, & en suivant toutes les côtes de l'Afrique, considérons tous les différens peuples que les voyageurs ont reconnus, & desquels ils ont donné quelque description; d'abord il est certain que les naturels des îles Canaries ne sont pas des Nègres, puisque les voyageurs assurent que les anciens habitans de ces îles étoient bien faits, d'une belle taille, d'une forte complexion; que les femmes étoient belles & avoient les cheveux fort beaux & fort fins, & que ceux qui habitoient

la partie méridionale de chacune de ces îles, étoient plus olivâtres que ceux qui demeuroient dans la partie ſeptentrionale *(l)*. Duret, *page 72* de la relation de ſon voyage à Lima, nous apprend que les anciens habitans de l'île de Ténériffe étoient une nation robuſte & de haute taille, mais maigre & baſanée, que la plupart avoient le nez plat *(m)*. Ces peuples, comme l'on voit, n'ont rien de commun avec les Nègres, ſi ce n'eſt le nez plat; ceux qui habitent dans le continent de l'Afrique à la même hauteur de ces îles ſont des Maures aſſez baſanés, mais qui appartiennent, auſſi-bien que ces inſulaires, à la race des blancs.

Les habitans du Cap-blanc ſont encore des Maures qui ſuivent la loi Mahométane, ils ne demeurent pas long-temps dans un même lieu, ils ſont errans comme les Arabes, de place en

(l) Voyez l'hiſtoire de la première découverte des Canaries, par Bontier & Jean le Verrière. *Paris*, *1630, page 251.*

(m) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt. *Paris, 1746, tome II, p. 230.*

place, ſelon les pâturages qu'ils y trouvent pour leur bétail dont le lait leur ſert de nourriture; ils ont des chevaux, des chameaux, des bœufs, des chèvres, des moutons; ils commercent avec les Nègres qui leur donnent huit ou dix eſclaves pour un cheval, & deux ou trois pour un chameau *(n)*, c'eſt de ces Maures que nous tirons la gomme arabique, ils en font diſſoudre dans le lait dont ils ſe nourriſſent, ils ne mangent que très-rarement de la viande, & ils ne tuent guère leurs beſtiaux que quand ils les voient près de mourir de vieilleſſe ou de maladie *(o)*.

Ces Maures s'étendent juſqu'à la rivière du Sénégal, qui les ſépare d'avec les Nègres; les Maures, comme nous venons de le dire, ne ſont que baſanés, ils habitent au nord du fleuve, les Nègres ſont au midi & ſont abſolument noirs; les Maures ſont errans dans la campagne, les Nègres ſont ſédentaires & habitent dans des villages; les premiers

(n) Voyez le voyage du ſieur le Maire ſous M. Dancourt. *Paris, 1695, pages 46 & 47.*

(o) Idem, page 66.

ſont libres & indépendans, les ſeconds ont des Rois qui les tyranniſent & dont ils ſont eſclaves ; les Maures ſont aſſez petits, maigres & de mauvaiſe mine avec de l'eſprit & de la fineſſe ; les Nègres au contraire ſont grands, gros, bien faits, mais niais & ſans génie ; enfin le pays habité par les Maures n'eſt que du ſable ſi ſtérile qu'on n'y trouve de la verdure qu'en très-peu d'endroits, au lieu que le pays des Nègres eſt gras, fécond en pâturages, en millet & en arbres toujours verts, qui à la vérité ne portent preſque aucun fruit bon à manger.

On trouve en quelques endroits, au nord & au midi du fleuve, une eſpèce d'hommes qu'on appelle *Foules*, qui ſemblent faire la nuance entre les Maures & les Nègres, & qui pourroient bien n'être que des Mulâtres produits par le mélange des deux Nations ; ces Foules ne ſont pas tout-à-fait noirs comme les Nègres, mais ils ſont bien plus bruns que les Maures & tiennent le milieu entre les deux, ils ſont auſſi plus civiliſés que les Nègres, ils ſuivent la loi de Mahomet

comme les Maures, & reçoivent assez bien les étrangers *(p)*.

Les îles du Cap-verd sont de même toutes peuplées de Mulâtres venus des premiers Portugais qui s'y établirent, & des Nègres qu'ils y trouvèrent, on les appelle *Nègres couleur de cuivre*, parce qu'en effet, quoiqu'ils ressemblent assez aux Nègres par les traits, ils sont cependant moins noirs, ou plutôt ils sont jaunâtres; au reste ils sont bien faits & spirituels, mais fort paresseux; ils ne vivent, pour ainsi dire, que de chasse & de pêche; ils dressent leurs chiens à chasser & à prendre les chèvres sauvages; ils font part de leurs femmes & de leurs filles aux étrangers, pour peu qu'ils veuillent les payer; ils donnent aussi pour des épingles ou d'autres choses de pareille valeur, de fort beaux perroquets très-faciles à apprivoiser, de belles coquilles appelées *Porcelaines* & même de l'ambre gris, &c. *(q)*.

(p) Voyez le voyage du sieur le Maire sous M. Dancourt. *Paris, 1695, page 75*. Voyez aussi l'Afrique de Marmol, *tome I, page 34*.

(q) Voyez les voyages de Robert, *page 387*.

Les premiers Nègres qu'on trouve, ſont donc ceux qui habitent le bord méridional du Sénégal; ces peuples, auſſi-bien que ceux qui occupent toutes les terres compriſes entre cette rivière & celle de Gambie, s'appellent *Jaloſes*, ils ſont tous fort noirs, bien proportionnés, & d'une taille aſſez avantageuſe, les traits de leur viſage ſont moins durs que ceux des autres Nègres; il y en a, ſur-tout des femmes, qui ont des traits fort réguliers; ils ont auſſi les mêmes idées que nous de la beauté, car ils veulent de beaux yeux, une petite bouche, des lèvres proportionnées, & un nez bien fait, il n'y a que ſur le fond du tableau qu'ils penſent différemment, il faut que la couleur ſoit très-noire & très-luiſante, ils ont auſſi la peau très-fine & très-douce, & il y a parmi eux d'auſſi belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre pays du monde, elles ſont ordinairement très-bien faites, très-gaies, très-vives & très-portées à l'amour, elles ont du goût pour tous

ceux de Jean Struys, *tome I, page 11;* & ceux d'Innigo de Biervillas, *page 15.*

les hommes, & particulièrement pour les blancs qu'elles cherchent avec empressement, tant pour se satisfaire, que pour en obtenir quelque présent; leurs maris ne s'opposent point à leur penchant pour les étrangers, & ils n'en sont jaloux que quand elles ont commerce avec des hommes de leur nation; ils se battent même souvent à ce sujet à coups de sabre ou de couteau, au lieu qu'ils offrent souvent aux étrangers leurs femmes, leurs filles ou leurs sœurs, & tiennent à honneur de n'être pas refusés. Au reste ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, & leur peau ne laisse pas d'avoir aussi une odeur désagréable lorsqu'elles sont échauffées, quoique l'odeur de ces Nègres du Sénégal soit beaucoup moins forte que celle des autres Nègres; elles aiment beaucoup à sauter & à danser au bruit d'une calebasse, d'un tambour ou d'un chaudron, tous les mouvemens de leurs danses sont autant de postures lascives & de gestes indécens, elles se baignent souvent & elles se liment les dents pour les rendre plus égales; la plupart des filles avant

que de se marier se font découper & broder la peau de différentes figures d'animaux, de fleurs, &c.

Les Négresses portent presque toujours leurs petits enfans sur le dos pendant qu'elles travaillent; quelques voyageurs prétendent que c'est par cette raison que les Nègres ont communément le ventre gros & le nez aplati, la mère en se haussant & baissant par secousses, fait donner du nez contre son dos à l'enfant, qui pour éviter le coup se retire en arrière autant qu'il le peut, en avançant le ventre (r). Ils ont tous les cheveux noirs & crépus comme de la laine frisée; c'est aussi par les cheveux & par la couleur qu'ils diffèrent principalement des autres hommes, car leurs traits ne sont peut-être pas si différens de ceux des Européens que le visage tartare l'est du visage françois. Le Père du Tertre

(r) Voyez le Voyage du sieur le Maire sous M. Dancourt. *Paris, 1695, page 144 jusqu'à 155.* Voyez aussi la troisième partie de l'histoire des choses mémorables advenues aux Indes, &c. par le Père du Jaric. *Bordeaux, 1614, page 364;* & l'histoire des Antilles par le Père du Tertre. *Paris, 1667, page 493 jusqu'à 537.*

dit expressément que si presque tous les Nègres sont camus, c'est parce que les pères & mères écrasent le nez à leurs enfans, qu'ils leur pressent aussi les lèvres pour les rendre plus grosses, & que ceux auxquels on ne fait ni l'une ni l'autre de ces opérations, ont les traits du visage aussi beaux, le nez aussi élevé, & les lèvres aussi minces que les Européens; cependant ceci ne doit s'entendre que des Nègres du Sénégal, qui sont de tous les Nègres les plus beaux & les mieux faits, & il paroît que dans presque tous les autres peuples Nègres, les grosses lèvres & le nez large & épaté sont des traits donnés par la Nature, qui ont servi de modèle à l'art qui est chez eux en usage d'aplatir le nez & de grossir les lèvres à ceux qui sont nés avec cette perfection de moins.

Les Négresses sont fort fécondes & accouchent avec beaucoup de facilité & sans aucun secours, les suites de leurs couches ne sont point fâcheuses, & il ne leur faut qu'un jour ou deux de repos pour se rétablir, elles sont très-bonnes nourrices, & elles ont une très-grande

tendresse pour leurs enfans, elles sont aussi beaucoup plus spirituelles & plus adroites que les hommes, elles cherchent même à se donner des vertus, comme celles de la discrétion & de la tempérance. Le Père du Jaric dit que pour s'accoutumer à manger & parler peu, les Nègresses Jalofes prennent de l'eau le matin & la tiennent dans leur bouche pendant tout le temps qu'elles s'occupent à leurs affaires domestiques, & qu'elles ne la rejettent que quand l'heure du premier repas est arrivée *(f)*.

Les Nègres de l'île de Gorée & de la côte du Cap-verd, sont, comme ceux du bord du Sénégal, bien faits & très-noirs, ils font un si grand cas de leur couleur, qui est en effet d'un noir d'ébène profond & éclatant, qu'ils méprisent les autres Nègres qui ne sont pas si noirs, comme les blancs méprisent les basanés ; quoiqu'ils soient forts & robustes, ils sont très-paresseux, ils n'ont point de blé, point de vin, point de fruits, ils ne vivent que de poisson &

(f) Voyez la troisième partie de l'histoire, par le Père du Jaric, *page 365.*

de millet, ils ne mangent que très-rarement de la viande, & quoiqu'ils aient fort peu de mets à choiſir, ils ne veulent point manger d'herbes, & ils comparent les Européens aux chevaux, parce qu'ils mangent de l'herbe; au reſte ils aiment paſſionnément l'eau-de-vie, dont ils s'enivrent ſouvent, ils vendent leurs enfans, leurs parens, & quelquefois ils ſe vendent eux-mêmes pour en avoir *(t)*. Ils vont preſque nus, leur vêtement ne conſiſte que dans une toile de coton qui les couvre depuis la ceinture juſqu'au milieu de la cuiſſe, c'eſt tout ce que la chaleur du pays leur permet, diſent-ils, de porter ſur eux *(u)*; la mauvaiſe chère qu'ils font & la pauvreté dans laquelle ils vivent, ne les empêchent pas d'être contens & très-gais, ils croient que leur pays eſt le meilleur & le plus beau climat de la terre, qu'ils ſont eux-mêmes les plus beaux hommes de l'Univers, parce qu'ils ſont les plus noirs, & ſi

(t) Voyez le voyage de M. de Gennes, par M. Froger. *Paris, 1698, page 15 & ſuivantes.*

(u) Voyez les Letres édifiantes. *Recueil XI, pages 48 & 49.*

leurs femmes ne marquoient pas du goût pour les blancs, ils en feroient fort peu de cas à cauſe de leur couleur.

Quoique les Nègres de Serra-Liona ne ſoient pas tout-à-fait auſſi noirs que ceux du Sénégal, ils ne ſont cependant pas, comme le dit Struys, *tome I, page 22*, d'une couleur rouſsâtre & baſanée, ils ſont, comme ceux de Guinée, d'un noir un peu moins foncé que les premiers; ce qui a pu tromper ce voyageur, c'eſt que ces Nègres de Serra-Liona & de Guinée ſe peignent ſouvent tout le corps de rouge & d'autres couleurs, ils ſe peignent auſſi le tour des yeux de blanc, de jaune, de rouge, & ſe font des marques & des raies de différentes couleurs ſur le viſage, ils ſe font auſſi les uns & les autres déchiqueter la peau pour y imprimer des figures de bêtes ou de plantes; les femmes ſont encore plus débauchées que celles du Sénégal, il y en a un très-grand nombre qui ſont publiques & cela ne les deshonore en aucune façon; ces Nègres, hommes & femmes, vont toujours la tête découverte, ils ſe raſent ou ſe coupent

les cheveux, qui sont fort courts, de plusieurs manières différentes, ils portent des pendans d'oreilles qui pèsent jusqu'à trois ou quatre onces; ces pendans d'oreilles sont des dents, des coquilles, des cornes, des morceaux de bois, &c. il y en a aussi qui se font percer la lèvre supérieure ou les narines pour y suspendre de pareils ornemens; leur vêtement consiste en une espèce de tablier fait d'écorce d'arbre & quelques peaux de singe qu'ils portent par-dessus ce tablier, ils attachent à ces peaux des sonnailles semblables à celles que portent nos mulets; ils couchent sur des nattes de jonc, & ils mangent du poisson ou de la viande lorsqu'ils peuvent en avoir, mais leur principale nourriture sont des ignanes ou des bananes *(x)*. Ils n'ont aucun goût que celui des femmes & aucun desir que celui de ne rien faire, leurs maisons ne sont que de misérables chaumières, ils demeurent très-souvent dans des lieux sauvages, & dans des terres

(x) Vide *Indiæ Orientalis partem secundam, in quâ Joannis Hugonis Linscotani navigatio, &c*, Francofurti, 1599, pages 11 & 12.

ftériles, tandis qu'il ne tiendroit qu'à eux d'habiter de belles vallées, des collines agréables & couvertes d'arbres, & des campagnes vertes, fertiles & entre-coupées de rivières & de ruiſſeaux agréables, mais tout cela ne leur fait aucun plaiſir, ils ont la même indifférence preſque ſur tout; les chemins qui conduiſent d'un lieu à un autre ſont ordinairement deux fois plus longs qu'il ne faut, ils ne cherchent point à les rendre plus courts, & quoiqu'on leur en indique les moyens, ils ne penſent jamais à paſſer par le plus court, ils ſuivent machinalement le chemin battu *(y)*, & ſe ſoucient ſi peu de perdre ou d'employer leur temps qu'ils ne le meſurent jamais.

Quoique les Nègres de Guinée ſoient d'une ſanté ferme & très-bonne, rarement arrivent-ils cependant à une certaine vieilleſſe, un Nègre de cinquante ans eſt dans ſon pays un homme fort vieux, ils paroiſſent l'être dès l'âge de quarante : l'uſage prématuré des femmes eſt peut-être la cauſe de la brièveté de

(y) Voyez le voyage de Guinée par Guillaume Boſman. *Utrecht, 1705, page 143.*

leur vie ; les enfans sont si débauchés & si peu contraints par les pères & mères, que dès leur plus tendre jeunesse ils se livrent à tout ce que la Nature leur suggère *(z)* ; rien n'est si rare que de trouver dans ce peuple quelque fille qui puisse se souvenir du temps auquel elle a cessé d'être vierge.

Les habitans de l'île Saint-Thomas, de l'île d'Anabon, &c. sont des Nègres semblables à ceux du continent voisin ; ils y sont seulement en bien plus petit nombre, parce que les Européens les ont chassés & qu'ils n'ont gardé que ceux qu'ils ont réduits en esclavage. Ils vont nus hommes & femmes, à l'exception d'un petit tablier de coton *(a)*. Mandelslo dit que les Européens qui se sont habitués ou qui s'habituent actuellement dans cette île de Saint-Thomas, qui n'est qu'à un degré & demi de l'équateur, conservent leur couleur & demeurent blancs jusqu'à la troisième génération, & il semble insinuer qu'après

(z) Voyez le voyage de Guinée par Guillaume Bosman. *Utrecht, 1705, page 118.*

(a) Voyez les voyages de Pyrard, *page 16.*

cela ils deviennent noirs, mais il ne me paroît pas que ce changement puiſſe ſe faire en auſſi peu de temps.

Les Nègres de la côte de Juda & d'Arada ſont moins noirs que ceux du Sénégal & de Guinée, & même que ceux de Congo; ils aiment beaucoup la chair de chien & la préfèrent à toutes les autres viandes; ordinairement la première pièce de leur feſtin eſt un chien rôti; le goût pour la chair de chien n'eſt pas particulier aux Nègres, les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale & quelques nations Tartares ont le même goût; on dit même qu'en Tartarie on châtre les chiens pour les engraiſſer & les rendre meilleurs à manger. *Voyez les nouveaux voyages aux îles. Paris, 1722, tome IV, page 165.*

Selon Pigafetta, & ſelon l'Auteur du voyage de Drack qui paroît avoir copié mot à mot Pigafetta ſur cet article, les Nègres de Congo ſont noirs, mais les uns plus que les autres & moins que les Sénégalois, ils ont pour la plupart les cheveux noirs & crépus, mais quelques-uns les ont roux; les hommes ſont

de grandeur médiocre, les uns ont les yeux bruns & les autres couleur de vert de mer, ils n'ont pas les lèvres si grosses que les autres Nègres, & les traits de leur visage sont assez semblables à ceux des Européens. *(b)*.

Ils ont des usages très-singuliers dans certaines provinces de Congo, par exemple, lorsque quelqu'un meurt à Lowango, ils placent le cadavre sur une espèce d'amphitéâtre élevé de six pieds dans la posture d'un homme qui est assis les mains appuyées sur les genoux, ils l'habillent de ce qu'ils ont de plus beau & ensuite ils allument du feu devant & derrière le cadavre, à mesure qu'il se desséche & que les étoffes s'imbibent, ils le couvrent d'autres étoffes jusqu'à ce qu'il soit entièrement desséché, après quoi ils le portent en terre avec beaucoup de pompe. Dans celle de Malimba, c'est la femme qui anoblit le mari; quand le Roi meurt & qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge

(b) Vide *Indiæ Orientalis partem primam*, page 5. Voyez aussi le voyage de l'Amiral Drack, p. 110.

nubile, elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de son royaume; dans tous les bourgs & villages où elle passe, tous les hommes sont obligés à son arrivée de se mettre en haie pour la recevoir, & celui d'entre eux qui lui plaît le plus, va passer la nuit avec elle; au retour de son voyage elle fait venir celui de tous dont elle a été le plus satisfaite & elle l'épouse, après quoi elle cesse d'avoir aucun pouvoir sur son peuple, toute l'autorité étant dès-lors dévolue à son mari; j'ai tiré ces faits d'une relation qui m'a été communiquée par M. de la Brosse qui a écrit les principales choses qu'il a remarquées dans un voyage qu'il fit à la côte d'Angola en 1738; il ajoute un fait qui n'est pas moins singulier: « ces Nègres, dit-il, sont extrêmement vindicatifs, je vais « en donner une preuve convaincante: « ils envoient à chaque instant à tous « nos comptoirs demander de l'eau-de- « vie pour le Roi & pour les princi- « paux du lieu, un jour qu'on refusa de « leur en donner, on eut tout lieu de « s'en repentir, car tous les Officiers «

» François & Anglois ayant fait une » partie de pêche dans un petit lac qui » est au bord de la mer, & ayant fait » tendre une tente sur le bord du lac » pour y manger leur pêche, comme ils » étoient à se divertir à la fin du repas, il » vint sept à huit Nègres en Palanquins, » qui étoient les principaux de Lowango, » qui leur présentèrent la main pour » les saluer selon la coutume du pays: » ces Nègres avoient frotté leurs mains » avec une herbe qui est un poison » très-subtil, & qui agit dans l'instant » lorsque malheureusement on touche » quelque chose ou que l'on prend du » tabac sans s'être auparavant lavé les » mains, ces Nègres réussirent si bien » dans leur mauvais dessein qu'il mourut » sur le champ cinq Capitaines & trois » Chirurgiens, du nombre desquels étoit mon Capitaine, &c ».

Lorsque ces Nègres de Congo sentent de la douleur à la tête ou dans quelqu'autre partie du corps, ils font une légère blessure à l'endroit douloureux, & ils appliquent sur cette blessure une espèce de petite corne percée, au

moyen de laquelle ils ſucent comme avec un chalumeau le ſang juſqu'à ce que la douleur ſoit appaiſée *(c)*.

Les Nègres du Sénégal, de Gambie, du Cap-verd, d'Angola & de Congo ſont d'un plus beau noir que ceux de la côte de Juda, d'Iſſigni, d'Arada & des lieux circonvoiſins, ils ſont tous bien noirs quand ils ſe portent bien, mais leur teint change dès qu'ils ſont malades, ils deviennent alors couleur de biſtre, ou même couleur de cuivre *(d)*. On préfère dans nos îles les Nègres d'Angola à ceux du Cap-verd pour la force du corps, mais ils ſentent ſi mauvais lorſqu'ils ſont échauffés, que l'air des endroits par où ils ont paſſé en eſt infecté pendant plus d'un quart d'heure; ceux du Cap-verd n'ont pas une odeur ſi mauvaiſe à beaucoup près que ceux d'Angola, & ils ont auſſi la peau plus belle & plus noire, le corps mieux fait, les traits du viſage moins durs, le

(c) Vide *Indiæ Orientalis partem primam, per Philippum Pigafettam*, page 51.

(d) Voyez les nouveaux voyages aux îles de l'Amérique. *Paris, 1722, tome IV, page 138.*

naturel plus doux & la taille plus avantageuse *(e)*. Ceux de Guinée sont aussi très-bons pour le travail de la terre & pour les autres gros ouvrages; ceux du Sénégal ne sont pas si forts, mais ils sont plus propres pour le service domestique, & plus capables d'apprendre des métiers.. *(f)*. Le Père Charlevoix dit que les Sénégalois sont de tous les Nègres les mieux faits, les plus aisés à discipliner & les plus propres au service domestique; que les Bambras sont les plus grands, mais qu'ils sont fripons; que les Aradas sont ceux qui entendent le mieux la culture des terres; que les Congos sont les plus petits, qu'ils sont fort habiles pêcheurs, mais qu'ils désertent aisément; que les Nagos sont les plus humains, les Mondongos les plus cruels; les Mimes les plus résolus, les plus capricieux & les plus sujets à se désespérer; & que les Nègres créoles, de quelque nation qu'ils tirent leur origine,

(e) Voyez l'histoire des Antilles du P. du Tertre. *Paris, 1667, page 493*.

(f) Voy. les nouveaux voyages aux îles, *tome IV, page 116*.

ne

ne tiennent de leurs pères & mères que l'esprit de servitude & la couleur, qu'ils sont plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéans & plus libertins que ceux qui sont venus d'Afrique. Il ajoute que tous les Nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné, qu'il y en a même plusieurs qui paroissent être tout-à-fait stupides, qu'on en voit qui ne peuvent jamais compter au-delà de trois, que d'eux-mêmes ils ne pensent à rien, qu'ils n'ont point de mémoire, que le passé leur est aussi inconnu que l'avenir; que ceux qui ont de l'esprit font d'assez bonnes plaisanteries & saisissent assez bien le ridicule; qu'au reste ils sont très-dissimulés & qu'ils mourroient plutôt que de dire leur secret, qu'ils ont communément le naturel fort doux, qu'ils sont humains, dociles, simples, crédules, & même superstitieux; qu'ils sont assez fidèles, assez braves, & que si on vouloit les discipliner & les conduire, on en feroit d'assez bons soldats *(g)*.

(g) Voyez l'histoire de Saint-Domingue, par le Père Charlevoix. *Paris*, *1730*.

Quoique les Nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment, ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite : lorsqu'on les nourrit bien & qu'on ne les maltraite pas, ils sont contens, joyeux, prêts à tout faire, & la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort à cœur & périssent quelquefois de mélancolie; ils sont donc fort sensibles aux bienfaits & aux outrages, & ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités; lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zèle & leur dévouement. Ils sont naturellement compatissans, & même tendres, pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes *(h)*; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connoître autrement que

(h) Voyez l'histoire des Antilles, *page 483 jusqu'à 533.*

par leur indigence. Ils ont donc, comme l'on voit, le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus : Je ne puis écrire leur hiſtoire ſans m'attendrir ſur leur état, ne ſont-ils pas aſſez malheureux d'être réduits à la ſervitude, d'être obligés de toujours travailler ſans pouvoir jamais rien acquérir ! faut-il encore les excéder, les frapper & les traiter comme des animaux ! l'humanité ſe révolte contre ces traitemens odieux que l'avidité du gain a mis en uſage, & qu'elle renouvelleroit peut-être tous les jours, ſi nos loix n'avoient pas mis un frein à la brutalité des maîtres, & reſſerré les limites de la misère de leurs eſclaves. On les force de travail, on leur épargne la nourriture, même la plus commune, ils ſupportent, dit-on, très-aiſément la faim ; pour vivre trois jours il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas ; quelque peu qu'ils mangent & qu'ils dorment, ils ſont toujours également durs, également forts au travail *(i)*. Comment des

(i) Voyez l'hiſtoire de Saint-Domingue, *page 498 & ſuivantes.*

hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, & chercher à légitimer, par ces raisons, les excès que la soif de l'or leur fait commettre! mais laissons ces hommes durs & revenons à notre objet.

On ne connoît guère les peuples qui habitent les côtes & l'intérieur des terres de l'Afrique depuis le Cap-nègre jusqu'au Cap des Voltes, ce qui fait une étendue d'environ quatre cents lieues: on sait seulement que ces hommes sont beaucoup moins noirs que les autres Nègres, & ils ressemblent assez aux Hottentots, desquels ils sont voisins du côté du midi. Ces Hottentots au contraire sont bien connus, & presque tous les voyageurs en ont parlé: ce ne sont pas des Nègres, mais des Caffres, qui ne seroient que basanés s'ils ne se noircissoient pas la peau avec des graisses & des couleurs. M. Kolbe qui a fait une description si exacte de ces peuples, les regarde cependant comme des Nègres, il assure qu'ils ont tous les cheveux courts, noirs, frisés & laineux comme

ceux des Nègres *(k)*, & qu'il n'a jamais vu un ſeul Hottentot avec des cheveux longs : cela ſeul ne ſuffit pas, ce me ſemble, pour qu'on doive les regarder comme de vrais Nègres ; d'abord ils en diffèrent abſolument par la couleur, M. Kolbe dit qu'ils ſont couleur d'olive, & jamais noirs, quelque peine qu'ils ſe donnent pour le devenir ; enſuite il me paroît aſſez difficile de prononcer ſur leurs cheveux, puiſqu'ils ne les peignent ni ne les lavent jamais, qu'ils les frottent tous les jours d'une très-grande quantité de graiſſe & de ſuie mêlées enſemble, & qu'il s'y amaſſe tant de pouſſière & d'ordure, que ſe collant à la longue les uns aux autres ils reſſemblent à la toiſon d'un mouton noir remplie de crotte *(l)*. D'ailleurs leur naturel eſt différent de celui des Nègres, ceux-ci aiment la propreté, ſont ſédentaires, & s'accoutument aiſément au joug de la ſervitude, les Hottentots au contraire ſont de la plus affreuſe mal-propreté ; ils ſont errans,

(k) Deſcription du Cap de Bonne-eſpérance, par M. Kolbe. *Amſterdam*, 1741, *page* 95.

(l) *Idem*, page 92.

indépendans & très-jaloux de leur liberté; ces différences sont, comme l'on voit, plus que suffisantes pour qu'on doive les regarder comme un peuple différent des Nègres que nous avons décrits.

Gama, qui le premier doubla le Cap de Bonne-espérance & fraya la route des Indes aux nations Européennes, arriva à la baie de Sainte-Hélène le 4 Novembre 1497, il trouva que les habitans étoient fort noirs, de petite taille & de fort mauvaise mine *(m)*; mais il ne dit pas qu'ils fussent naturellement noirs comme les Nègres, & sans doute ils ne lui ont paru fort noirs que par la graisse & la suie dont ils se frottent pour tâcher de se rendre tels; ce voyageur ajoute que l'articulation de leur voix ressembloit à des soupirs, qu'ils étoient vêtus de peaux de bêtes, que leurs armes étoient des bâtons durcis au feu, armés par la pointe d'une corne de quelque animal, &c. *(n)*. Ces peuples n'avoient donc

(m) Voyez l'histoire générale des voyages par M. l'abbé Prevôt, *tome I, page 22.*

(n) Ibidem.

aucun des arts en uſage chez les Nègres.

Les voyageurs Hollandois diſent que les Sauvages qui ſont au nord du Cap, ſont des hommes plus petits que les Européens, qu'ils ont le teint roux-brun, quelques-uns plus roux & d'autres moins, qu'ils ſont fort laids & qu'ils cherchent à ſe rendre noirs par la couleur qu'ils s'appliquent ſur le corps & ſur le viſage; que leur chevelure eſt ſemblable à celle d'un pendu qui a demeuré quelque temps au gibet *(o)*. Ils diſent dans un autre endroit, que les Hottentots ſont de la couleur des Mulâtres, qu'ils ont le viſage difforme, qu'ils ſont d'une taille médiocre, maigre & fort légers à la courſe; que leur langage eſt étrange, & qu'ils glouſent comme des coqs d'Inde *(p)*. Le Père Tachard dit que quoiqu'ils aient communément les cheveux preſque auſſi cotonneux que ceux des Nègres, il y en a cependant pluſieurs qui les ont plus longs & qu'ils les laiſſent flotter ſur leurs épaules, il ajoute même

(o) Voyez le recueil des voyages de la Compagnie de Hollande, *page 218*.

(p) *Idem.* Voy. le voyage de Spitzberg, *p. 443*.

que parmi eux il s'en trouve d'aussi blancs que les Européens, mais qu'ils se noircissent avec de la graisse & de la poudre d'une certaine pierre noire dont ils se frottent le visage & tout le corps; que leurs femmes sont naturellement fort blanches, mais qu'afin de plaire à leurs maris elles se noircissent comme eux *(q)*. Ovington dit que les Hottentots sont plus basanés que les autres Indiens; qu'il n'y a point de peuple qui ressemble tant aux Nègres par la couleur & par les traits, que cependant ils ne sont pas si noirs, que leurs cheveux ne sont pas si crépus, ni leur nez si plat *(r)*.

Par tous ces témoignages, il est aisé de voir que les Hottentots ne sont pas de vrais Nègres, mais des hommes qui dans la race des noirs commencent à se rapprocher du blanc, comme les Maures dans la race blanche commencent à s'approcher du noir; ces Hottentots sont au reste des espèces de Sauvages

(q) Voyez le premier Voyage du Père Tachard, *Paris, 1686, page 108.*

(r) Voyez les Voyages de Jean Ovington. *Paris 1725, page 194.*

fort extraordinaires, les femmes ſur-tout qui ſont beaucoup plus petites que les hommes, ont une eſpèce d'excroiſſance ou de peau dure & large qui leur croît au-deſſus de l'os pubis, & qui deſcend juſqu'au milieu des cuiſſes en forme de tablier *(ſ)*; Thevenot dit la même choſe des femmes Égyptiennes, mais qu'elles ne laiſſent pas croître cette peau & que elles la brûlent avec des fers chauds : je doute que cela ſoit auſſi vrai des Égyptiennes que des Hottentotes ; quoi qu'il en ſoit, toutes les femmes naturelles du Cap ſont ſujettes à cette monſtrueuſe difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont aſſez de curioſité ou d'intrépidité pour demander à la voir ou à la toucher. Les hommes de leur côté ſont tous à demi-eunuques, mais il eſt vrai qu'ils ne naiſſent pas tels & qu'on leur ôte un teſticule ordinairement à l'âge de huit ans, & ſouvent plus tard. M. Kolbe dit avoir vu faire cette opération à un

(ſ) Voyez la deſcription du Cap, par M. Kolbe, *tome I, page 91*; voyez auſſi le voyage de Courhi, *page 291*.

jeune Hottentot de dix-huit ans; les circonstances dont cette cérémonie est accompagnée, sont si singulières que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici d'après le témoin oculaire que je viens de citer.

Après avoir bien frotté le jeune homme, de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès, on le couche à terre sur le dos, on lui lie les mains & les pieds, & trois ou quatre de ses amis le tiennent; alors le Prêtre (car c'est une cérémonie religieuse) armé d'un couteau bien tranchant fait une incision, enlève le testicule gauche *(t)* & remet à la place une boule de graisse de la même grosseur, qui a été préparée avec quelques herbes médicinales; il coud ensuite la plaie avec l'os d'un petit oiseau qui lui sert d'aiguille & un filet de nerf de mouton, cette opération étant finie on délie le patient, mais le Prêtre avant que de le quitter le frotte avec de la graisse toute chaude de la brebis tuée,

(t) Tavernier dit que c'est le testicule droit; *tome IV, page 297.*

ou plutôt il lui en arrose tout le corps avec tant d'abondance que lorsqu'elle est refroidie elle forme une espèce de croûte, il le frotte en même temps si rudement que le jeune-homme qui ne souffre déjà que trop, sue à grosses gouttes & fume comme un chapon qu'on rôtit; ensuite l'opérateur fait avec ses ongles des sillons dans cette croûte de suif d'une extrémité du corps à l'autre, & pisse dessus aussi copieusement qu'il le peut, après quoi il recommence à le frotter encore, & il recouvre avec la graisse les sillons remplis d'urine. Aussi-tôt chacun abandonne le patient, on le laisse seul plus mort que vif, il est obligé de se traîner comme il peut dans une petite hutte qu'on lui a bâtie exprès tout proche du lieu où s'est faite l'opération, il y périt ou il y recouvre la santé sans qu'on lui donne aucun secours, & sans aucun autre rafraîchissement ou nourriture que la graisse qui lui couvre tout le corps & qu'il peut lécher s'il le veut: au bout de deux jours il est ordinairement rétabli, alors il peut sortir & se montrer, & pour prouver qu'il est en

effet parfaitement guéri, il se met à courir avec autant de légèreté qu'un cerf *(u)*.

Tous les Hottentots ont le nez fort plat & fort large, ils ne l'auroient, cependant pas tel si les mères ne se faisoient un devoir de leur aplatir le nez peu de temps après leur naissance, elles regardent un nez proéminent comme une difformité; ils ont aussi les lèvres fort grosses, sur-tout la supérieure, les dents fort blanches, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus; ils ne vivent guère passé quarante ans, la malpropreté dans laquelle ils se plaisent & croupissent, & les viandes infectées & corrompues dont ils font leur principale nourriture, sont sans doute les causes qui contribuent le plus au peu de durée de leur vie. Je pourrois m'étendre bien davantage sur la description de ce vilain peuple, mais comme presque tous les voyageurs en ont écrit fort au long, je me contenterai d'y renvoyer *(x)*. Seule-

(u) Voyez la description du Cap, par M. Kolbe, *page 275.*

(x) Idem ; le Recueil des voyages de la Compagnie Hollandoise, le voyage de Robert Lade, traduit

ment je ne dois pas passer sous silence un fait rapporté par Tavernier, c'est que les Hollandois ayant pris une petite fille Hottentote peu de temps après sa naissance & l'ayant élevée parmi eux, elle devint aussi blanche qu'une Européenne, & il présume que tout ce peuple seroit assez blanc s'il n'étoit pas dans l'usage de se barbouiller continuellement avec des drogues noires.

En remontant le long de la côte de l'Afrique au-delà du Cap de Bonne-espérance, on trouve la terre de Natal [1], les habitans sont déjà différens des Hottentots, ils sont beaucoup moins malpropres & moins laids, ils sont aussi naturellement plus noirs, ils ont le visage en ovale, le nez bien proportionné, les dents blanches, la mine agréable, les cheveux naturellement frisés, mais ils ont aussi un peu de goût pour la graisse,

par M. l'abbé Prevôt, *tome I, page 88;* le Voyage de Jean Ovington; celui de la Loubère, *tome II, page 134;* le premier voyage du Père Tachard; *page 95;* celui d'Innigo de Biervillas, première partie, *page 34;* ceux de Tavernier, *tome IV, page 296;* ceux de François Leguat, *tome II, page 154;* ceux de Dampier, *tome II, page 255, &c.*

car ils portent des bonnets faits de suif de bœuf, & ces bonnets ont huit à dix pouces de hauteur, ils emploient beaucoup de temps à les faire, car il faut pour cela que le suif soit bien épuré, ils ne l'appliquent que peu à peu, & le mêlent si bien dans leurs cheveux qu'il ne se défait jamais *(y)*. M. Kolbe prétend qu'ils ont le nez plat, même de naissance & sans qu'on le leur aplatisse, & qu'ils diffèrent aussi des Hottentots en ce qu'ils ne bégayent point, qu'ils ne frappent point leur palais de leur langue comme ces derniers, qu'ils ont des maisons, qu'ils cultivent la terre, y sèment une espèce de mays ou blé de Turquie dont ils font de la bière, boisson inconnue aux Hottentots *(z)*.

Après la terre de Natal, on trouve celle de Sofala & du Monomotapa; selon Pigafetta, les peuples de Sofala sont noirs, mais plus grands & plus gros que les autres Caffres; c'est aux environs de ce royaume de Sofala que cet

(y) Voyez les Voyages de Dampier, *tome II, page 393.*

(z) Description du Cap, *tome I, page 136.*

Auteur place les Amazones *(a)*, mais rien n'eſt plus incertain que ce qu'on a débité ſur le ſujet de ces femmes guerrières. Ceux du Monomotapa ſont, au rapport des voyageurs Hollandois, aſſez grands, bien faits dans leur taille, noirs & de bonne complexion, les jeunes filles vont nues & ne portent qu'un morceau de toile de coton, mais dès qu'elles ſont mariées, elles prennent des vêtemens *(b)*. Ces peuples, quoiqu'aſſez noirs, ſont différens des Nègres, ils n'ont pas les traits ſi durs ni ſi laids, leur corps n'a point de mauvaiſe odeur, & ils ne peuvent ſupporter la ſervitude ni le travail; le Père Charlevoix dit qu'on a vu en Amérique de ces noirs du Monomotapa & de Madagaſcar, qu'ils n'ont jamais pu ſervir & qu'ils y périſſent même en fort peu de temps *(c)*.

Ces peuples de Madagaſcar & de

(a) Vide *Indiæ Orientalis partem primam*, page 54.

(b) Voyez le Recueil des voyages de la Compagnie Hollandoiſe, *tome III, page 625;* voyez auſſi le voyage de l'Amiral Drack, ſeconde partie, *page 99;* & celui de Jean Mocquet, *page 266.*

(c) Voyez l'hiſtoire de Saint-Domingue, *p. 499.*

Mosambique sont noirs, les uns plus & les autres moins, ceux de Madagascar ont les cheveux du sommet de la tête moins crépus que ceux de Mosambique, ni les uns ni les autres ne sont de vrais Nègres, & quoique ceux de la côte soient fort soumis aux Portugais, ceux de l'intérieur du continent sont fort sauvages & jaloux de leur liberté, ils vont tous absolument nus, hommes & femmes; ils se nourrissent de chair d'éléphant & font commerce de l'ivoire (d). Il y a des hommes de différentes espèces à Madagascar, sur-tout des noirs & des blancs qui, quoique fort basanés, semblent être d'une autre race; les premiers ont les cheveux noirs & crépus, les seconds les ont moins noirs, moins frisés & plus longs: l'opinion commune des voyageurs est que les blancs tirent leur origine des Chinois, mais, comme le remarque fort bien François Cauche, il y a plus d'apparence qu'ils sont de race Européenne, car il assure que de

(d) Voyez le Recueil des voyages, *tome III, page 623;* le voyage de Mocquet, *page 265;* & la Navigation de Jean-Hugues Lintscot, *page 20.*

tous ceux qu'il a vus, aucun n'avoit le nez ni le visage plat comme les Chinois, il dit aussi que ces blancs le sont plus que les Castillans, que leurs cheveux sont longs, & qu'à l'égard des noirs ils ne sont pas camus, comme ceux du continent, & qu'ils ont les lèvres assez minces: il y a aussi dans cette île une grande quantité d'hommes de couleur olivâtre ou basanée, ils proviennent apparemment du mélange des noirs & des blancs; le voyageur que je viens de citer, dit que ceux de la baie de Saint-Augustin sont basanés, qu'ils n'ont point de barbe, qu'ils ont les cheveux longs & lisses, qu'ils sont de haute taille & bien proportionnés; & enfin qu'ils sont tous circoncis, quoiqu'il y ait grande apparence qu'ils n'ont jamais entendu parler de la loi de Mahomet, puisqu'ils n'ont ni temples, ni mosquées, ni religion *(e)*. Les François ont été les premiers qui aient abordé & fait un établissement dans cette île, qui ne fut pas

(e) Voyez le Voyage de François Cauche. *Paris*, 1671, *page* 45.

ſoutenu *(f)*; lorſqu'ils y deſcendirent, ils y trouvèrent les hommes blancs dont nous venons de parler, & ils y remarquèrent que les noirs qu'on doit regarder comme les naturels du pays, avoient du reſpect pour ces blancs *(g)*. Cette île de Madagaſcar eſt extrêmement peuplée & fort abondante en pâturages & en bétail, les hommes & les femmes ſont fort débauchés, & celles qui s'abandonnent publiquement ne ſont pas deshonorées; ils aiment tous beaucoup à danſer, à chanter & à ſe divertir, & quoiqu'ils ſoient fort pareſſeux, ils ne laiſſent pas d'avoir quelque connoiſſance des arts mécaniques, ils ont des laboureurs, des forgerons, des charpentiers, des potiers, & même des orfèvres, ils n'ont cependant aucune commodité dans leurs maiſons, aucuns meubles, ils couchent ſur des nattes, ils mangent la chair preſque crue & dévorent même le cuir de leurs bœufs après en avoir fait un peu griller le poil,

(f) Voyez le Voyage de Flacour. *Paris*, 1661.

(g) Voyez la relation d'un voyage fait aux Indes par M. Delon. *Amſterdam*, 1699.

ils mangent auſſi la cire avec le miel; les gens du peuple vont preſque tout nus, les plus riches ont des caleçons ou des jupons de coton & de ſoie *(h)*.

Les peuples qui habitent l'intérieur de l'Afrique ne nous ſont pas aſſez connus pour pouvoir les décrire; ceux que les Arabes appellent *Zingues*, ſont des noirs preſque ſauvages; Marmol dit qu'ils multiplient prodigieuſement & qu'ils inonderoient tous les pays voiſins, ſi de temps en temps il n'y avoit pas une grande mortalité parmi eux, cauſée par des vents chauds.

Il paroît par tout ce que nous venons de rapporter, que les Nègres proprement dits, ſont différens des Caffres, qui ſont des noirs d'une autre eſpèce; mais ce que ces deſcriptions indiquent encore plus clairement, c'eſt que la couleur dépend principalement du climat, & que les traits dépendent beaucoup des uſages où ſont les différens peuples de s'écraſer le nez, de ſe retirer les paupières,

(h) Voyez le Voyage de Flacour, *page 90;* celui de Struys, *tome 1, page 32;* celui de Pyrard, *page 38*.

de s'alonger les oreilles, de se grossir les lèvres, de s'aplatir le visage, &c. rien ne prouve mieux combien le climat influe sur la couleur, que de trouver sous le même parallèle, à plus de mille lieues de distance, des peuples aussi semblables que le sont les Sénégalois & les Nubiens, & de voir que les Hottentots qui n'ont pu tirer leur origine que de nations noires, sont cependant les plus blancs de tous ces peuples de l'Afrique, parce qu'en effet ils sont dans le climat le plus froid de cette partie du monde; & si l'on s'étonne de ce que sur les bords du Sénégal on trouve d'un côté une nation basanée & de l'autre côté une nation entièrement noire, on peut se souvenir de ce que nous avons déjà insinué au sujet des effets de la nourriture, ils doivent influer sur la couleur comme sur les autres habitudes du corps, & si on en veut un exemple, on peut en donner un tiré des animaux, que tout le monde est en état de vérifier; les lièvres de plaine & des endroits aquatiques ont la chair bien plus blanche que ceux de

montagnes & des terreins ſecs, & dans le même lieu ceux qui habitent la prairie ſont tous différens de ceux qui demeurent ſur les collines; la couleur de la chair vient de celle du ſang & des autres humeurs du corps ſur la qualité deſquelles la nourriture doit néceſſairement influer.

L'origine des noirs a dans tous les temps fait une grande queſtion, les Anciens qui ne connoiſſoient guère que ceux de Nubie, les regardoient comme faiſant la dernière nuance des peuples baſanés, & ils les confondoient avec les Éthiopiens & les autres nations de cette partie de l'Afrique qui, quoique extrêmement bruns, tiennent plus de la race blanche que de la race noire; ils penſoient donc que la différente couleur des hommes ne provenoit que de la différence du climat, & que ce qui produiſoit la noirceur de ces peuples, étoit la trop grande ardeur du ſoleil à laquelle ils ſont perpétuellement expoſés: cette opinion, qui eſt fort vraiſemblable, a ſouffert de grandes difficultés lorſqu'on reconnut qu'au-delà de la Nubie dans

un climat encore plus méridional, & sous l'équateur même, comme à Mélinde & à Mombaze, la plupart des hommes ne sont pas noirs comme les Nubiens, mais seulement fort basanés, & lorsqu'on eut observé qu'en transportant des noirs de leur climat brûlant dans des pays tempérés, ils n'ont rien perdu de leur couleur & l'ont également communiquée à leurs descendans : mais si l'on fait attention d'un côté à la migration des différens peuples ; & de l'autre au temps qu'il faut peut-être pour noircir ou pour blanchir une race, on verra que tout peut se concilier avec le sentiment des Anciens, car les habitans naturels de cette partie de l'Afrique sont les Nubiens, qui sont noirs & originairement noirs, & qui demeureront perpétuellement noirs tant qu'ils habiteront le même climat, & qu'ils ne se mêleront pas avec les blancs; les Éthiopiens au contraire, les Abyssins & même ceux de Mélinde, qui tirent leur origine des blancs, puisqu'ils ont la même religion & les mêmes usages que les Arabes, & qu'ils leur ressemblent par la couleur,

font à la vérité encore plus basanés que les Arabes méridionaux; mais cela même prouve que dans une même race d'hommes, le plus ou moins de noir dépend de la plus ou moins grande ardeur du climat: il faut peut-être plusieurs siècles & une succession d'un grand nombre de générations pour qu'une race blanche prenne par nuances la couleur brune & devienne enfin tout-à-fait noire; mais il y a apparence qu'avec le temps un peuple blanc transporté du nord à l'équateur pourroit devenir brun & même tout-à-fait noir, sur-tout si ce même peuple changeoit de mœurs & ne se servoit pour nourriture que des productions du pays chaud dans lequel il auroit été transporté.

L'objection qu'on pourroit faire contre cette opinion & qu'on voudroit tirer de la différence des traits, ne me paroît pas bien forte, car on peut répondre qu'il y a moins de différence entre les traits d'un Nègre qu'on n'aura pas défiguré dans son enfance, & les traits d'un Européen, qu'entre ceux d'un Tartare ou d'un Chinois, & ceux d'un Circassien

ou d'un Grec; & à l'égard des cheveux, leur nature dépend ſi fort de celle de la peau, qu'on ne doit les regarder que comme faiſant une différence très-accidentelle, puiſqu'on trouve dans le même pays & dans la même ville des hommes qui, quoique blancs, ne laiſſent pas d'avoir les cheveux très-différens les uns des autres au point qu'on trouve même en France, des hommes qui les ont auſſi courts & auſſi crêpus que les Nègres, & que d'ailleurs on voit que le climat, le froid & le chaud influent ſi fort ſur la couleur des cheveux des hommes & du poil des animaux, qu'il n'y a point de cheveux noirs dans les royaumes du nord, & que les écureuils, les lièvres, les belettes & pluſieurs autres animaux y ſont blancs ou preſque blancs, tandis qu'ils ſont bruns ou gris dans les pays moins froids; cette différence qui eſt produite par l'influence du froid ou du chaud, eſt même ſi marquée, que dans la plupart des pays du nord, comme dans la Suède, certains animaux, comme les lièvres, ſont tout gris pendant l'été &

& tout blancs pendant l'hiver *(i)*.

Mais il y a une autre raiſon beaucoup plus forte contre cette opinion, & qui d'abord paroît invincible, c'eſt qu'on a découvert un continent entier, un nouveau monde, dont la plus grande partie des terres habitées ſe trouvent ſituées dans la Zone torride, & où cependant il ne ſe trouve pas un homme noir, tous les habitans de cette partie de la terre étant plus ou moins rouges, plus ou moins baſanés ou couleur de cuivre; car on auroit dû trouver aux îles Antilles, au Mexique, au royaume de Santa-Fé, dans la Guiane, dans le pays des Amazones & dans le Pérou, des Nègres ou du moins des peuples noirs, puiſque ces pays de l'Amérique ſont ſitués ſous la même latitude que le Sénégal, la Guinée & le pays d'Angola en Afrique; on auroit dû trouver au Breſil, au Paraguai, au Chili des hommes ſemblables aux Caffres, aux Hottentots, ſi le climat ou la diſtance du pôle étoit la cauſe de la couleur des hommes. Mais avant que

(i) *Lepus apud nos æſtate cinereus, hieme ſemper albus.* Linnæi Fauna Suecica, page 8.

d'exposer ce qu'on peut dire sur ce sujet, nous croyons qu'il est nécessaire de considérer tous les différens peuples de l'Amérique, comme nous avons considéré ceux des autres parties du monde, après quoi nous serons plus en état de faire de justes comparaisons & d'en tirer des résultats généraux.

En commençant par le nord, on trouve, comme nous l'avons dit, dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, des espèces de Lappons semblables à ceux d'Europe ou aux Samoïedes d'Asie ; & quoiqu'ils soient peu nombreux en comparaison de ceux-ci, ils ne laissent pas d'être répandus dans une étendue de terre fort considérable. Ceux qui habitent les terres du détroit de Davis, sont petits, d'un teint olivâtre, ils ont les jambes courtes & grosses, ils sont habiles pêcheurs, ils mangent leur poisson & leur viande cruds, leur boisson est de l'eau pure ou du sang de chien de mer, ils sont fort robustes & vivent fort long-temps *(k)*. Voilà, comme l'on

(k) Voyez l'histoire naturelle des Isles, *Roterdam 1658, page 189.*

voit, la figure, la couleur & les mœurs des Lappons, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que de même qu'on trouve auprès des Lappons en Europe les Finnois qui ſont blancs, beaux, aſſez grands & aſſez bien faits; on trouve auſſi auprès de ces Lappons d'Amérique une autre eſpèce d'hommes qui ſont grands, bien faits & aſſez blancs, avec les traits du viſage fort réguliers *(l)*. Les Sauvages de la baie de Hudſon & du nord de la terre de Labrador ne paroiſſent pas être de la même race que les premiers, quoiqu'ils ſoient laids, petits, mal faits, ils ont le viſage preſque entièrement couvert de poil comme les Sauvages du pays d'Yeço au nord du Japon, ils habitent l'été ſous des tentes faites de peaux d'orignal ou de caribou *(m)*, l'hiver ils vivent ſous terre comme les Lappons & les Samoïedes, & ſe couchent comme eux tous pêle-mêle ſans aucune diſtinction; ils vivent auſſi fort long-temps,

(l) Voyez l'hiſtoire naturelle des Iſles. *Roterdam 1658, page 189.*

(m) C'eſt le nom qu'on donne au Renne en Amérique.

quoiqu'ils ne se nourrissent que de chair ou de poisson cruds *(n)*. Les Sauvages de Terre-neuve ressemblent assez à ceux du détroit de Davis, ils sont de petite taille, ils n'ont que peu ou point de barbe, leur visage est large & plat, leurs yeux gros, & ils sont généralement assez camus; le voyageur qui en donne cette description, dit qu'ils ressemblent assez bien aux Sauvages du continent septentrional & des environs du Groenland *(o)*.

Au-dessous de ces Sauvages qui sont répandus dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, on trouve d'autres Sauvages plus nombreux & tout différens des premiers, ces Sauvages sont ceux du Canada & de toute la profondeur des terres jusqu'aux Assiniboïls, ils sont tous assez grands, robustes, forts & assez bien faits, ils ont tous les cheveux & les yeux noirs, les dents très-blanches, le teint basané, peu de barbe,

(n) Voyez le voyage de Robert Lade, traduit par l'abbé Prevôt. *Paris, 1744, tome II, page 309 & suivantes.*

(o) Voyez le recueil des voyages au nord, *Rouen 1716, tome III, page 7.*

& point ou presque point de poil en aucune partie du corps, ils sont durs & infatigables à la marche, très-légers à la course, ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture, ils sont hardis, courageux, fiers, graves & modérés; enfin ils ressemblent si fort aux Tartares orientaux par la couleur de la peau, des cheveux & des yeux, par le peu de barbe & de poil, & aussi par le naturel & les mœurs, qu'on les croiroit issus de cette nation, si on ne les regardoit pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer; ils sont aussi sous la même latitude, ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur & même sur la figure des hommes. En un mot, on trouve dans le nouveau continent, comme dans l'ancien, d'abord des hommes au nord semblables aux Lappons, & aussi des hommes blancs & à cheveux blonds semblables aux peuples du nord de l'Europe, ensuite des hommes velus semblables aux sauvages d'Yeço, & enfin les Sauvages du Canada & de toute la terre ferme, jusqu'au golfe du Mexique,

qui ressemblent aux Tartares par tant d'endroits qu'on ne douteroit pas qu'ils ne fussent Tartares en effet, si l'on n'étoit embarrassé sur la possibilité de la migration ; cependant si l'on fait attention au petit nombre d'hommes qu'on a trouvé dans cette étendue immense des terres de l'Amérique septentrionale, & qu'aucun de ces hommes n'étoit encore civilisé, on ne pourra guère se refuser à croire que toutes ces nations sauvages ne soient de nouvelles peuplades produites par quelques individus échappés d'un peuple plus nombreux. Il est vrai qu'on prétend que dans l'Amérique septentrionale, en la prenant depuis le nord jusqu'aux îles Lucayes & au Mississipi, il ne reste pas actuellement la vingtième partie du nombre des peuples naturels, qui y étoient lorsqu'on en fit la découverte, & que ces nations sauvages ont été ou détruites ou réduites à un si petit nombre d'hommes, que nous ne devons pas tout-à-fait en juger aujourd'hui comme nous en aurions jugé dans ce temps ; mais quand même on accorderoit que l'Amérique septentrionale avoit

alors vingt fois plus d'habitans qu'il n'en reste aujourd'hui, cela n'empêche pas qu'on ne dût la considérer dès-lors comme une terre déserte ou si nouvellement peuplée, que les hommes n'avoient pas encore eu le temps de s'y multiplier. M. Fabry que j'ai cité *(p)*, & qui a fait un très-long voyage dans la profondeur des terres au nord-ouest du Mississipi où personne n'avoit encore pénétré, & où par conséquent les nations sauvages n'ont pas été détruites, m'a assuré que cette partie de l'Amérique est si déserte qu'il a souvent fait cent & deux cents lieues sans trouver une face humaine ni aucun autre vestige qui pût indiquer qu'il y eût quelque habitation voisine des lieux qu'il parcouroit, & lorsqu'il rencontroit quelques-unes de ces habitations, c'étoit toujours à des distances extrêmement grandes les unes des autres, & dans chacune il n'y avoit souvent qu'une seule famille, quelquefois deux ou trois, mais rarement plus de vingt personnes ensemble, & ces vingt

(p) Voyez l'histoire naturelle, générale & particulière. *Paris, 1749, tome I, page 340.*

perſonnes étoient éloignées de cent lieues de vingt autres perſonnes. Il eſt vrai que le long des fleuves & des lacs que l'on a remontés ou ſuivis, on a trouvé des nations ſauvages compoſées d'un bien plus grand nombre d'hommes, & qu'il en reſte encore quelques-unes qui ne laiſſent pas d'être aſſez nombreuſes pour inquiéter quelquefois les habitans de nos Colonies ; mais ces nations les plus nombreuſes ſe réduiſent à trois ou quatre mille perſonnes, & ces trois ou quatre mille perſonnes ſont répandues dans un eſpace de terrein ſouvent plus grand que tout le royaume de France, de ſorte que je ſuis perſuadé qu'on pourroit avancer, ſans crainte de ſe tromper, que dans une ſeule ville comme Paris il y a plus d'hommes qu'il n'y a de ſauvages dans toute cette partie de l'Amérique ſeptentrionale compriſe entre la mer du nord & la mer du ſud, depuis le golfe du Mexique juſqu'au nord, quoique cette étendue de terre ſoit beaucoup plus grande que toute l'Europe.

La multiplication des hommes tient

encore plus à la société qu'à la Nature, & les hommes ne sont si nombreux en comparaison des animaux sauvages que parce qu'ils se sont réunis en société, qu'ils se sont aidés, défendus, secourus mutuellement. Dans cette partie de l'Amérique dont nous venons de parler, les Bisons *(q)* sont peut-être plus abondans que les hommes; mais de la même façon que le nombre des hommes ne peut augmenter considérablement que par leur réunion en société, c'est le nombre des hommes déjà augmenté à un certain point qui produit presque nécessairement la société; il est donc à présumer que comme l'on n'a trouvé dans toute cette partie de l'Amérique aucune nation civilisée, le nombre des hommes y étoit encore trop petit & leur établissement dans ces contrées trop nouveau pour qu'ils aient pu sentir la nécessité ou même les avantages de se réunir en société; car quoique ces nations sauvages eussent des espèces de mœurs ou de coutumes particulières à chacune,

(q) Espèce de bœufs sauvages différens de nos bœufs.

& que les unes fussent plus ou moins farouches, plus ou moins cruelles, plus ou moins courageuses, elles étoient toutes également stupides, également ignorantes, également dénuées d'arts & d'industrie.

Je ne crois donc pas devoir m'étendre beaucoup sur ce qui a rapport aux coutumes de ces nations sauvages, tous les Auteurs qui en ont parlé n'ont pas fait attention que ce qu'ils nous donnoient pour des usages constans & pour les mœurs d'une société d'hommes, n'étoit que des actions particulières à quelques individus souvent déterminés par les circonstances ou par le caprice; certaines nations, nous disent-ils, mangent leurs ennemis, d'autres les brûlent, d'autres les mutilent; les unes sont perpétuellement en guerre, d'autres cherchent à vivre en paix; chez les unes on tue son père lorsqu'il a atteint un certain âge, chez les autres les pères & mères mangent leurs enfans, toutes ces histoires sur lesquelles les voyageurs se sont étendus avec tant de complaisance se réduisent à des récits de faits particuliers, & signifient

ſeulement que tel ſauvage a mangé ſon ennemi, tel autre l'a brûlé ou mutilé, tel autre a tué ou mangé ſon enfant, & tout cela peut ſe trouver dans une ſeule nation de ſauvages comme dans pluſieurs nations; car toute nation où il n'y a ni règle, ni loi, ni maître, ni ſociété habituelle, eſt moins une nation qu'un aſſemblage tumultueux d'hommes barbares & indépendans, qui n'obéiſſent qu'à leurs paſſions particulières, & qui ne pouvant avoir un intérêt commun, ſont incapables de ſe diriger vers un même but & de ſe ſoumettre à des uſages conſtans, qui tous ſuppoſent une ſuite de deſſeins raiſonnés & approuvés par le plus grand nombre.

La même nation, dira-t-on, eſt compoſée d'hommes qui ſe reconnoiſſent, qui parlent la même langue, qui ſe réuniſſent, lorſqu'il le faut, ſous un chef, qui s'arment de même, qui heurlent de la même façon, qui ſe barbouillent de la même couleur: oui ſi ces uſages étoient conſtans, s'ils ne ſe réuniſſoient pas ſouvent ſans ſavoir pourquoi, s'ils ne ſe ſéparoient pas ſans raiſon, ſi leur chef

ne cessoit pas de l'être par son caprice ou par le leur, si leur langue même n'étoit pas si simple qu'elle leur est presque commune à tous.

Comme ils n'ont qu'un très-petit nombre d'idées, ils n'ont aussi qu'une très-petite quantité d'expressions, qui toutes ne peuvent rouler que sur les choses les plus générales & les objets les plus communs; & quand même la plupart de ces expressions seroient différentes, comme elles se réduisent à un fort petit nombre de termes, ils ne peuvent manquer de s'entendre en très-peu de temps, & il doit être plus facile à un sauvage d'entendre & de parler toutes les langues des autres sauvages, qu'il ne l'est à un homme d'une nation policée d'apprendre celle d'une autre nation également policée.

Autant il est donc inutile de se trop étendre sur les coutumes & les mœurs de ces prétendues nations, autant il seroit peut-être nécessaire d'examiner la nature de l'individu; l'homme sauvage est en effet de tous les animaux le plus singulier, le moins connu, & le plus

difficile à décrire, mais nous diſtinguons ſi peu ce que la Nature ſeule nous a donné de ce que l'éducation, l'imitation, l'art & l'exemple nous ont communiqué, ou nous le confondons ſi bien, qu'il ne ſeroit pas étonnant que nous nous méconnuſſions totalement au portrait d'un ſauvage, s'il nous étoit préſenté avec les vraies couleurs & les ſeuls traits naturels qui doivent en faire le caractère.

Un ſauvage abſolument ſauvage, tel que l'enfant élevé avec les ours, dont parle Conor *(r)*, le jeune homme trouvé dans les forêts d'Hanower, ou la petite fille trouvée dans les bois en France, ſeroient un ſpectacle curieux pour un philoſophe, il pourroit en obſervant ſon ſauvage évaluer au juſte la force des appétits de la Nature, il y verroit l'ame à découvert, il en diſtingueroit tous les mouvemens naturels, & peut-être y reconnoîtroit-il plus de douceur, de tranquillité & de calme que dans la ſienne, peut-être verroit-il clairement que la vertu appartient à l'homme ſauvage plus

(r) Evang. Med. *page 133, &c.*

qu'à l'homme civilisé, & que le vice n'a pris naissance que dans la société.

Mais revenons à notre principal objet: si l'on n'a rencontré dans toute l'Amérique septentrionale que des sauvages, on a trouvé au Mexique & au Pérou des hommes civilisés, des peuples policés, soumis à des loix & gouvernés par des Rois, ils avoient de l'industrie, des arts & une espèce de religion, ils habitoient dans des villes où l'ordre & la police étoient maintenus par l'autorité du Souverain: ces peuples, qui d'ailleurs étoient assez nombreux, ne peuvent pas être regardés comme des nations nouvelles ou des hommes provenus de quelques individus échappés des peuples de l'Europe ou de l'Asie, dont ils sont si éloignés; d'ailleurs si les sauvages de l'Amérique septentrionale ressemblent aux Tartares parce qu'ils sont situés sous la même latitude, ceux-ci qui sont, comme les Nègres, sous la zone torride, ne leur ressemblent point; quelle est donc l'origine de ces peuples, & quelle est aussi la vraie cause de la différence de couleur dans les hommes, puisque celle de

l'influence du climat se trouve ici tout-à-fait démentie?

Avant que de satisfaire, autant que je le pourrai, à ces questions, il faut continuer notre examen, & donner la description de ces hommes qui paroissent en effet si différens de ce qu'ils devroient être, si la distance du pôle étoit la cause principale de la variété qui se trouve dans l'espèce humaine; nous avons déjà donné celle des sauvages du nord & des sauvages du Canada *(f)*, ceux de la Floride, du Mississipi & des autres parties méridionales du continent de l'Amérique septentrionale sont plus basanés que ceux du Canada, sans cependant qu'on puisse

(f) Voyez à ce sujet les voyages du Baron de la Hontan. *La Haie, 1702*; la relation de la Gaspésie, par le Père le Clercq, Récolet. *Paris, 1691, pages 44 & 392*; la description de la nouvelle France, par le Père Charlevoix. *Paris, 1744, tome I, page 16 & suivantes: tome III, pages 24, 302, 310 & 323*; les Lettres édifiantes, *Recueil XXIII, pages 203 & 242*; & le voyage au pays des Hurons, par Gabriel Sabard Théodat, Récolet. *Paris, 1632, pages 128 & 178*; le voyage de la nouvelle France, par Dierville. *Rouen, 1708, page 122 jusqu'à 191*; & les découvertes de M. de la Salle, publiées par M. le chevalier Tonti. *Paris, 1697, pages 24, 58, &c.*

dire qu'ils soient bruns, l'huile & les couleurs dont ils se frottent le corps les font paroître plus olivâtres qu'ils ne le sont en effet. Coreal dit que les femmes de la Floride sont grandes, fortes & de couleur olivâtre comme les hommes, qu'elles ont les bras, les jambes & le corps peints de plusieurs couleurs qui sont ineffaçables parce qu'elles ont été imprimées dans les chairs par le moyen de plusieurs piqûres, & que la couleur olivâtre des uns & des autres ne vient pas tant de l'ardeur du soleil que de certaines huiles dont, pour ainsi dire, ils se vernissent la peau; il ajoute que ces femmes sont fort agiles, qu'elles passent à la nage de grandes rivières en tenant même leur enfant avec le bras, & qu'elles grimpent avec une pareille agilité sur les arbres les plus élevés *(t)*, tout cela leur est commun avec les femmes sauvages du Canada & des autres contrées de l'Amérique. L'Auteur de l'histoire naturelle & morale des Antilles dit que les Apalachites, peuples voisins de

(t) Voyez le voyage de Coreal, *Paris*, 1722, *tome I*, *page* 36.

la Floride, sont des hommes d'une assez grande stature, de couleur olivâtre, & bien proportionnés ; qu'ils ont tous les cheveux noirs & longs, & il ajoute que les Caraïbes ou Sauvages des îles Antilles sortent de ces Sauvages de la Floride, & qu'ils se souviennent même par tradition du temps de leur migration *(u)*.

Les naturels des îles Lucayes sont moins basanés que ceux de Saint-Domingue & de l'île de Cube, mais il reste si peu des uns & des autres aujourd'hui qu'on ne peut guère vérifier ce que nous en ont dit les premiers voyageurs qui ont parlé de ces peuples, ils ont prétendu qu'ils étoient fort nombreux & gouvernés par des espèces de chefs qu'ils appeloient *Caciques*, qu'ils avoient aussi des espèces de prêtres, de médecins ou de devins, mais tout cela est assez apocryphe, & importe d'ailleurs assez peu à notre Histoire. Les Caraïbes en général sont, selon le Père du Tertre, des hommes d'une belle taille & de bonne mine; ils sont puissans, forts & robustes,

(u) Voyez l'histoire naturelle & morale des Antilles. *Roterdam, 1658, pages 351 & 356.*

très-dispos & très-sains ; il y en a plusieurs qui ont le front plat & le nez aplati, mais cette forme du visage & du nez ne leur est pas naturelle, ce sont les pères & mères qui aplatissent ainsi la tête de l'enfant quelque temps après qu'il est né ; cette espèce de caprice qu'ont les Sauvages d'altérer la figure naturelle de la tête, est assez générale dans toutes les nations sauvages : presque tous les Caraïbes ont les yeux noirs & assez petits, mais la disposition de leur front & de leur visage les fait paroître assez gros ; ils ont les dents belles, blanches & bien rangées, les cheveux longs & lisses, & tous les ont noirs, on n'en a jamais vu un seul avec des cheveux blonds ; ils ont la peau basanée ou couleur d'olive, & même le blanc des yeux en tient un peu ; cette couleur basanée leur est naturelle & ne provient pas uniquement, comme quelques Auteurs l'ont avancé, du rocou dont ils se frottent continuellement, puisque l'on a remarqué que les enfans de ces Sauvages qu'on a élevé parmi les Européens, & qui ne se frottoient jamais de ces couleurs, ne

laissoient pas d'être basanés & olivâtres comme leurs pères & mères; tous ces Sauvages ont l'air rêveur, quoiqu'ils ne pensent à rien, ils ont aussi le visage triste & ils paroissent être mélancoliques; ils sont naturellement doux & compatissans, quoique très-cruels à leurs ennemis: ils prennent assez indifféremment pour femmes leurs parentes ou des étrangères; leurs cousines germaines leur appartiennent de droit, & on en a vu plusieurs qui avoient en même temps les deux sœurs ou la mère & la fille, & même leur propre fille; ceux qui ont plusieurs femmes les voient tour à tour chacune pendant un mois, ou un nombre de jours égal, & cela suffit pour que ces femmes n'aient aucune jalousie; ils pardonnent assez volontiers l'adultère à leurs femmes, mais jamais à celui qui les a débauchées. Ils se nourrissent de burgaux, de crabes, de tortues, de lézards, de serpens & de poissons qu'ils assaisonnent avec du piment & de la farine de manioc *(x)*. Comme ils sont

(x) Voyez l'histoire générale des Antilles, par le Père du Tertre, *tome II, page 453 jusqu'à 482.*

extrêmement pareſſeux & accoutumés à la plus grande indépendance, ils déteſtent la ſervitude, & on n'a jamais pu s'en ſervir comme on ſe ſert des Nègres; il n'y a rien qu'ils ne ſoient capables de faire pour ſe remettre en liberté, & lorſqu'ils voient que cela leur eſt impoſſible, ils aiment mieux ſe laiſſer mourir de faim & de mélancolie que de vivre pour travailler: on s'eſt quelquefois ſervi des Arrouages qui ſont plus doux que les Caraïbes, mais ce n'eſt que pour la chaſſe & pour la pêche, exercices qu'ils aiment, & auxquels ils ſont accoutumés dans leur pays; & encore faut-il, ſi l'on veut conſerver ces eſclaves ſauvages, les traiter avec autant de douceur au moins que nous traitons nos domeſtiques en France, ſans cela ils s'enfuient ou périſſent de mélancolie. Il en eſt à peu près de même des eſclaves Breſiliens, quoique ce ſoient de tous les Sauvages ceux qui paroiſſent être les moins ſtupides, les moins mélancoliques & les moins pareſſeux, cependant on peut en

voyez auſſi les nouveaux voyages aux Iſles. *Paris 1722.*

les traitant avec bonté les engager à tout faire, si ce n'est de travailler à la terre, parce qu'ils s'imaginent que la culture de la terre est ce qui caractérise l'esclavage.

Les femmes sauvages sont toutes plus petites que les hommes, celles des Caraïbes sont grasses & assez bien faites, elles ont les yeux & les cheveux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus riant & plus ouvert que les hommes; elles ont cependant de la modestie & sont assez réservées; elles se barbouillent de rocou, mais elles ne se font pas des raies noires sur le visage & sur le corps comme les hommes; elles ne portent qu'un petit tablier de huit ou dix pouces de largeur sur cinq à six pouces de hauteur, ce tablier est ordinairement de toile de coton couverte de petits grains de verre; ils ont cette toile & cette rassade des Européens, qui en font commerce avec eux; ces femmes portent aussi plusieurs colliers de rassade, qui leur environnent le cou & descendent sur leur sein; elles ont des

braſſelets de même eſpèce aux poignets & au-deſſus des coudes, & des pendans d'oreilles de pierre bleue ou de grains de verre enfilés ; un dernier ornement qui leur eſt particulier, & que les hommes n'ont jamais, c'eſt une eſpèce de brodequins de toile de coton, garnis de raſſade, qui prend depuis la cheville du pied juſqu'au-deſſus du gras de jambe ; dès que les filles ont atteint l'âge de puberté, on leur donne un tablier, & on leur fait en même temps des brodequins aux jambes qu'elles ne peuvent jamais ôter, ils ſont ſi ſerrés qu'ils ne peuvent ni monter ni deſcendre, & comme ils empêchent le bas de la jambe de groſſir, les molets deviennent beaucoup plus gros & plus fermes qu'ils ne le ſeroient naturellement *(y)*.

Les peuples qui habitent actuellement le Mexique & la nouvelle Eſpagne, ſont ſi mêlés, qu'à peine trouve-t-on deux viſages qui ſoient de la même couleur ; il y a dans la ville de Mexico des blancs d'Europe, des Indiens du nord & du

(y) Voyez les nouveaux voyages aux Iſles, *tome II, page 8 & ſuivantes.*

sud de l'Amérique, des nègres d'Afrique, des mulâtres, des métis, en sorte qu'on y voit des hommes de toutes les nuances de couleurs qui peuvent être entre le blanc & le noir *(z)*. Les naturels du pays sont fort bruns & de couleur d'olive, bien faits & dispos, ils ont peu de poil, même aux sourcils, ils ont cependant tous les cheveux fort longs & fort noirs *(a)*.

Selon Wafer, les habitans de l'isthme de l'Amérique sont ordinairement de bonne taille & d'une jolie tournure, ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large, ils sont actifs & légers à la course; les femmes sont petites & ramassées, & n'ont pas la vivacité des hommes, quoique les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolie & l'œil vif; les uns & les autres ont le visage rond, le nez gros & court, les yeux grands, & pour la plupart gris, pétillans & pleins de feu, sur-tout dans la jeunesse, le front élevé, les dents blanches & bien

(z) Voyez les Lettres édifiantes, *Rec. XI, p. 119*.

(a) Voyez les voyages de Coreal, *tome I, p. 116*.

rangées, les lèvres minces, la bouche d'une grandeur médiocre, & en gros, tous les traits assez réguliers. Ils ont aussi tous, hommes & femmes, les cheveux noirs, longs, plats & rudes, & les hommes auroient de la barbe s'ils ne se la faisoient arracher ; ils ont le teint basané, de couleur de cuivre jaune ou d'orange, & les sourcils noirs comme du jais.

Ces peuples que nous venons de décrire, ne sont pas les seuls habitans naturels de l'Isthme, on trouve parmi eux des hommes tout différens, & quoiqu'ils soient en très-petit nombre, ils méritent d'être remarqués : ces hommes sont blancs, mais ce blanc n'est pas celui des Européens, c'est plutôt un blanc de lait, qui approche beaucoup de la couleur du poil d'un cheval blanc ; leur peau est aussi toute couverte, plus ou moins, d'une espèce de duvet court & blanchâtre, mais qui n'est pas si épais sur les joues & sur le front, qu'on ne puisse aisément distinguer la peau ; leurs sourcils sont d'un blanc de lait, aussi-bien que leurs cheveux qui sont très-beaux, de la

la longueur, de ſept à huit pouces & à demi-friſés. Ces Indiens, hommes & femmes, ne ſont pas ſi grands que les autres, & ce qu'ils ont encore de très-ſingulier, c'eſt que leurs paupières ſont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croiſſant dont les pointes tournent en bas : ils ont les yeux ſi foibles qu'ils ne voient preſque pas en plein jour, ils ne peuvent ſupporter la lumière du ſoleil, & ne voient bien qu'à celle de la lune; ils ſont d'une complexion fort délicate en comparaiſon des autres Indiens, ils craignent les exercices pénibles, ils dorment pendant le jour & ne ſortent que la nuit; & lorſque la lune luit, ils courent dans les endroits les plus ſombres des forêts auſſi vîte que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne ſont ni auſſi robuſtes ni auſſi vigoureux. Au reſte, ces hommes ne forment pas une race particulière & diſtincte, mais il arrive quelquefois qu'un père & une mère qui ſont tous deux couleur de cuivre jaune, ont un enfant tel que nous venons de le décrire.

Wafer qui rapporte ces faits, dit qu'il a vu lui-même un de ces enfans qui n'avoit pas encore un an *(b)*.

Si cela est, cette couleur & cette habitude singulière du corps de ces Indiens blancs, ne seroient qu'une espèce de maladie qu'ils tiendroient de leurs pères & mères; mais en supposant que ce dernier fait ne fût pas bien avéré, c'est-à-dire, qu'au lieu de venir des Indiens jaunes ils fissent une race à part, alors ils ressembleroient aux Chacrelas de Java, & aux Bedas de Ceylan, dont nous avons parlé; ou si ce fait est bien vrai, & que ces blancs naissent en effet de pères & mères couleur de cuivre, on pourra croire que les Chacrelas & les Bedas viennent aussi de pères & mères basanés, & que tous ces hommes blancs qu'on trouve à de si grandes distances les uns des autres, sont des individus qui ont dégénéré de leur race par quelque cause accidentelle.

J'avoue que cette dernière opinion me paroît la plus vraisemblable, & que

(b) Voyez le voyage de Dampier, *tome IV, page 252.*

si les voyageurs nous eussent donné des descriptions aussi exactes des Bedas & des Chacrelas que Wafer l'a fait des Dariens, nous eussions peut-être reconnu qu'ils ne pouvoient pas plus que ceux-ci, être d'origine Européenne. Ce qui me paroît appuyer beaucoup cette manière de penser, c'est que parmi les Nègres il naît aussi des blancs de pères & mères noirs; on trouve la description de deux de ces Nègres blancs dans l'histoire de l'Académie, j'ai vu moi-même l'un des deux, & on assure qu'il s'en trouve un assez grand nombre en Afrique parmi les autres Nègres *(c)*. Ce que j'en ai vu, indépendamment de ce qu'en disent les voyageurs, ne me laisse aucun doute sur leur origine; ces Nègres blancs sont des Nègres dégénérés de leur race, ce ne sont pas une espèce d'hommes particulière & constante, ce sont des individus singuliers qui ne sont qu'une variété accidentelle, en un mot, ils sont parmi les Nègres ce que Wafer dit que nos Indiens blancs sont parmi les Indiens jaunes, & ce que sont apparemment les

(c) Voyez la Vénus physique. *Paris, 1745.*

Chacrelas & les Bedas parmi les Indiens bruns : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette variation de la Nature ne se trouve que du noir au blanc, & non pas du blanc au noir ; car elle arrive chez les Nègres, chez les Indiens les plus bruns, & aussi chez les Indiens les plus jaunes, c'est-à-dire, dans toutes les races d'hommes qui sont les plus éloignées du blanc, & il n'arrive jamais chez les Indiens qu'il naisse des individus noirs : une autre singularité, c'est que tous ces peuples des Indes orientales, de l'Afrique & de l'Amérique, chez lesquels on trouve ces hommes blancs, sont tous sous la même latitude; l'Isthme de Darien, le pays des Nègres & Ceylan sont absolument sous le même parallèle. Le blanc paroît donc être la couleur primitive de la Nature, que le climat, la nourriture & les mœurs altèrent & changent, même jusqu'au jaune, au brun ou au noir, & qui reparoît dans de certaines circonstances, mais avec une si grande altération, qu'il ne ressemble point au blanc primitif, qui en effet a été dénaturé par les

causes que nous venons d'indiquer.

En tout, les deux extrêmes se rapprochent presque toujours; la Nature aussi parfaite qu'elle peut l'être, a fait les hommes blancs, & la Nature altérée autant qu'il est possible, les rend encore blancs; mais le blanc naturel ou blanc de l'espèce est fort différent du blanc individuel ou accidentel; on en voit des exemples dans les plantes aussi-bien que dans les hommes & les animaux, la rose blanche, la géroflée blanche, &c. sont bien différentes, même pour le blanc, des roses ou des géroflées rouges, qui dans l'automne deviennent blanches, lorsqu'elles ont souffert le froid des nuits & les petites gelées de cette saison.

Ce qui peut encore faire croire que ces hommes blancs ne sont en effet que des individus qui ont dégénéré de leur espèce, c'est qu'ils sont tous beaucoup moins forts & moins vigoureux que les autres, & qu'ils ont les yeux extrêmement foibles; on trouvera ce dernier fait moins extraordinaire lorsqu'on se rappellera que parmi nous les hommes qui sont d'un blond blanc, ont ordi-

nairement les yeux foibles: j'ai auſſi remarqué qu'ils avoient ſouvent l'oreille dure, & on prétend que les chiens qui ſont abſolument blancs & ſans aucune tache, ſont ſourds; je ne ſais ſi cela eſt généralement vrai, je puis ſeulement aſſurer que j'en ai vu pluſieurs qui l'étoient en effet.

Les Indiens du Pérou ſont auſſi couleur de cuivre, comme ceux de l'Iſthme, ſur-tout ceux qui habitent le bord de la mer & les terres baſſes, car ceux qui demeurent dans les pays élevés, comme entre les deux chaînes des Cordillères, ſont preſque auſſi blancs que les Européens; les uns ſont à une lieue de hauteur au-deſſus des autres, & cette différence d'élévation ſur le globe fait autant qu'une différence de mille lieues en latitude pour la température du climat. En effet, tous les Indiens naturels de la terre ferme, qui habitent le long de la rivière des Amazones & le continent de la Guiane, ſont baſanés & de couleur rougeâtre, plus ou moins claire: la diverſité de la nuance, dit M. de la Condamine, a vraiſemblablement pour

cause principale la différente température de l'air des pays qu'ils habitent, variée depuis la plus grande chaleur de la zone torride jusqu'au froid causé par le voisinage de la neige *(d)*. Quelques-uns de ces Sauvages, comme les Omaguas, aplatissent le visage de leurs enfans, en leur serrant la tête entre deux planches *(e)*; quelques autres se percent les narines, les lèvres ou les joues, pour y passer des os de poissons, des plumes d'oiseaux & d'autres ornemens; la plupart se percent les oreilles, se les agrandissent prodigieusement, & remplissent le trou du lobe d'un gros bouquet de fleurs ou d'herbes qui leur sert de pendans d'oreilles *(f)*. Je ne dirai rien de ces Amazones dont on a tant parlé, on peut consulter à ce sujet ceux qui en ont écrit; & après les avoir lûs, on n'y trouvera rien d'assez positif pour constater l'existence actuelle de ces femmes *(g)*.

(d) Voyez le voyage de l'Amérique méridionale; en descendant la rivière des Amazones, par M. de la Condamine. *Paris*, *1745*, *page 49*.

(e) *Idem*, page 72.

(f) *Idem*, page 48 & suivantes.

(g) Voy. *Idem*, page 101 jusqu'à 113; la relation

Quelques voyageurs font mention d'une nation dans la Guiane, dont les hommes ſont plus noirs que tous les autres Indiens : les Arras, dit Raleigh, ſont preſque auſſi noirs que les Nègres, ils ſont fort vigoureux & ils ſe ſervent de flèches empoiſonnées : cet Auteur parle auſſi d'une autre nation d'Indiens qui ont le cou ſi court & les épaules ſi élevées, que leurs yeux paroiſſent être ſur leurs épaules, & leur bouche dans leur poitrine *(h)*; cette difformité ſi monſtrueuſe n'eſt ſûrement pas naturelle, & il y a grande apparence que ces Sauvages qui ſe plaiſent tant à déſigurer la Nature en aplatiſſant, en arrondiſſant, en alongeant la tête de leurs enfans, auront auſſi imaginé de leur faire rentrer le cou dans les épaules ; il ne faut pour donner naiſſance à toutes ces bizarreries, que l'idée

de la Guiane, par Walter Raleigh, *tome II des voyages de Coreal, page 25;* la relation du Père d'Acuna, *traduit par Gomberville. Paris, 1682, volume I, page 237,* les Lettres édifiantes, *Recueil X, page 241; & Recueil XII, page 213;* les voyages de Mocquet, *page 101 juſqu'à 105, &c.*

(h) Voyez le ſecond tome des voyages de Coreal, *pages 58 & 59.*

de ſe rendre par ces difformités, plus effroyables & plus terribles à leurs ennemis. Les Scythes, autrefois auſſi ſauvages que le ſont aujourd'hui les Américains, avoient apparemment les mêmes idées qu'ils réaliſoient de la même façon; & c'eſt ce qui a ſans doute donné lieu à ce que les Anciens ont écrit au ſujet des hommes acéphales, cynocéphales, &c.

Les Sauvages du Breſil ſont à peu près de la taille des Européens, mais plus forts, plus robuſtes & plus diſpos; ils ne ſont pas ſujets à autant de maladies, & ils vivent communément plus long-temps: leurs cheveux, qui ſont noirs, blanchiſſent rarement dans la vieilleſſe; ils ſont baſanés, & d'une couleur brune qui tire un peu ſur le rouge; ils ont la tête groſſe, les épaules larges & les cheveux longs; ils s'arrachent la barbe, le poil du corps, & même les ſourcils & les cils, ce qui leur donne un regard extraordinaire & farouche; ils ſe percent la lèvre de deſſous pour y paſſer un petit os poli comme de l'ivoire, ou une pierre verte aſſez groſſe;

les mères écrasent le nez de leurs enfans peu de temps après la naissance ; ils vont tous absolument nus, & se peignent le corps de différentes couleurs *(i)*. Ceux qui habitent dans les terres voisines des côtes de la mer, se sont un peu civilisés par le commerce volontaire ou forcé qu'ils ont avec les Portugais, mais ceux de l'intérieur des terres sont encore, pour la plupart, absolument sauvages; ce n'est pas même par la force & en voulant les réduire à un dur esclavage, qu'on vient à bout de les policer, les Missions ont formé plus d'hommes dans ces nations barbares, que les armées victorieuses des Princes qui les ont subjuguées : le Paraguai n'a été conquis que de cette façon ; la douceur, le bon exemple, la charité & l'exercice de la vertu, constamment pratiqué par les Missionnaires,

(i) Voyez le voyage fait au Bresil, par Jean de Lery. *Paris, 1578, page 108;* le voyage de Coreal, *tome I, p. 103 & suivantes ;* les mémoires pour servir à l'histoire des Indes, *1702, page 287;* l'histoire des Indes de Maffé. *Paris, 1665, p. 71;* la seconde partie des voyages de Pyrard, *tome II, page 337*, les Lettres édifiantes, *Recueil XVI, page 351, &c.*

ont touché ces Sauvages, & vaincu leur defiance & leur ferocité; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes si parfaits, ils se sont soumis à cette loi & réunis en société : rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations & jeté les fondemens d'un empire, sans autres armes que celles de la vertu.

Les habitans de cette contrée du Paraguai ont communément la taille assez belle & assez élevée; ils ont le visage un peu long & la couleur olivâtre *(k)*. Il règne quelquefois parmi eux une maladie extraordinaire, c'est une espèce de lepre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte semblable à des écailles de poisson; cette incommodité ne leur cause aucune douleur, ni même aucun autre dérangement dans la santé *(l)*.

Les Indiens du Chili sont, au rapport

(k) Voyez les voyages de Coreal, *tome I, p. 246 & 259*; les Lettres édifiantes, *Recueil XI, p. 391; Recueil XII, page 6.*

(l) Voyez les Lettres édifiantes. *Recueil XXV, page 122.*

de M. Frezier, d'une couleur basanée, qui tire un peu sur celle du cuivre rouge, comme celle des Indiens du Pérou: cette couleur est différente de celle des mulâtres; comme ils viennent d'un blanc & d'une nègresse, ou d'une blanche & d'un nègre, leur couleur est brune, c'est-à-dire, mêlée de blanc & de noir; au lieu que dans tout le continent de l'Amérique méridionale, les Indiens sont jaunes ou plutôt rougeâtres. Les habitans du Chili sont de bonne taille: ils ont les membres gros, la poitrine large, le visage peu agréable & sans barbe, les yeux petits, les oreilles longues, les cheveux noirs, plats & gros comme du crin; ils s'alongent les oreilles, & ils s'arrachent la barbe avec des pinces faites de coquilles, la plupart vont nus, quoique le climat soit froid, ils portent seulement sur leurs épaules quelques peaux d'animaux. C'est à l'extrémité du Chili, vers les terres Magellaniques, que se trouve, à ce qu'on prétend, une race d'hommes dont la taille est gigantesque; M. Frezier dit avoir appris de plusieurs Espagnols qui avoient vu

quelques-uns de ces hommes, qu'ils avoient quatre varres de hauteur, c'est-à-dire, neuf ou dix pieds; selon lui, ces géans appelés *Patagons*, habitent le côté de l'est de la côte déserte dont les anciennes relations ont parlé, qu'on a ensuite traitées de fables, parce que l'on a vu au détroit de Magellan des Indiens dont la taille ne surpassoit pas celle des autres hommes: c'est, dit-il, ce qui a pu tromper Froger dans sa relation du voyage de M. de Gennes; car quelques vaisseaux ont vu en même temps les uns & les autres: en 1709, les gens du vaisseau le *Jacques*, de Saint-Malo, virent sept de ces géans dans la baie Gregoire, & ceux du vaisseau le *Saint-Pierre*, de Marseille, en virent six, dont ils s'approchèrent pour leur offrir du pain, du vin & de l'eau-de-vie qu'ils refusèrent, quoiqu'ils eussent donné à ces matelots quelques flèches, & qu'ils les eussent aidés à échouer le canot du navire *(m)*. Au reste, comme M. Frezier ne dit pas avoir vu lui-même aucun de ces géans,

(m) Voy. le voyage de M. Frezier. *Paris, 1732, page 75 & suiv.*

& que les relations qui en parlent sont remplies d'exagérations sur d'autres choses, on peut encore douter qu'il existe en effet une race d'hommes toute composée de géans, sur-tout lorsqu'on leur supposera dix pieds de hauteur ; car le volume du corps d'un tel homme seroit huit fois plus considérable que celui d'un homme ordinaire ; il semble que la hauteur ordinaire des hommes étant de cinq pieds, les limites ne s'étendent guère qu'à un pied au-dessus & au-dessous ; un homme de six pieds est en effet un très-grand homme, & un homme de quatre pieds est très-petit ; les géans & les nains qui sont au-dessus & au-dessous de ces termes de grandeur, doivent être regardés comme des variétés individuelles & accidentelles, & non pas comme des différences permanentes qui produiroient des races constantes.

Au reste, si ces géans des terres Magellaniques existent, ils sont en fort petit nombre, car les habitans des terres du détroit & des îles voisines sont des Sauvages d'une taille médiocre ; ils sont de couleur olivâtre, ils ont la poitrine

large, le corps assez quarré, les membres gros, les cheveux noirs & plats (*e*), en un mot, ils ressemblent pour la taille à tous les autres hommes, & par la couleur & les cheveux aux autres Américains.

Il n'y a donc, pour ainsi dire, dans tout le nouveau continent, qu'une seule & même race d'hommes, qui tous sont plus ou moins basanés; & à l'exception du nord de l'Amérique, où il se trouve des hommes semblables aux Lappons, & aussi quelques hommes à cheveux blonds, semblables aux Européens du nord, tout le reste de cette vaste partie du monde ne contient que des hommes parmi lesquels il n'y a presqu'aucune diversité; au lieu que dans l'ancien continent nous avons trouvé une prodigieuse variété dans les différens peuples: il me paroît que la raison de cette

(*n*) Voyez le voyage du Cap Narbrugh, *second volume de Coreal, pages 231 & 284;* l'histoire de la conquête des îles Moluques, par Argensola, *tome I, pag. 35 & 255;* le voyage de M. de Gennes, par Froger, *page 97;* le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie de Hollande, *tome I, page 651;* les voyages du Capitaine Vood, *cinquième volume de Dampier, page 179, &c.*

uniformité dans les hommes de l'Amérique, vient de ce qu'ils vivent tous de la même façon; tous les Américains naturels étoient, ou ſont encore, ſauvages ou preſque ſauvages, les Mexiquains & les Péruviens étoient ſi nouvellement policés qu'ils ne doivent pas faire une exception. Quelle que ſoit donc l'origine de ces nations ſauvages, elle paroît leur être commune à toutes, tous les Américains ſortent d'une même ſouche, & ils ont conſervé juſqu'à préſent les caractères de leur race ſans grande variation, parce qu'ils ſont tous demeurés ſauvages, qu'ils ont tous véeu à peu près de la même façon, que leur climat n'eſt pas à beaucoup près auſſi inégal pour le froid & pour le chaud que celui de l'ancien continent, & qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les cauſes qui produiſent des variétés n'ont pu agir aſſez long-temps pour opérer des effets bien ſenſibles.

Chacune des raiſons que je viens d'avancer, mérite d'être conſidérée en particulier : les Américains ſont des peuples nouveaux, il me ſemble qu'on

n'en peut pas douter lorſqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, & au peu de progrès que les plus civiliſés d'entre eux avoient fait dans les arts, car quoique les premières relations de la découverte & des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de Saint-Domingue, &c. comme de pays très-peuplés ; & qu'elles nous diſent que les Eſpagnols ont eu à combattre par-tout des armées très-nombreuſes, il eſt aiſé de voir que ces faits ſont fort exagérés, premièrement par le peu de monumens qui reſtent de la prétendue grandeur de ces peuples, ſecondement par la nature même de leur pays qui, quoique peuplé d'Européens plus induſtrieux ſans doute que ne l'étoient les naturels, eſt cependant encore ſauvage, inculte, couvert de bois, & n'eſt d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inacceſſibles, inhabitables, qui ne laiſſent par conſéquent que de petits eſpaces propres à être cultivés & habités ; troiſièmement par la tradition même de ces peuples ſur le temps qu'ils ſe ſont réunis en ſociété, les Péruviens

ne comptoient que douze Rois, dont le premier avoit commencé à les civiliser *(o)*, ainsi il n'y avoit pas trois cents ans qu'ils avoient cessé d'être, comme les autres, entièrement sauvages; quatrièmement par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vastes contrées: quelqu'avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais subjugué ces peuples, s'ils eussent été nombreux; une preuve de ce que j'avance, c'est qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Nègres ni les assujettir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux & aussi terribles pour eux que pour les Américains; la facilité avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique, me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, & par conséquent nouvellement habitée.

Dans le nouveau continent la température des différens climats est bien plus égale que dans l'ancien continent, c'est encore par l'effet de plusieurs causes; il fait beaucoup moins chaud sous la Zone

(o) Voyez l'histoire des Incas, par Garcilasso, &c. *Paris, 1744.*

torride en Amérique, que sous la Zone torride en Afrique ; les pays compris sous cette zone en Amérique, sont le Mexique, la nouvelle Espagne, le Pérou, la terre des Amazones, le Bresil & la Guiane. La chaleur n'est jamais fort grande au Mexique, à la nouvelle Espagne & au Pérou, parce que ces contrées sont des terres extrêmement élevées au-dessus du niveau ordinaire de la surface du globe ; le thermomètre dans les grandes chaleurs ne monte pas si haut au Pérou qu'en France ; la neige qui couvre le sommet des montagnes, refroidit l'air, & cette cause qui n'est qu'un effet de la première, influe beaucoup sur la température de ce climat ; aussi les habitans, au lieu d'être noirs ou très-bruns, sont seulement basanés : dans la terre des Amazones il y a une prodigieuse quantité d'eaux répandues, de fleuves & de forêts, l'air y est donc extrêmement humide, & par conséquent beaucoup plus frais qu'il ne le seroit dans un pays plus sec : d'ailleurs on doit observer que le vent d'est qui souffle constamment entre les tropiques, n'arrive

au Brefil, à la terre des Amazones & à la Guiane, qu'après avoir traverfé une vafte mer, fur laquelle il prend de la fraîcheur qu'il porte enfuite fur toutes les terres orientales de l'Amérique équinoctiale : c'eft par cette raifon, auffi bien que par la quantité des eaux & des forêts, & par l'abondance & la continuité des pluies, que ces parties de l'Amérique font beaucoup plus tempérées qu'elles ne le feroient en effet fans ces circonftances particulières. Mais lorfque le vent d'eft a traverfé les terres baffes de l'Amérique, & qu'il arrive au Pérou, il a acquis un degré de chaleur plus confidérable; auffi feroit-il plus chaud au Pérou qu'au Brefil ou à la Guiane, fi l'élévation de cette contrée, & les neiges qui s'y trouvent, ne refroidiffoient pas l'air, & n'ôtoient pas au vent d'eft toute la chaleur qu'il peut avoir acquife en traverfant les terres : il lui en refte cependant affez pour influer fur la couleur des habitans, car ceux qui, par leur fituation y font le plus expofés, font les plus jaunes, & ceux qui habitent les vallées entre les montagnes & qui

sont à l'abri de ce vent, sont beaucoup plus blancs que les autres. D'ailleurs, ce vent qui vient frapper contre les hautes montagnes des Cordillères, doit se réfléchir à d'assez grandes distances dans les terres voisines de ces montagnes, & y porter la fraîcheur qu'il a prise sur les neiges qui couvrent leurs sommets; ces neiges elles-mêmes doivent produire des vents froids dans les temps de leur fonte. Toutes ces causes concourant donc à rendre le climat de la Zone torride en Amérique beaucoup moins chaud, il n'est point étonnant qu'on n'y trouve pas des hommes noirs, ni même bruns, comme on en trouve sous la Zone torride en Afrique & en Asie, où les circonstances sont fort différentes, comme nous le dirons tout-à-l'heure; soit que l'on suppose donc que les habitans de l'Amérique soient très-anciennement naturalisés dans leur pays, ou qu'ils y soient venus plus nouvellement, on ne doit pas y trouver des hommes noirs, puisque leur Zone torride est un climat tempéré.

La dernière raison que j'ai donnée de

ce qu'il se trouve peu de variétés dans les hommes en Amérique, c'est l'uniformité dans leur manière de vivre, tous étoient sauvages ou très-nouvellement civilisés, tous vivoient ou avoient vécu de la même façon : en supposant qu'ils eussent tous une origine commune, les races s'étoient dispersées sans s'être croisées, chaque famille faisoit une nation toujours semblable à elle-même, & presque semblable aux autres, parce que le climat & la nourriture étoient aussi à peu près semblables ; ils n'avoient aucun moyen de dégénérer ni de se perfectionner, ils ne pouvoient donc que demeurer toujours les mêmes, & par-tout à peu près les mêmes.

Quant à leur première origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des Sauvages de l'Amérique septentrionale avec les Tartares Orientaux, doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples : les nouvelles découvertes que les Russes ont faites au-delà de Kamtschatka, de plusieurs terres & de

plusieurs îles, qui s'étendent jusqu'à la partie de l'ouest du continent de l'Amérique ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication, si ces découvertes étoient bien constatées, & que ces terres fussent à peu près contiguës; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes aient traversé ces intervalles, & qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres ou qu'ils y aient été jetés par la tempête! il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les îles Marianes & le Japon, qu'entre aucune des terres qui sont au-delà de Kamtschatka & celles de l'Amérique, & cependant les îles Marianes se sont trouvé peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du continent oriental. Je serois donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique, ont abordé aux terres qui sont au nord-ouest de la Californie; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties plus méridionales de leur nouvelle demeure, qu'ils se fixèrent

d'abord au Mexique & au Pérou, d'où ils se sont ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale & méridionale ; car le Mexique & le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce continent & les plus anciennement peuplées, puisqu'elles sont les plus élevées & les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société. On peut aussi présumer avec une très-grande vraisemblance, que les habitans du nord de l'Amérique au détroit de Davis, & des parties septentrionales de la terre de Labrador, sont venus du Groenland, qui n'est séparé de l'Amérique que par la largeur de ce détroit qui n'est pas fort considérable ; car, comme nous l'avons dit, ces sauvages du détroit de Davis & ceux du Groenland se ressemblent parfaitement ; & quant à la manière dont le Groenland aura été peuplé, on peut croire avec tout autant de vraisemblance que les Lappons y auront passé depuis le Cap-nord qui n'en est éloigné que d'environ cent cinquante lieues ; & d'ailleurs, comme l'île d'Islande est presque contiguë au Groenland,

Groenland, que cette île n'eſt pas éloignée des Orcades ſeptentrionales, qu'elle a été très-anciennement habitée & même fréquentée des peuples de l'Europe, que les Danois avoient même fait des établiſſemens & formé des colonies dans le Groenland, il ne ſeroit pas étonnant qu'on trouvât dans ce pays des hommes blancs & à cheveux blonds, qui tiroient leur origine de ces Danois : & il y a quelqu'apparence que les hommes blancs qu'on trouve auſſi au détroit de Davis, viennent de ces blancs d'Europe qui ſe ſont établis dans les terres du Groenland, d'où ils auront aiſément paſſé en Amérique, en traverſant le petit intervalle de mer qui forme le détroit de Davis.

Autant il y a d'uniformité dans la couleur & dans la forme des habitans naturels de l'Amérique, autant on trouve de variété dans les peuples de l'Afrique ; cette partie du monde eſt très-anciennement & très-abondamment peuplée, le climat y eſt brûlant, & cependant d'une température très-inégale ſuivant les différentes contrées ; & les mœurs

des différens peuples sont aussi toutes différentes, comme on a pu le remarquer par les descriptions que nous en avons données: toutes ces causes ont donc concouru pour produire en Afrique une variété dans les hommes plus grande que par-tout ailleurs; car en examinant d'abord la différence de la température des contrées Africaines, nous trouverons que la chaleur n'étant pas excessive en Barbarie & dans toute l'étendue des terres voisines de la mer méditerranée, les hommes y sont blancs, & seulement un peu basanés: toute cette terre de la Barbarie est rafraîchie, d'un côté par l'air de la mer méditerranée, & de l'autre par les neiges du mont Atlas; elle est d'ailleurs située dans la zone tempérée en deçà du tropique, aussi tous les peuples qui sont depuis l'Égypte jusqu'aux îles Canaries, sont seulement un peu plus ou un peu moins basanés. Au-delà du tropique, & de l'autre côté du mont Atlas, la chaleur devient beaucoup plus grande & les hommes sont très-bruns, mais ils ne sont pas encore noirs; ensuite au 17 ou 18.me degré de

latitude nord, on trouve le Sénégal & la Nubie dont les habitans ſont tout-à-fait noirs, auſſi la chaleur y eſt-elle exceſſive; on ſait qu'au Sénégal elle eſt ſi grande que la liqueur du thermomètre monte juſqu'à 38 degrés, tandis qu'en France elle ne monte que très-rarement à 30 degrés, & qu'au Pérou, quoique ſitué ſous la zone torride, elle eſt preſque toujours au même degré, & ne s'élève preſque jamais au-deſſus de 25 degrés. Nous n'avons pas d'obſervations faites avec le thermomètre en Nubie, mais tous les voyageurs s'accordent à dire que la chaleur y eſt exceſſive, les déſerts ſablonneux qui ſont entre la haute Égypte & la Nubie, échauffent l'air au point que le vent du nord des Nubiens, doit être un vent brûlant; d'autre côté le vent d'eſt qui règne le plus ordinairement entre les tropiques, n'arrive en Nubie qu'après avoir parcouru les terres de l'Arabie, ſur leſquelles il prend une chaleur que le petit intervalle de la mer rouge ne peut guère tempérer, on ne doit donc pas être ſurpris d'y trouver les hommes tout-à-fait noirs;

cependant ils doivent l'être encore plus au Sénégal, car le vent d'est ne peut y arriver qu'après avoir parcouru toutes les terres de l'Afrique dans leur plus grande largeur, ce qui doit le rendre d'une chaleur insoutenable. Si l'on prend donc en général toute la partie de l'Afrique qui est comprise entre les tropiques, où le vent d'est souffle plus constamment qu'aucun autre, on concevra aisément que toutes les côtes occidentales de cette partie du monde doivent éprouver, & éprouvent en effet, une chaleur bien plus grande que les côtes orientales, parce que le vent d'est arrive sur les côtes orientales avec la fraîcheur qu'il a prise en parcourant une vaste mer, au lieu qu'il prend une ardeur brûlante en traversant les terres de l'Afrique avant que d'arriver aux côtes occidentales de cette partie du monde; aussi les côtes du Sénégal, de Serra-Liona, de la Guinée, en un mot, toutes les terres occidentales de l'Afrique qui sont situées sous la zone torride, sont les climats les plus chauds de la terre, & il ne fait pas à beaucoup près aussi chaud

ſur les côtes orientales de l'Afrique, comme à Mozambique, à Mombaze, &c. Je ne doute donc pas pas que ce ne ſoit par cette raiſon qu'on trouve les vrais Nègres, c'eſt-à-dire, les plus noirs de tous les Noirs, dans les terres occidentales de l'Afrique, & qu'au contraire on trouve les Caffres, c'eſt-à-dire, des Noirs moins noirs, dans les terres orientales; la différence marquée qui eſt entre ces deux eſpèces de noirs, vient de celle de la chaleur de leur climat, qui n'eſt que très-grande dans la partie de l'orient, mais exceſſive dans celle de l'occident en Afrique. Au-delà du tropique du côté du ſud la chaleur eſt conſidérablement diminuée, d'abord par la hauteur de la latitude, & auſſi parce que la pointe de l'Afrique ſe rétrécit, & que cette pointe de terre étant environnée de la mer de tous côtés, l'air doit y être beaucoup plus tempéré qu'il ne le ſeroit dans le milieu d'un continent; auſſi les hommes de cette contrée commencent à blanchir & ſont même naturellement plus blancs que noirs, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Rien

ne me paroît prouver plus clairement que le climat est la principale cause de la variété dans l'espèce humaine, que cette couleur des Hottentots dont la noirceur ne peut avoir été affoiblie que par la température du climat, & si l'on joint à cette preuve toutes celles qu'on doit tirer des convenances que je viens d'exposer, il me semble qu'on n'en pourra plus douter.

Si nous examinons tous les autres peuples qui sont sous la zone torride au-delà de l'Afrique, nous nous confirmerons encore plus dans cette opinion: les habitans des Maldives, de Ceylan, de la pointe de la presqu'île de l'Inde, de Sumatra, de Malaca, de Borneo, de Célèbes, des Philippines, &c. sont tous extrêmement bruns, sans être absolument noirs, parce que toutes ces terres sont des îles ou des presqu'îles; la mer tempère dans ces climats l'ardeur de l'air, qui d'ailleurs ne peut jamais être aussi grande que dans l'intérieur ou sur les côtes occidentales de l'Afrique, parce que le vent d'est ou d'ouest qui règne alternativement dans cette partie

du globe, n'arrive ſur ces terres de l'Archipel Indien qu'après avoir paſſé ſur des mers d'une très-vaſte étendue : toutes ces îles ne ſont donc peuplées que d'hommes bruns, parce que la chaleur n'y eſt pas exceſſive ; mais dans la nouvelle Guinée ou terre des Papous, on retrouve des hommes noirs & qui paroiſſent être de vrais Nègres par les deſcriptions des voyageurs, parce que ces terres forment un continent du côté de l'eſt, & que le vent qui traverſe ces terres eſt beaucoup plus ardent que celui qui règne dans l'océan Indien. Dans la nouvelle Hollande où l'ardeur du climat n'eſt pas ſi grande, parce que cette terre commence à s'éloigner de l'équateur, on retrouve des peuples moins noirs & aſſez ſemblables aux Hottentots ; ces Nègres & ces Hottentots que l'on trouve ſous la même latitude, à une ſi grande diſtance des autres Nègres & des autres Hottentots, ne prouvent-ils pas que leur couleur ne dépend que de l'ardeur du climat ? car on ne peut pas ſoupçonner qu'il y ait jamais eu de communication de l'Afrique à ce continent

auſtral, & cependant on y retrouve les mêmes eſpèces d'hommes parce qu'on y trouve les circonſtances qui peuvent occaſionner les mêmes degrés de chaleur. Un exemple pris des animaux pourra confirmer encore tout ce que je viens de dire, on a obſervé qu'en Dauphiné tous les cochons ſont noirs, & qu'au contraire de l'autre côté du Rhône en Vivarais, où il fait plus froid qu'en Dauphiné, tous les cochons ſont blancs; il n'y a pas d'apparence que les habitans de ces deux provinces ſe ſoient accordés pour n'élever les uns que des cochons noirs, & les autres des cochons blancs, & il me ſemble que cette différence ne peut venir que de celle de la température du climat, combinée peut-être avec celle de la nourriture de ces animaux.

Les Noirs qu'on a trouvés, mais en fort petit nombre, aux Philippines & dans quelques autres îles de l'océan Indien, viennent apparemment de ces Papous ou Nègres de la nouvelle Guinée, que les Européens ne connoiſſent que depuis environ cinquante ans;

Dampier découvrit en 1700 la-partie la plus orientale de cette terre, à laquelle il donna le nom de *nouvelle Bretagne*, mais on ignore encore l'étendue de cette contrée ; on ſait ſeulement qu'elle n'eſt pas fort peuplée dans les parties qu'on a reconnues.

On ne trouve donc des Nègres que dans les climats de la terre où toutes les circonſtances ſont réunies pour produire une chaleur conſtante & toujours exceſſive ; cette chaleur eſt ſi néceſſaire, non-ſeulement à la production, mais même à la conſervation des Nègres, qu'on a obſervé dans nos îles où la chaleur, quoique très-forte, n'eſt pas comparable à celle du Sénégal, que les enfans nouveaux-nés des Nègres ſont ſi ſuſceptibles des impreſſions de l'air, que l'on eſt obligé de les tenir pendant les neuf premiers jours après leur naiſſance dans des chambres bien fermées & bien chaudes ; ſi l'on ne prend pas ces précautions, & qu'on les expoſe à l'air au moment de leur naiſſance, il leur ſurvient une convulſion à la mâchoire, qui les empêche de prendre de la nourriture, &

qui les fait mourir. M. Littre, qui fit en 1702 la dissection d'un Nègre, observa que le bout du gland qui n'étoit pas couvert du prépuce, étoit noir comme toute la peau, & que le reste qui étoit couvert étoit parfaitement blanc *(p)*: cette observation prouve que l'action de l'air est nécessaire pour produire la noirceur de la peau des Nègres; leurs enfans naissent blancs, ou plutôt rouges, comme ceux des autres hommes, mais deux ou trois jours après qu'ils sont nés, la couleur change, ils paroissent d'un jaune basané qui se brunit peu à peu, & au septième ou huitième jour ils sont déjà tout noirs. On sait que deux ou trois jours après la naissance tous les enfans ont une espèce de jaunisse, cette jaunisse dans les blancs n'a qu'un effet passager, & ne laisse à la peau aucune impression; dans les Nègres au contraire, elle donne à la peau une couleur ineffaçable, & qui noircit toujours de plus en plus. M. Kolbe dit avoir remarqué que les enfans des Hottentots qui naissent blancs

(p) Voyez l'histoire de l'Académie des Sciences, *année 1702, page 32.*

comme ceux d'Europe, devenoient olivâtres par l'effet de cette jaunisse qui se répand dans toute la peau trois ou quatre jours après la naissance de l'enfant, & qui dans la suite ne disparoît plus : cependant cette jaunisse & l'impression actuelle de l'air ne me paroissent être que des causes occasionnelles de la noirceur, & non pas la cause première ; car on remarque que les enfans des Nègres ont dans le moment même de leur naissance, du noir à la racine des ongles & aux parties génitales : l'action de l'air & la jaunisse serviront, si l'on veut, à étendre cette couleur, mais il est certain que le germe de la noirceur est communiqué aux enfans par les pères & mères, qu'en quelque pays qu'un Nègre vienne au monde, il sera noir comme s'il étoit né dans son propre pays, & que s'il y a quelque différence dès la première génération, elle est si insensible qu'on ne s'en est pas aperçu. Cependant cela ne suffit pas pour qu'on soit en droit d'assurer qu'après un certain nombre de générations, cette couleur ne changeroit pas sensiblement, il y a au contraire toutes

les raisons du monde pour présumer que comme elle ne vient originairement que de l'ardeur du climat & de l'action long-temps continuée de la chaleur elle s'effaceroit peu à peu par la température d'un climat froid, & que par conséquent, si l'on transportoit des Nègres dans une province du nord, leurs descendans à la huitième, dixième ou douzième génération seroient beaucoup moins noirs que leurs ancêtres, & peut-être aussi blancs que les peuples originaires du climat froid où ils habiteroient.

Les Anatomistes ont cherché dans quelle partie de la peau résidoit la couleur noire des Nègres, les uns prétendent que ce n'est ni dans le corps de la peau ni dans l'épiderme, mais dans la membrane réticulaire, qui se trouve entre l'épiderme & la peau *(q)*; que cette membrane lavée & tenue dans l'eau tiède pendant fort long-temps, ne change pas de couleur & reste toujours noire, au lieu que la peau & la surpeau paroissent être à peu près aussi blanches que

(q) Voyez l'histoire de l'Académie des Sciences, *année 1702, page 32,*

celles des autres hommes. Le Docteur Towns, & quelques autres, ont prétendu que le sang des Nègres étoit beaucoup plus noir que celui des blancs; je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait, que je serois assez porté à croire, car j'ai remarqué que les hommes parmi nous qui ont le teint basané, jaunâtre & brun, ont le sang plus noir que les autres; & ces Auteurs prétendent que la couleur des Nègres vient de celle de leur sang *(r)*. M. Barrère, qui paroît avoir examiné la chose de plus près qu'aucun autre *(s)*, dit, aussi-bien que M. Winslow *(t)*, que l'épiderme des Nègres est noir, & que s'il a paru blanc à ceux qui l'ont examiné, c'est parce qu'il est extrêmement mince & transparent, mais qu'il est réellement aussi noir que de la corne noire qu'on auroit réduite à une aussi petite épaisseur: ils assurent aussi que la peau des Nègres est d'un rouge-brun

(r) Voyez l'Écrit du Docteur Towns, adressé à la Société Royale de Londres.

(s) Voyez la Dissertation sur la couleur des Nègres, par M. Barrère. *Paris, 1741.*

(t) Voyez Exposition anatomique du corps humain, par M. Winslow, *page 489.*

approchant du noir ; cette couleur de l'épiderme & de la peau des Nègres eſt produite, ſelon M. Barrère, par la bile qui dans les Nègres n'eſt pas jaune, mais toujours noire comme de l'encre, comme il croit s'en être aſſuré ſur pluſieurs cadavres de Nègres qu'il a eu occaſion de diſſéquer à Cayenne : la bile teint en effet la peau des hommes blancs en jaune lorſqu'elle ſe répand, & il y a apparence que ſi elle étoit noire, elle la teindroit en noir ; mais dès que l'épanchement de bile ceſſe, la peau reprend ſa blancheur naturelle : il faudroit donc ſuppoſer que la bile eſt toujours répandue dans les Nègres, ou bien que, comme le dit M. Barrere, elle fût ſi abondante, qu'elle ſe ſéparât naturellement dans l'épiderme en aſſez grande quantité pour lui donner cette couleur noire. Au reſte il eſt probable que la bile & le ſang ſont plus bruns dans les Nègres que dans les blancs, comme la peau eſt auſſi plus noire ; mais l'un de ces faits ne peut pas ſervir à expliquer la cauſe de l'autre, car ſi l'on prétend que c'eſt le ſang ou la bile, qui par leur noirceur,

donnent cette couleur à la peau, alors au lieu de demander pourquoi les Nègres ont la peau noire, on demandera pourquoi ils ont la bile ou le ſang noir; ce n'eſt donc qu'éloigner la queſtion, au lieu de la réſoudre. Pour moi j'avoue qu'il m'a toujours paru que la même cauſe qui nous brunit lorſque nous nous expoſons au grand air & aux ardeurs du ſoleil, cette cauſe qui fait que les Eſpagnols ſont plus bruns que les François, & les Maures plus que les Eſpagnols, fait auſſi que les Nègres le ſont plus que les Maures: d'ailleurs nous ne voulons pas chercher ici comment cette cauſe agit, mais ſeulement nous aſſurer qu'elle agit, & que ſes effets ſont d'autant plus grands & plus ſenſibles, qu'elle agit plus fortement & plus long-temps.

La chaleur du climat eſt la principale cauſe de la couleur noire: lorſque cette chaleur eſt exceſſive, comme au Sénégal & en Guinée, les hommes ſont tout-à-fait noirs; lorſqu'elle eſt un peu moins forte, comme ſur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes ſont moins noirs; lorſqu'elle commence à devenir

un peu plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, &c. les hommes ne sont que bruns; & enfin lorsqu'elle est tout-à-fait tempérée, comme en Europe & en Asie les hommes sont blancs, on y remarque seulement quelques variétés qui ne viennent que de la manière de vivre; par exemple, tous les Tartares sont basanés, tandis que les peuples d'Europe qui sont sous la même latitude sont blancs: on doit, ce me semble, attribuer cette différence à ce que les Tartares sont toujours exposés à l'air, qu'ils n'ont ni villes ni demeures fixes, qu'ils couchent sur la terre, qu'ils vivent d'une manière dure & sauvage, cela seul suffit pour qu'ils soient moins blancs que les peuples de l'Europe auxquels il ne manque rien de tout ce qui peut rendre la vie douce: pourquoi les Chinois sont-ils plus blancs que les Tartares, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par tous les traits du visage! c'est parce qu'ils habitent dans des villes, parce qu'ils sont policés, parce qu'ils ont tous les moyens de se garantir des injures de l'air & de la terre, & que les

Tartares y ſont perpétuellement expoſés.

Mais lorſque le froid devient extrême, il produit quelques effets ſemblables à ceux de la chaleur exceſſive; les Samoïedes, les Lappons, les Groenlandois ſont fort baſanés; on aſſure même, comme nous l'avons dit, qu'il ſe trouve parmi les Groenlandois des hommes auſſi noirs que ceux de l'Afrique : les deux extrêmes, comme l'on voit, ſe rapprochent encore ici, un froid très-vif & une chaleur brûlante produiſent le même effet ſur la peau, parce que l'une & l'autre de ces deux cauſes agiſſent par une qualité qui leur eſt commune; cette qualité eſt la ſéchereſſe qui, dans un air très-froid, peut être auſſi grande que dans un air chaud, le froid comme le chaud doit deſſécher la peau, l'altérer & lui donner cette couleur baſanée que l'on trouve dans les Lappons. Le froid reſſerre, rapetiſſe & réduit à un moindre volume toutes les productions de la Nature, auſſi les Lappons qui ſont perpétuellement expoſés à la rigueur du plus grand froid, ſont les plus petits de tous les hommes. Rien ne prouve

mieux l'influence du climat que cette race Lapponne qui se trouve placée tout le long du cercle polaire dans une très-longue zone, dont la largeur est bornée par l'étendue du climat excessivement froid, & finit dès qu'on arrive dans un pays un peu plus tempéré.

Le climat le plus tempéré est depuis le 40.me degré jusqu'au 50.me, c'est aussi sous cette zone que se trouvent les hommes les plus beaux & les mieux faits, c'est sous ce climat qu'on doit prendre l'idée de la vraie couleur naturelle de l'homme, c'est-là où l'on doit prendre le modèle ou l'unité à laquelle il faut rapporter toutes les autres nuances de couleur ou de beauté, les deux extrêmes sont également éloignés du vrai & du beau : les pays policés situés sous cette zone, sont la Géorgie, la Circassie, l'Ukraine, la Turquie d'Europe, la Hongrie, l'Allemagne méridionale, l'Italie, la Suisse, la France, & la partie septentrionale de l'Espagne, tous ces peuples sont aussi les plus beaux & les mieux faits de toute la terre.

On peut donc regarder le climat

comme la cause première & presque unique de la couleur des hommes; mais la nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le climat, fait beaucoup à la forme. Des nourritures grossières, mal saines ou mal préparées peuvent faire dégénérer l'espèce humaine, tous les peuples qui vivent misérablement sont laids & mal faits; chez nous-mêmes les gens de la campagne sont plus laids que ceux des villes, & j'ai souvent remarqué que dans les villages où la pauvreté est moins grande que dans les autres villages voisins, les hommes y sont aussi mieux faits & les visages moins laids. L'air & la terre influent beaucoup sur la forme des hommes, des animaux, des plantes: qu'on examine dans le même canton les hommes qui habitent les terres élevées, comme les côteaux ou le dessus des collines, & qu'on les compare avec ceux qui occupent le milieu des vallées voisines, on trouvera que les premiers sont agiles, dispos, bien faits, spirituels, & que les femmes y sont communément jolies; au lieu que dans le plat-pays, où la terre

est grosse, l'air épais, & l'eau moins pure, les paysans sont grossiers, pesans, mal faits, stupides, & les paysannes presque toutes laides. Qu'on amène des chevaux d'Espagne ou de Barbarie en France, il ne sera pas possible de perpétuer leur race, ils commencent à dégénérer dès la première génération, & à la troisième ou quatrième ces chevaux de race barbe ou espagnole, sans aucun mélange avec d'autres races, ne laisseront pas de devenir des chevaux françois: en sorte que pour perpétuer les beaux chevaux, on est obligé de croiser les races en faisant venir de nouveaux étalons d'Espagne ou de Barbarie: le climat & la nourriture influent donc sur la forme des animaux d'une manière si marquée, qu'on ne peut pas douter de leurs effets; & quoiqu'ils soient moins prompts, moins apparens & moins sensibles sur les hommes, nous devons conclure par analogie, que ces effets ont lieu dans l'espèce humaine, & qu'ils se manifestent par les variétés qu'on y trouve.

Tout concourt donc à prouver que

le genre humain n'eſt pas compoſé d'eſpèces eſſentiellement différentes entre elles, qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une ſeule eſpèce d'hommes, qui s'étant multipliée & répandue ſur toute la ſurface de la terre, a ſubi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, & auſſi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins reſſemblans; que d'abord ces altérations n'étoient pas ſi marquées, & ne produiſoient que des variétés individuelles; qu'elles ſont enſuite devenues variétés de l'eſpèce, parce qu'elles ſont devenues plus générales, plus ſenſibles & plus conſtantes par l'action continuée de ces mêmes cauſes; qu'elles ſe ſont perpétuées & qu'elles ſe perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou les maladies des pères & mères paſſent à leurs enfans; & qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de cauſes extérieures & accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées & rendues

conſtantes que par le temps & l'action continuée de ces mêmes cauſes, il eſt très-probable qu'elles diſparoîtroient auſſi peu à peu, & avec le temps, ou même qu'elles deviendroient différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui, ſi ces mêmes cauſes ne ſubſiſtoient plus, ou ſi elles venoient à varier dans d'autres circonſtances & par d'autres combinaiſons.



HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS
Sur la nature des Animaux.

HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS
Sur la nature des Animaux.

Comme ce n'eſt qu'en comparant que nous pouvons juger, que nos connoiſſances roulent même entièrement ſur les rapports que les choſes ont avec celles qui leur reſſemblent ou qui en diffèrent, & que s'il n'exiſtoit point d'animaux, la nature de l'homme ſeroit encore plus incompréhenſible ; après avoir conſidéré l'homme en lui-même, ne devons-nous pas nous ſervir de cette voie de comparaiſon ? ne faut-il pas examiner la nature des animaux, comparer leur organiſation, étudier l'économie animale en général, afin d'en faire des applications particulières, d'en ſaiſir les reſſemblances, rapprocher les différences, & de la réunion de ces combinaiſons tirer aſſez de lumières pour diſtinguer nettement les principaux effets de la mécanique vivante, & nous conduire

à la ſcience importante dont l'homme même eſt l'objet ?

Commençons par ſimplifier les choſes, reſſerrons l'étendue de notre ſujet, qui d'abord paroît immenſe, & tâchons de le réduire à ſes juſtes limites. Les propriétés qui appartiennent à l'animal, parce qu'elles appartiennent à toute matière, ne doivent point être ici conſidérées, du moins d'une manière abſolue *(a)*. Le corps de l'animal eſt étendu, peſant, impénétrable, figuré, capable d'être mis en mouvement, ou contraint de demeurer en repos par l'action ou par la réſiſtance des corps étrangers ; toutes ces propriétés, qui lui ſont communes avec le reſte de la matière, ne ſont pas celles qui caractériſent la nature des animaux, & ne doivent être employées que d'une manière relative, en comparant, par exemple, la grandeur, le poids, la figure, &c. d'un animal, avec la grandeur, le poids, la figure, &c. d'un autre animal.

De même nous devons ſéparer de la

(a) Voyez ce que j'en ai dit au commencement du premier chapitre du ſecond volume de cette Hiſtoire Naturelle.

nature particulière des animaux, les facultés qui ſont communes à l'animal & au végétal : tous deux ſe nourriſſent, ſe développent & ſe reproduiſent ; nous ne devons donc pas comprendre dans l'économie animale, proprement dite, ces facultés qui appartiennent auſſi au végétal, & c'eſt par cette raiſon que nous avons traité de la nutrition, du développement, de la reproduction, & même de la génération des animaux, avant que d'avoir traité de ce qui appartient en propre à l'animal, ou plutôt de ce qui n'appartient qu'à lui.

Enſuite comme on comprend dans la claſſe des animaux pluſieurs êtres animés, dont l'organiſation eſt très-différente de la nôtre & de celle des animaux dont le corps eſt à peu près compoſé comme le nôtre, nous devons éloigner de nos conſidérations cette eſpèce de nature animale particulière, & ne nous attacher qu'à celle des animaux qui nous reſſemblent le plus ; l'économie animale d'une huître, par exemple, ne doit pas faire partie de celle dont nous avons à traiter.

Mais comme l'homme n'eſt pas un

ſimple animal, comme ſa nature eſt ſupérieure à celle des animaux, nous devons nous attacher à démontrer la cauſe de cette ſupériorité, & établir, par des preuves claires & ſolides, le degré précis de cette infériorité de la nature des animaux, afin de diſtinguer ce qui n'appartient qu'à l'homme, de ce qui lui appartient en commun avec l'animal.

Pour mieux voir notre objet, nous venons de le circonſcrire, nous en avons retranché toutes les extrémités excédantes, & nous n'avons conſervé que les parties néceſſaires. Diviſons-le maintenant pour le conſidérer avec toute l'attention qu'il exige, mais diviſons-le par grandes maſſes; avant d'examiner en détail les parties de la machine animale & les fonctions de chacune de ces parties, voyons en général le réſultat de cette mécanique, & ſans vouloir d'abord raiſonner ſur les cauſes, bornons-nous à conſtater les effets.

L'animal a deux manières d'être, l'état de mouvement & l'état de repos, la veille & le ſommeil, qui ſe ſuccèdent alternativement pendant toute la vie;

dans le premier état, tous les ressorts de la machine animale sont en action; dans le second, il n'y en a qu'une partie, & cette partie qui est en action pendant le sommeil, est aussi en action pendant la veille: cette partie est donc d'une nécessité absolue, puisque l'animal ne peut exister d'aucune façon sans elle; cette partie est indépendante de l'autre, puisqu'elle agit seule: l'autre au contraire dépend de celle-ci, puisqu'elle ne peut seule exercer son action. L'une est la partie fondamentale de l'économie animale, puisqu'elle agit continuellement & sans interruption; l'autre est une partie moins essentielle, puisqu'elle n'a d'exercice que par intervalles & d'une manière alternative.

Cette première division de l'économie animale me paroît naturelle, générale & bien fondée; l'animal qui dort ou qui est en repos est une machine moins compliquée & plus aisée à considérer que l'animal qui veille ou qui est en mouvement. Cette différence est essentielle, & n'est pas un simple changement d'état, comme dans un corps inanimé qui peut

également & indifféremment être en repos ou en mouvement; car un corps inanimé, qui est dans l'un ou l'autre de ces états, restera perpétuellement dans cet état, à moins que des forces ou des résistances étrangères ne le contraignent à en changer: mais c'est par ses propres forces que l'animal change d'état; il passe du repos à l'action, & de l'action au repos, naturellement & sans contrainte; le moment de l'*éveil*, revient aussi nécessairement que celui du sommeil, & tous deux arriveroient indépendamment des causes étrangères, puisque l'animal ne peut exister que pendant un certain temps dans l'un ou dans l'autre état, & que la continuité non interrompue de la veille ou du sommeil, de l'action ou du repos, amèneroit également la cessation de la continuité du mouvement vital.

Nous pouvons donc distinguer dans l'économie animale deux parties, dont la première agit perpétuellement sans aucune interruption, & la seconde n'agit que par intervalles. L'action du cœur & des poumons dans l'animal qui respire,

l'action du cœur dans le fœtus, paroiſſent être cette première partie de l'économie animale : l'action des ſens & le mouvement du corps & des membres, ſemblent conſtituer la ſeconde.

Si nous imaginons donc des êtres auxquels la Nature n'eût accordé que cette première partie de l'économie animale, ces êtres, qui ſeroient néceſſairement privés de ſens & de mouvement progreſſif, ne laiſſeroient pas d'être des êtres animés, qui ne différeroient en rien des animaux qui dorment. Une huître, un zoophyte, qui ne paroît avoir ni mouvement extérieur ſenſible, ni ſens externe, eſt un être formé pour dormir toujours; un végétal n'eſt dans ce ſens qu'un animal qui dort, & en général les fonctions de tout être organiſé qui n'auroit ni mouvement, ni ſens, pourroient être comparées aux fonctions d'un animal qui ſeroit par ſa nature contraint à dormir perpétuellement.

Dans l'animal, l'état de ſommeil n'eſt donc pas un état accidentel, occaſionné par le plus ou moins grand exercice de ſes fonctions pendant la veille; cet état

eſt au contraire une manière d'être eſſentielle, & qui ſert de baſe à l'économie animale. C'eſt par le ſommeil que commence notre exiſtence; le fœtus dort preſque continuellement, & l'enfant dort beaucoup plus qu'il ne veille.

Le ſommeil qui paroît être un état purement paſſif, une eſpèce de mort, eſt donc au contraire le premier état de l'animal vivant & le fondement de la vie; ce n'eſt point une privation, un anéantiſſement; c'eſt une manière d'être, une façon d'exiſter tout auſſi réelle & plus générale qu'aucune autre; nous exiſtons de cette façon avant d'exiſter autrement: tous les êtres organiſés qui n'ont point ce ſens n'exiſtent que de cette façon, aucun n'exiſte dans un état de mouvement continuel, & l'exiſtence de tous participe plus ou moins à cet état de repos.

Si nous réduiſons l'animal, même le plus parfait, à cette partie qui agit ſeule & continuellement, il ne nous paroîtra pas différent de ces êtres auxquels nous avons peine à accorder le nom d'animal; il nous paroîtra, quant aux fonctions

extérieures, presque semblable au végétal; car quoique l'organisation intérieure soit différente dans l'animal & dans le végétal, l'un & l'autre ne nous offriront plus que les mêmes résultats, ils se nourriront, ils croîtront, ils se développeront, ils auront les principes d'un mouvement interne, ils posséderont une vie végétale: mais ils seront également privés de mouvement progressif, d'action, de sentiment, & ils n'auront aucun signe extérieur, aucun caractère apparent de vie animale. Mais revêtons cette partie intérieure d'une enveloppe convenable, c'est-à-dire, donnons-lui des sens & des membres, bientôt la vie animale se manifestera, & plus l'enveloppe contiendra de sens, de membres & d'autres parties extérieures, plus la vie animale nous paroîtra complète, & plus l'animal sera parfait. C'est donc par cette enveloppe que les animaux diffèrent entre eux, la partie intérieure qui fait le fondement de l'économie animale appartient à tous les animaux sans aucune exception, & elle est à peu près la même, pour la forme, dans

l'homme & dans les animaux qui ont de la chair & du sang; mais l'enveloppe extérieure est très-différente, & c'est aux extrémités de cette enveloppe que sont les plus grandes différences.

Comparons, pour nous faire mieux entendre, le corps de l'homme avec celui d'un animal, par exemple, avec le corps du cheval, du bœuf, du cochon, &c. la partie intérieure qui agit continuellement, c'est-à-dire, le cœur & les poumons, ou plus généralement les organes de la circulation & de la respiration, sont à peu près les mêmes dans l'homme & dans l'animal; mais la partie extérieure, l'enveloppe, est fort différente. La charpente du corps de l'animal, quoique composée de parties similaires à celles du corps humain, varie prodigieusement pour le nombre, la grandeur & la position; les os y sont plus ou moins alongés, plus ou moins accourcis, plus ou moins arrondis, plus ou moins aplatis, &c. leurs extrémités sont plus ou moins élevées, plus ou moins cavées; plusieurs sont soudés ensemble, il y en a même quelque-uns

qui manquent absolument, comme les clavicules ; il y en a d'autres qui sont en plus grand nombre, comme les cornets du nez, les vertèbres, les côtes, &c. d'autres qui sont en plus petit nombre, comme les os du carpe, du métacarpe, du tarse, du métatarse, les phalanges, &c. ce qui produit des différences très-considérables dans la forme du corps de ces animaux, relativement à la forme du corps de l'homme.

De plus, si nous y faisons attention, nous verrons que les plus grandes différences sont aux extrémités, & que c'est par ces extrémités que le corps de l'homme diffère le plus du corps de l'animal : car divisons le corps en trois parties principales, le tronc, la tête & les membres ; la tête & les membres, qui sont les extrémités du corps, sont ce qu'il y a de plus différent dans l'homme & dans l'animal ; ensuite, en considérant les extrémités de chacune de ces trois parties principales, nous reconnoîtrons que la plus grande différence dans la partie du tronc se trouve à l'extrémité supérieure & inférieure de

cette partie ; puisque dans le corps de l'homme il y a des clavicules en haut, au lieu que ces parties manquent dans la plupart des animaux : nous trouverons pareillement à l'extrémité inférieure du tronc un certain nombre de vertèbres extérieures qui forment une queue à l'animal ; & ces vertèbres extérieures manquent à cette extrémité inférieure du corps de l'homme. De même l'extrémité inférieure de la tête, les mâchoires, & l'extrémité supérieure de la tête, les os du front diffèrent prodigieusement dans l'homme & dans l'animal : les mâchoires dans la plupart des animaux sont fort alongées, & les os frontaux sont au contraire fort raccourcis. Enfin, en comparant les membres de l'animal avec ceux de l'homme, nous reconnoîtrons encore aisément que c'est par leurs extrémités qu'ils diffèrent le plus, rien ne se ressemblant moins au premier coup d'œil que la main humaine & le pied d'un cheval ou d'un bœuf.

En prenant donc le cœur pour centre dans la machine animale, je vois que l'homme ressemble parfaitement aux

animaux par l'économie de cette partie & des autres qui en ſont voiſines : mais plus on s'éloigne de ce centre, plus les différences deviennent conſidérables, & c'eſt aux extrémités où elles ſont les plus grandes ; & lorſque dans ce centre même il ſe trouve quelque différence, l'animal eſt alors infiniment plus différent de l'homme, il eſt, pour ainſi dire, d'une autre nature, & n'a rien de commun avec les eſpèces d'animaux que nous conſidérons. Dans la plupart des Inſectes, par exemple, l'organiſation de cette principale partie de l'économie animale eſt ſingulière ; au lieu de cœur & de poumons on y trouve des parties qui ſervent de même aux fonctions vitales, & que par cette raiſon l'on a regardé comme analogues à ces viſcères, mais qui réellement en ſont très-différentes, tant par la ſtructure que par le réſultat de leur action : auſſi les Inſectes diffèrent-ils, autant qu'il eſt poſſible, de l'homme & des autres animaux. Une légère différence dans ce centre de l'économie animale eſt toujours accompagnée d'une différence infiniment plus

grande dans les parties extérieures. La tortue, dont le cœur est singulièrement conformé, est aussi un animal extraordinaire, qui ne ressemble à aucun autre animal.

Que l'on considère l'homme, les animaux quadrupèdes, les oiseaux, les cétacées, les poissons, les amphibies, les reptiles, quelle prodigieuse variété dans la figure, dans la proportion de leur corps, dans le nombre & dans la position de leurs membres, dans la substance de leur chair, de leurs os, de leurs tégumens! Les quadrupèdes ont assez généralement des queues, des cornes, & toutes les extrémités du corps différentes de celles de l'homme: les cétacées vivent dans un autre élément, & quoiqu'ils se multiplient par une voie de génération semblable à celle des quadrupèdes, ils en sont très-différens par la forme, n'ayant point d'extrémités inférieures: les oiseaux semblent en différer encore plus par leur bec, leurs plumes, leur vol, & leur génération par des œufs: les poissons & les amphibies sont encore plus éloignés de la forme humaine: les

reptiles n'ont point de membres. On trouve donc la plus grande diverſité dans toute l'enveloppe extérieure, tous ont au contraire à peu près la même conformation intérieure ; ils ont tous un cœur, un foie, un eſtomac, des inteſtins, des organes pour la génération : ces parties doivent donc être regardées comme les plus eſſentielles à l'économie animale, puiſqu'elles ſont de toutes les plus conſtantes & les moins ſujettes à la variété.

Mais on doit obſerver que dans l'enveloppe même il y a auſſi des parties plus conſtantes les unes que les autres ; les ſens, ſur-tout certains ſens, ne manquent à aucuns de ces animaux. Nous avons expliqué dans l'article des ſens *(Vol. IV)*, quelle peut être leur eſpèce de toucher : nous ne ſavons pas de quelle nature eſt leur odorat & leur goût, mais nous ſommes aſſurés qu'ils ont tous le ſens de la vue, & peut-être auſſi celui de l'ouïe. Les ſens peuvent donc être regardés comme une autre partie eſſentielle de l'économie animale, auſſi-bien

que le cerveau & ses enveloppes, qui se trouve dans tous les animaux qui ont des sens, & qui en effet est la partie dont les sens tirent leur origine, & sur laquelle ils exercent leur première action. Les Insectes mêmes, qui diffèrent si fort des autres animaux par le centre de l'économie animale, ont une partie dans la tête, analogue au cerveau, & des sens dont les fonctions sont semblables à celles des autres animaux ; & ceux qui, comme les Huîtres, paroissent en être privés, doivent être regardés comme des demi-animaux, comme des êtres qui font la nuance entre les animaux & les végétaux.

Le cerveau & les sens forment donc une seconde partie essentielle à l'économie animale ; le cerveau est le centre de l'enveloppe, comme le cœur est le centre de la partie intérieure de l'animal. C'est cette partie qui donne à toutes les autres parties extérieures le mouvement & l'action, par le moyen de la moëlle, de l'épine & des nerfs, qui n'en sont que le prolongement ; & de la même façon que le cœur & toute la partie

intérieure communiquent avec le cerveau & avec toute l'enveloppe extérieure par les vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, le cerveau communique auſſi avec le cœur & toute la partie intérieure par les nerfs qui s'y ramifient. L'union paroît intime & réciproque, & quoique ces deux organes aient des fonctions abſolument différentes les unes des autres lorſqu'on les conſidère à part, ils ne peuvent cependant être ſéparés ſans que l'animal périſſe à l'inſtant.

Le cœur & toute la partie intérieure agiſſent continuellement, ſans interruption, &, pour ainſi dire, mécaniquement & indépendamment d'aucune cauſe extérieure; les ſens au contraire & toute l'enveloppe n'agiſſent que par intervalles alternatifs, & par des ébranlemens ſucceſſifs cauſés par les objets extérieurs. Les objets exercent leur action ſur les ſens, les ſens modifient cette action des objets, & en portent l'impreſſion modifiée dans le cerveau, où cette impreſſion devient ce que l'on appelle *ſenſation;* le cerveau, en conſéquence de cette

impression, agit sur les nerfs & leur communique l'ébranlement qu'il vient de recevoir, & c'est cet ébranlement qui produit le mouvement progressif, & toutes les autres actions extérieures du corps & des membres de l'animal. Toutes les fois qu'une cause agit sur un corps, on sait que ce corps agit lui-même par sa réaction sur cette cause: ici les objets agissent sur l'animal par le moyen des sens, & l'animal réagit sur les objets par ses mouvemens extérieurs, en général l'action est la cause, & la réaction l'effet.

On me dira peut-être qu'ici l'effet n'est point proportionnel à la cause; que dans les corps solides qui suivent les loix de la mécanique, la réaction est toujours égale à l'action; mais que dans le corps animal il paroît que le mouvement extérieur ou la réaction est incomparablement plus grande que l'action, & que par conséquent le mouvement progressif & les autres mouvemens extérieurs ne doivent pas être regardés comme de simples effets de l'impression

des objets ſur les ſens. Mais il eſt aiſé de répondre que ſi les effets nous paroiſſent proportionnels à leurs cauſes dans certains cas & dans certaines circonſtances, il y a dans la Nature un bien plus grand nombre de cas & de circonſtances où les effets ne ſont en aucune façon proportionnels à leurs cauſes apparentes. Avec une étincelle on enflamme un magaſin à poudre, & l'on fait ſauter une citadelle; avec un léger frottement on produit par l'électricité un coup violent, une ſecouſſe vive, qui ſe fait ſentir dans l'inſtant même à de très-grandes diſtances, & qu'on n'affoiblit point en la partageant, en ſorte que mille perſonnes qui ſe touchent ou ſe tiennent par la main, en ſont également affectées & preſque auſſi violemment que ſi le coup n'avoit porté que ſur une ſeule: par conſéquent il ne doit pas paroître extraordinaire qu'une légère impreſſion ſur les ſens puiſſe produire dans le corps animal une violente réaction, qui ſe manifeſte par les mouvemens extérieurs.

Les cauſes que nous pouvons meſurer,

& dont nous pouvons en conséquence estimer au juste la quantité des effets, ne sont pas en aussi grand nombre que celles dont les qualités nous échappent, dont la manière d'agir nous est inconnue, & dont nous ignorons par conséquent la relation proportionnelle qu'elles peuvent avoir avec leurs effets. Il faut, pour que nous puissions mesurer une cause, qu'elle soit simple, qu'elle soit toujours la même, que son action soit constante, ou, ce qui revient au même, qu'elle ne soit variable que suivant une loi qui nous soit exactement connue. Or dans la Nature, la plupart des effets dépendent de plusieurs causes différemment combinées, de causes dont l'action varie, de causes dont les degrés d'activité ne semblent suivre aucune règle, aucune loi constante, & que nous ne pouvons par conséquent, ni mesurer, ni même estimer que comme on estime des probabilités, en tâchant d'approcher de la vérité par le moyen des vraisemblances.

Je ne prétends donc pas assurer comme une vérité démontrée, que le mouvement

progreſſif & les autres mouvemens extérieurs de l'animal aient pour cauſe, & pour cauſe unique, l'impreſſion des objets ſur les ſens : je le dis ſeulement comme une choſe vraiſemblable, & qui me paroît fondée ſur de bonnes analogies ; car je vois que dans la Nature tous les êtres organiſés qui ſont dénués de ſens, ſont auſſi privés du mouvement progreſſif, & que tous ceux qui en ſont pourvus ont tous auſſi cette qualité active de mouvoir leurs membres, & de changer de lieu. Je vois de plus qu'il arrive ſouvent que cette action des objets ſur les ſens met à l'inſtant l'animal en mouvement, ſans même que la volonté paroiſſe y avoir part, & qu'il arrive toujours, lorſque c'eſt la volonté qui détermine le mouvement, qu'elle a été elle-même excitée par la ſenſation qui réſulte de l'impreſſion actuelle des objets ſur les ſens, ou de la réminiſcence d'une impreſſion antérieure.

Pour le faire mieux ſentir, conſidérons-nous nous-mêmes, & analyſons un peu le phyſique de nos actions.

Lorsqu'un objet nous frappe par quelque sens que ce soit, que la sensation qu'il produit est agréable, & qu'il fait naître un desir, ce desir ne peut être que relatif à quelques-unes de nos qualités & à quelques-unes de nos manières de jouir; nous ne pouvons desirer cet objet que pour le voir, pour le goûter, pour l'entendre, pour le sentir, pour le toucher; nous ne le desirons que pour satisfaire plus pleinement le sens avec lequel nous l'avons aperçu, ou pour satisfaire quelques-uns de nos autres sens en même temps, c'est-à-dire, pour rendre la première sensation encore plus agréable, ou pour en exciter une autre, qui est une nouvelle manière de jouir de cet objet: car si dans le moment même que nous l'apercevons, nous pouvions en jouir pleinement & par tous les sens à la fois, nous ne pourrions rien desirer. Le desir ne vient donc que de ce que nous sommes mal situés par rapport à l'objet que nous venons d'apercevoir, nous en sommes trop loin ou trop près: nous changeons

donc naturellement de ſituation, parce qu'en même temps que nous avons aperçu l'objet, nous avons auſſi aperçu la diſtance ou la proximité qui fait l'incommodité de notre ſituation, & qui nous empêche d'en jouir pleinement. Le mouvement que nous faiſons en conſéquence du deſir, & le deſir lui-même, ne viennent donc que de l'impreſſion qu'a fait cet objet ſur nos ſens.

Que ce ſoit un objet que nous ayons aperçu par les yeux & que nous deſirons de toucher, s'il eſt à notre portée nous étendons le bras pour l'atteindre, & s'il eſt éloigné nous nous mettons en mouvement pour nous en approcher. Un homme profondément occupé d'une ſpéculation ne ſaiſira-t-il pas, s'il a grand faim, le pain qu'il trouvera ſous ſa main? il pourra même le porter à ſa bouche & le manger ſans s'en apercevoir. Ces mouvemens ſont une ſuite néceſſaire de la première impreſſion des objets; ces mouvemens ne manqueroient jamais de ſuccéder à cette impreſſion, ſi d'autres impreſſions qui ſe réveillent en

même temps ne s'oppofoient fouvent à cet effet naturel, foit en affoibliffant, foit en détruifant l'action de cette première impreffion.

Un être organifé qui n'a point de fens, une huître, par exemple, qui probablement n'a qu'un toucher fort imparfait, eft donc un être privé, non-feulement de mouvement progreffif, mais même de fentiment & de toute intelligence, puifque l'un ou l'autre produiroient également le defir, & fe manifefteroient par le mouvement extérieur. Je n'affurerai pas que ces êtres privés de fens foient auffi privés du fentiment même de leur exiftence, mais au moins peut-on dire qu'ils ne la fentent que très-imparfaitement, puifqu'ils ne peuvent apercevoir ni fentir l'exiftence des autres êtres.

C'eft donc l'action des objets fur les fens qui fait naître le defir, & c'eft le defir qui produit le mouvement progreffif. Pour le faire encore mieux fentir, fuppofons un homme, qui dans l'inftant où il voudroit s'approcher d'un objet, fe trouveroit tout-à-coup privé des

des membres néceſſaires à cette action, cet homme auquel nous retranchons les jambes tâcheroit de marcher ſur ſes genoux, ôtons-lui encore les genoux & les cuiſſes, en lui conſervant toujours le deſir de s'approcher de l'objet, il s'efforcera alors de marcher ſur ſes mains, privons-le encore des bras & des mains, il rampera, il ſe traînera, il emploiera toutes les forces de ſon corps & s'aidera de toute la flexibilité des vertèbres pour ſe mettre en mouvement, il s'accrochera par le menton ou avec les dents à quelque point d'appui pour tâcher de changer de lieu; & quand même nous réduirions ſon corps à un point phyſique, à un atome globuleux, ſi le deſir ſubſiſte, il emploiera toujours toutes ſes forces pour changer de ſituation: mais comme il n'auroit alors d'autre moyen pour ſe mouvoir que d'agir contre le plan ſur lequel il porte, il ne manqueroit pas de s'élever plus ou moins haut pour atteindre à l'objet. Le mouvement extérieur & progreſſif ne dépend donc point de l'organiſation & de la figure du corps & des membres,

puisque de quelque manière qu'un être fût extérieurement conformé, il ne pourroit manquer de se mouvoir, pourvu qu'il eût des sens & le desir de les satisfaire.

C'est à la vérité de cette organisation extérieure que dépend la facilité, la vîtesse, la direction, la continuité, &c. du mouvement; mais la cause, le principe, l'action, la détermination, viennent uniquement du desir occasionné par l'impression des objets sur les sens: car supposons maintenant que la conformation extérieure étant toujours la même, un homme se trouvât privé successivement de ses sens, il ne changera pas de lieu pour satisfaire ses yeux, s'il est privé de la vue; il ne s'approchera pas pour entendre, si le son ne fait aucune impression sur son organe; il ne fera jamais aucun mouvement pour respirer une bonne odeur ou pour en éviter une mauvaise, si son odorat est détruit; il en est de même du toucher & du goût, si ces deux sens ne sont plus susceptibles d'impression, il n'agira pas pour les satisfaire: cet homme

demeurera donc en repos, & perpétuellement en repos, rien ne pourra le faire changer de ſituation & lui imprimer le mouvement progreſſif, quoique par ſa conformation extérieure il fût parfaitement capable de ſe mouvoir & d'agir.

Les beſoins naturels, celui, par exemple, de prendre de la nourriture, ſont des mouvemens intérieurs dont les impreſſions font naître le deſir, l'appétit, & même la néceſſité; ces mouvemens intérieurs pourront donc produire des mouvemens extérieurs dans l'animal, & pourvu qu'il ne ſoit pas privé de tous les ſens extérieurs, pourvu qu'il y ait un ſens relatif à ſes beſoins, il agira pour les ſatisfaire. Le beſoin n'eſt pas le deſir, il en diffère comme la cauſe diffère de l'effet, & il ne peut le produire ſans le concours des ſens. Toutes les fois que l'animal aperçoit quelque objet relatif à ſes beſoins, le deſir ou l'appétit naît, & l'action ſuit.

Les objets extérieurs exerçant leur action ſur les ſens, il eſt donc néceſſaire que cette action produiſe quelque effet,

& on concevroit aisément que l'effet de cette action seroit le mouvement de l'animal, si toutes les fois que ses sens sont frappés de la même façon, le même effet, le même mouvement succédoit toujours à cette impression : mais comment entendre cette modification de l'action des objets sur l'animal, qui fait naître l'appétit ou la répugnance ! comment concevoir ce qui s'opére au-delà des sens à ce terme moyen entre l'action des objets & l'action de l'animal ! opération dans laquelle cependant consiste le principe de la détermination du mouvement, puisqu'elle change & modifie l'action de l'animal, & qu'elle la rend quelquefois nulle malgré l'impression des objets.

Cette question est d'autant plus difficile à résoudre, qu'étant par notre nature différens des animaux, l'ame a part à presque tous nos mouvemens ; & peut-être à tous, & qu'il nous est très-difficile de distinguer les effets de l'action de cette substance spirituelle, de ceux qui sont produits par les seules forces de notre être matériel ; nous ne pouvons en

juger que par analogie & en comparant à nos actions les opérations naturelles des animaux : mais comme cette ſubſtance ſpirituelle n'a été accordée qu'à l'homme, & que ce n'eſt que par elle qu'il penſe & qu'il réfléchit, que l'animal eſt au contraire un être purement matériel, qui ne penſe ni ne réfléchit, & qui cependant agit & ſemble ſe déterminer, nous ne pouvons pas douter que le principe de la détermination du mouvement ne ſoit dans l'animal un effet purement mécanique, & abſolument dépendant de ſon organiſation.

Je conçois donc que dans l'animal l'action des objets ſur les ſens en produit une autre ſur le cerveau, que je regarde comme un ſens intérieur & général qui reçoit toutes les impreſſions que les ſens extérieurs lui tranſmettent. Ce ſens interne eſt non-ſeulement ſuſceptible d'être ébranlé par l'action des ſens & des organes extérieurs, mais il eſt encore, par ſa nature, capable de conſerver long-temps l'ébranlement que produit cette action ; & c'eſt dans la continuité de cet ébranlement que conſiſte l'impreſſion.

qui eſt plus ou moins profonde à proportion que cet ébranlement dure plus ou moins de temps.

Le ſens intérieur diffère donc des ſens extérieurs, d'abord par la propriété qu'il a de recevoir généralement toutes les impreſſions, de quelque nature qu'elles ſoient; au lieu que les ſens extérieurs ne les reçoivent que d'une manière particulière & relative à leur conformation, puiſque l'œil n'eſt jamais ni pas plus ébranlé par le ſon que l'oreille par la lumière. Secondement, ce ſens intérieur diffère des ſens extérieurs par la durée de l'ébranlement que produit l'action des cauſes extérieures; mais pour tout le reſte, il eſt de la même nature que les ſens extérieurs. Le ſens intérieur de l'animal eſt, auſſi-bien que ſes ſens extérieurs, un organe, un réſultat de mécanique, un ſens purement matériel. Nous avons, comme l'animal, ce ſens intérieur matériel, & nous poſſédons de plus un ſens d'une nature ſupérieure & bien différente, qui réſide dans la ſubſtance ſpirituelle qui nous anime & nous conduit.

Le cerveau de l'animal eſt donc un ſens interne, général & commun, qui reçoit également toutes les impreſſions que lui tranſmettent les ſens externes, c'eſt-à-dire, tous les ébranlemens que produit l'action des objets, & ces ébranlemens durent & ſubſiſtent bien plus long-temps dans ce ſens interne que dans les ſens externes : on le concevra facilement, ſi l'on fait attention que même dans les ſens externes il y a une différence très-ſenſible dans la durée de leurs ébranlemens. L'ébranlement que la lumière produit dans l'œil, ſubſiſte plus long-temps que l'ébranlement de l'oreille par le ſon ; il ne faut pour s'en aſſurer, que réfléchir ſur des phénomènes fort connus. Lorſqu'on tourne avec quelque vîteſſe un charbon allumé, ou que l'on met le feu à une fuſée volante, ce charbon allumé forme à nos yeux un cercle de feu, & la fuſée volante une longue trace de flamme ; on ſait que ces apparences viennent de la durée de l'ébranlement que la lumière produit ſur l'organe, & de ce que l'on voit en même temps la première & la dernière

image du charbon ou de la fusée volante; or le temps entre la première & la dernière impression ne laisse pas d'être sensible. Mesurons cet intervalle, & disons qu'il faut une demi-seconde, ou, si l'on veut, un quart de seconde pour que le charbon allumé décrive son cercle & se retrouve au même point de la circonférence ; cela étant, l'ébranlement causé par la lumière, dure une demi-seconde ou un quart de seconde au moins. Mais l'ébranlement que produit le son n'est pas à beaucoup près d'une aussi longue durée, car l'oreille saisit de bien plus petits intervalles de temps; on peut entendre distinctement trois ou quatre fois le même son, ou trois ou quatre sons successifs dans l'espace d'un quart de seconde, & sept ou huit dans une demi-seconde, la dernière impression ne se confond point avec la première, elle en est distincte & séparée; au lieu que dans l'œil la première & la dernière impression semblent être continues, & c'est par cette raison qu'une suite de couleurs, qui se succéderoient aussi vîte que des sons, doit se brouiller nécessairement,

& ne peut pas nous affecter d'une manière distincte comme le fait une suite de sons.

Nous pouvons donc présumer avec assez de fondement, que les ébranlemens peuvent durer beaucoup plus long-temps dans le sens intérieur qu'ils ne durent dans les sens extérieurs, puisque dans quelques-uns de ces sens même l'ébranlement dure plus long-temps que dans d'autres, comme nous venons de le faire voir de l'œil, dont les ébranlemens sont plus durables que ceux de l'oreille: c'est par cette raison que les impressions que ce sens transmet au sens intérieur, sont plus fortes que les impressions transmises par l'oreille, & que nous nous représentons les choses que nous avons vues, beaucoup plus vivement que celles que nous avons entendues. Il paroît même que de tous les sens l'œil est celui dont les ébranlemens ont le plus de durée, & qui doit par conséquent former les impressions les plus fortes, quoiqu'en apparence elles soient les plus légères, car cet organe paroît, par sa nature, participer plus qu'aucun autre à la nature des

l'organe intérieur. On pourroit le prouver par la quantité de nerfs qui arrivent à l'œil ; il en reçoit presque autant lui seul que l'ouïe, l'odorat & le goût pris ensemble.

L'œil peut donc être regardé comme une continuation du sens intérieur : ce n'est comme nous l'avons dit à l'article des sens, qu'un gros nerf épanoui, un prolongement de l'organe dans lequel réside le sens intérieur de l'animal ; il n'est donc pas étonnant qu'il approche plus qu'aucun autre sens de la nature de ce sens intérieur : en effet, non-seulement ses ébranlemens sont plus durables, comme dans le sens intérieur, mais il a encore des propriétés éminentes au-dessus des autres sens, & ces propriétés sont semblables à celles du sens intérieur.

L'œil rend au dehors les impressions intérieures ; il exprime le desir que l'objet agréable qui vient de le frapper a fait naître ; c'est comme le sens intérieur, un sens actif : tous les autres sens au contraire sont presque purement passifs, ce sont de simples organes faits pour recevoir les impressions extérieures, mais incapables

de les conserver, & plus encore de les réfléchir au dehors. L'œil les réfléchit parce qu'il les conserve, & il les conserve, parce que les ébranlemens dont il est affecté sont durables, au lieu que ceux des autres sens naissent & finissent presque dans le même instant.

Cependant lorsqu'on ébranle très-fortement & très-long-temps quelque sens que ce soit, l'ébranlement subsiste & continue long-temps après l'action de l'objet extérieur. Lorsque l'œil est frappé par une lumière trop vive ou lorsqu'il se fixe trop long-temps sur un objet, si la couleur de cet objet est éclatante, il reçoit une impression si profonde & si durable, qu'il porte ensuite l'image de cet objet sur tous les autres objets. Si l'on regarde le soleil un instant, on verra pendant plusieurs minutes, & quelquefois pendant plusieurs heures & même plusieurs jours, l'image du disque du soleil sur tous les autres objets. Lorsque l'oreille a été ébranlée pendant quelques heures de suite par le même air de musique, par des sons forts auxquels on aura fait attention, comme

par des hautbois ou par des cloches, l'ébranlement subsiste, on continue d'entendre les cloches & les hautbois, l'impression dure quelquefois plusieurs jours, & ne s'efface que peu à peu. De même lorsque l'odorat & le goût ont été affectés par une odeur très-forte & par une saveur très-désagréable, on sent encore long-temps après cette mauvaise odeur ou ce mauvais goût : & enfin lorsqu'on exerce trop le sens du toucher sur le même objet, lorsqu'on applique fortement un corps étranger sur quelque partie de notre corps, l'impression subsiste aussi pendant quelque temps, & il nous semble encore toucher & être touchés.

Tous les sens ont donc la faculté de conserver plus ou moins les impressions des causes extérieures, mais l'œil l'a plus que les autres sens; & le cerveau, où réside le sens intérieur de l'animal, a éminemment cette propriété, non-seulement il conserve les impressions qu'il a reçues, mais il en propage l'action en communiquant aux nerfs les ébranlemens. Les organes des sens extérieurs, le cerveau

qui eſt l'organe du ſens intérieur, la moëlle épinière, & les nerfs qui ſe répandent dans toutes les parties du corps animal, doivent être regardés comme faiſant un corps continu, comme une machine organique dans laquelle les ſens ſont les parties ſur leſquelles s'appliquent les forces ou les puiſſances extérieures; le cerveau eſt l'hypomoclion ou la maſſe d'appui, & les nerfs ſont les parties que l'action des puiſſances met en mouvement. Mais ce qui rend cette machine ſi différente des autres machines, c'eſt que l'hypomoclion eſt non-ſeulement capable de réſiſtance & de réaction, mais qu'il eſt lui-même actif, parce qu'il conſerve long-temps l'ébranlement qu'il a reçu; & comme cet organe intérieur, le cerveau & les membranes qui l'environnent, eſt d'une très-grande capacité & d'une très-grande ſenſibilité, il peut recevoir un très-grand nombre d'ébranlemens ſucceſſifs & contemporains, & les conſerver dans l'ordre où il les a reçus, parce que chaque impreſſion n'ébranle qu'une partie du cerveau, & que les impreſſions ſucceſſives ébranlent différem-

ment la même partie, & peuvent ébranler aussi des parties voisines & contiguës.

Si nous supposions un animal qui n'eût point de cerveau, mais qui eût un sens extérieur fort sensible & fort étendu, un œil, par exemple, dont la rétine eût une aussi grande étendue que celle du cerveau, & eût en même temps cette propriété du cerveau de conserver long-temps les impressions qu'elle auroit reçues; il est certain qu'avec un tel sens l'animal verroit en même temps, non-seulement les objets qui le frapperoient actuellement, mais encore tous ceux qui l'auroient frappé auparavant, parce que dans cette supposition les ébranlemens subsistant toujours, & la capacité de la rétine étant assez grande pour les recevoir dans des parties différentes, il appercevroit également & en même temps les premières & les dernières images; & voyant ainsi le passé & le présent du même coup d'œil, il seroit déterminé mécaniquement à faire telle ou telle action en conséquence du degré de force & du nombre plus ou moins grand des ébranlemens produits par les images rela-

tives ou contraires à cette détermination. Si le nombre des images propres à faire naître l'appétit, surpasse celui des images propres à faire naître la répugnance, l'animal sera nécessairement déterminé à faire un mouvement pour satisfaire cet appétit ; & si le nombre ou la force des images d'appétit sont égaux au nombre ou à la force des images de répugnance, l'animal ne sera pas déterminé, il demeurera en équilibre entre ces deux puissances égales, & il ne fera aucun mouvement, ni pour atteindre ni pour éviter. Je dis que ceci se fera mécaniquement & sans que la mémoire y ait aucune part ; car l'animal voyant en même temps toutes les images, elles agissent par conséquent toutes en même temps : celles qui sont relatives à l'appétit se réunissent & s'opposent à celles qui sont relatives à la répugnance, & c'est par la prépondérance, ou plutôt par l'excès de la force & du nombre des unes ou des autres, que l'animal seroit dans cette supposition nécessairement déterminé à agir de telle ou telle façon.

Ceci nous fait voir que dans l'animal

le sens intérieur ne diffère des sens extérieurs que par cette propriété qu'a le sens intérieur de conserver les ébranlemens, les impressions qu'il a reçues, cette propriété seule est suffisante pour expliquer toutes les actions des animaux & nous donner quelque idée de ce qui se passe dans leur intérieur; elle peut aussi servir à démontrer la différence essentielle & infinie qui doit se trouver entre eux & nous, & en même temps à nous faire reconnoître ce que nous avons de commun avec eux.

Les animaux ont les sens excellens, cependant ils ne les ont pas généralement tous aussi bons que l'homme, & il faut observer que les degrés d'excellence des sens suivent dans l'animal un autre ordre que dans l'homme. Le sens le plus relatif à la pensée & à la connoissance est le toucher; l'homme, comme nous l'avons prouvé *(b)*, a ce sens plus parfait que les animaux. L'odorat est le sens le plus relatif à l'instinct, à l'appétit; l'animal a ce sens infiniment meilleur

(b) Voyez le traité des Sens, *vol. IV* de cette Histoire Naturelle, *page 494 & suiv.*

que l'homme : auſſi l'homme doit plus connoître qu'appéter, & l'animal doit plus appéter que connoître. Dans l'homme, le premier des ſens pour l'excellence eſt le toucher, & l'odorat eſt le dernier ; dans l'animal, l'odorat eſt le premier des ſens, & le toucher eſt le dernier ; cette différence eſt relative à la nature de l'un & de l'autre. Le ſens de la vue ne peut avoir de ſûreté, & ne peut ſervir à la connoiſſance que par le ſecours du ſens du toucher ; auſſi le ſens de la vue eſt-il plus imparfait, ou plutôt acquiert moins de perfection dans l'animal que dans l'homme. L'oreille, quoique peut-être auſſi-bien conformée dans l'animal que dans l'homme, lui eſt cependant beaucoup moins utile par le défaut de la parole, qui dans l'homme eſt une dépendance du ſens de l'ouïe, un organe de communication, organe qui rend ce ſens actif, au lieu que dans l'animal l'ouïe eſt un ſens preſque entièrement paſſif. L'homme a donc le toucher, l'œil & l'oreille plus parfaits, & l'odorat plus imparfait que l'animal ; & comme le goût eſt un odorat intérieur,

& qu'il est encore plus relatif à l'appétit qu'aucun des autres sens, on peut croire que l'animal a aussi ce sens plus sûr & peut-être plus exquis que l'homme: on pourroit le prouver par la répugnance invincible que les animaux ont pour certains alimens, & par l'appétit naturel qui les porte à choisir, sans se tromper, ceux qui leur conviennent; au lieu que l'homme, s'il n'étoit averti, mangeroit le fruit du mancenillier comme la pomme, & la ciguë comme le persil.

L'excellence des sens vient de la Nature, mais l'art & l'habitude peuvent leur donner aussi un plus grand degré de perfection; il ne faut pour cela que les exercer souvent & long-temps sur les mêmes objets: un Peintre accoutumé à considérer attentivement les formes, verra du premier coup d'œil une infinité de nuances & de différences qu'un autre homme ne pourra saisir qu'avec beaucoup de temps, & que même il ne pourra peut-être saisir. Un Musicien, dont l'oreille est continuellement exercée à l'harmonie, sera

vivement choqué d'une diſſonance ; une voix fauſſe, un ſon aigre l'offenſera, le bleſſera ; ſon oreille eſt un inſtrument qu'un ſon diſcordant démonte & déſaccorde. L'œil du Peintre eſt un tableau où les nuances les plus légères ſont ſenties, où les traits les plus délicats ſont tracés. On perfectionne auſſi les ſens & même l'appétit des animaux ; on apprend aux oiſeaux à répéter des paroles & des chants ; on augmente l'ardeur d'un chien pour la chaſſe en lui faiſant curée.

Mais cette excellence des ſens & la perfection même qu'on peut leur donner, n'ont des effets bien ſenſibles que dans l'animal ; il nous paroîtra d'autant plus actif & plus intelligent, que ſes ſens ſeront meilleurs ou plus perfectionnés. L'homme au contraire n'en eſt pas plus raiſonnable, pas plus ſpirituel, pour avoir beaucoup exercé ſon oreille & ſes yeux. On ne voit pas que les perſonnes qui ont les ſens obtus, la vue courte, l'oreille dure, l'odorat détruit ou inſenſible aient moins d'eſprit que les autres ; preuve évidente qu'il y a dans l'homme quelque choſe de plus qu'un ſens inté-

rieur animal : celui-ci n'eſt qu'un organe matériel, ſemblable à l'organe des ſens extérieurs, & qui n'en diffère que parce qu'il a la propriété de conſerver les ébranlemens qu'il a reçus ; l'ame de l'homme au contraire eſt un ſens ſupérieur, une ſubſtance ſpirituelle, entièrement différente, par ſon eſſence & par ſon action, de la nature des ſens extérieurs.

Ce n'eſt pas qu'on puiſſe nier pour cela qu'il y ait dans l'homme un ſens intérieur matériel, relatif, comme dans l'animal, aux ſens extérieurs, l'inſpection ſeule le démontre : la conformité des organes dans l'un & dans l'autre, le cerveau qui eſt dans l'homme comme dans l'animal, & qui même eſt d'une plus grande étendue, relativement au volume du corps, ſuffiſent pour aſſurer dans l'homme l'exiſtence de ce ſens intérieur matériel. Mais ce que je prétends, c'eſt que ce ſens eſt infiniment ſubordonné à l'autre ; la ſubſtance ſpirituelle le commande, elle en détruit ou en fait naître l'action : ce ſens, en un mot, qui fait tout dans l'animal, ne fait dans l'homme que ce que le ſens ſupérieur

l'empêche pas ; il fait aussi ce que le sens supérieur ordonne. Dans l'animal ce sens est le principe de la détermination du mouvement & de toutes les actions, dans l'homme ce n'en est que le moyen ou la cause secondaire.

Développons, autant qu'il nous sera possible, ce point important ; voyons ce que ce sens intérieur matériel peut produire : lorsque nous aurons fixé l'étendue de la sphère de son activité, tout ce qui n'y sera pas compris dépendra nécessairement du sens spirituel ; l'ame fera tout ce que ce sens matériel ne peut faire. Si nous établissons des limites certaines entre ces deux puissances, nous reconnoîtrons clairement ce qui appartient à chacune ; nous distinguerons aisément ce que les animaux ont de commun avec nous, & ce que nous avons au-dessus d'eux.

Le sens intérieur matériel reçoit également toutes les impressions que chacun des sens extérieurs lui transmet : ces impressions viennent de l'action des objets, elles ne font que passer par les sens extérieurs, & ne produisent dans ces

ſens qu'un ébranlement très-peu durable, & , pour ainſi dire, inſtantané ; mais elles s'arrêtent ſur le ſens intérieur, & produiſent dans le cerveau, qui en eſt l'organe, des ébranlemens durables & diſtincts. Ces ébranlemens ſont agréables ou déſagréables, c'eſt-à-dire, ſont relatifs ou contraires à la nature de l'animal, & font naître l'appétit ou la répugnance, ſelon l'état & la diſpoſition préſente de l'animal. Prenons un animal au moment de ſa naiſſance ; dès que par les ſoins de la mère il ſe trouve débarraſſé de ſes enveloppes, qu'il a commencé à reſpirer, & que le beſoin de prendre de la nourriture ſe fait ſentir, l'odorat, qui eſt le ſens de l'appétit, reçoit les émanations & l'odeur du lait qui eſt contenu dans les mamelles de la mère : ce ſens ébranlé par les particules odorantes, communique cet ébranlement au cerveau, & le cerveau agiſſant à ſon tour ſur les nerfs, l'animal fait des mouvemens & ouvre la bouche pour ſe procurer cette nourriture dont il a beſoin. Le ſens de l'appétit étant bien plus obtus dans l'homme que dans

l'animal, l'enfant nouveau-né ne ſent que le beſoin de prendre de la nourriture, il l'annonce par des cris; mais il ne peut ſe la procurer ſeul, il n'eſt point averti par l'odorat, rien ne peut déterminer ſes mouvemens pour trouver cette nourriture; il faut l'approcher de la mamelle & la lui faire ſentir & toucher avec la bouche: alors ſes ſens ébranlés communiqueront leur ébranlement à ſon cerveau, & le cerveau agiſſant ſur les nerfs, l'enfant fera les mouvemens néceſſaires pour recevoir & ſucer cette nourriture. Ce ne peut être que par l'odorat & par le goût, c'eſt-à-dire, par les ſens de l'appétit, que l'animal eſt averti de la préſence de la nourriture & du lieu où il faut la chercher: ſes yeux ne ſont point encore ouverts, & le fuſſent-ils, ils ſeroient, dans ces premiers inſtans, inutiles à la détermination du mouvement. L'œil, qui eſt un ſens plus relatif à la connoiſſance qu'à l'appétit, eſt ouvert dans l'homme au moment de ſa naiſſance, & demeure dans la plupart des animaux fermé pour pluſieurs jours. Les ſens de

l'appétit, au contraire, sont bien plus parfaits & bien plus développés dans l'animal que dans l'enfant: autre preuve que dans l'homme les organes de l'appétit sont moins parfaits que ceux de la connoissance, & que dans l'animal ceux de la connoissance le sont moins que ceux de l'appétit.

Les sens relatifs à l'appétit sont donc plus développés dans l'animal qui vient de naître, que dans l'enfant nouveau-né. Il en est de même du mouvement progressif & de tous les autres mouvemens extérieurs: l'enfant peut à peine mouvoir ses membres, il se passera beaucoup de temps avant qu'il ait la force de changer de lieu; le jeune animal au contraire acquiert en très-peu de temps toutes ces facultés: comme elles ne sont dans l'animal que relatives à l'appétit, que cet appétit est véhément & promptement développé, & qu'il est le principe unique de la détermination de tous les mouvemens; que dans l'homme au contraire l'appétit est foible, ne se développe que plus tard, & ne doit pas influer autant que la connoissance, sur la détermination des

mouvemens; l'homme eſt à cet égard plus tardif que l'animal.

Tout concourt donc à prouver, même dans le phyſique, que l'animal n'eſt remué que par l'appétit, & que l'homme eſt conduit par un principe ſupérieur; s'il y a toujours eu du doute ſur ce ſujet, c'eſt que nous ne concevons pas bien comment l'appétit ſeul peut produire dans l'animal des effets ſi ſemblables à ceux que produit chez nous la connoiſſance; & que d'ailleurs nous ne diſtinguons pas aiſément ce que nous faiſons en vertu de la connoiſſance, de ce que nous ne faiſons que par la force de l'appétit. Cependant il me ſemble qu'il n'eſt pas impoſſible de faire diſparoître cette incertitude, & même d'arriver à la conviction, en employant le principe que nous avons établi. Le ſens intérieur matériel, avons-nous dit, conſerve long-temps les ébranlemens qu'il a reçus, ce ſens exiſte dans l'animal, & le cerveau en eſt l'organe, ce ſens reçoit toutes les impreſſions que chacun des ſens extérieurs lui tranſmet; lorſqu'une cauſe extérieure, un objet, de quelque nature qu'il ſoit, exerce donc

son action sur les sens extérieurs, cette action produit un ébranlement durable dans le sens intérieur, cet ébranlement communique du mouvement à l'animal; ce mouvement sera déterminé, si l'impression vient des sens de l'appétit, car l'animal avancera pour atteindre, ou se détournera pour éviter l'objet de cette impression, selon qu'il en aura été flatté ou blessé; ce mouvement peut aussi être incertain, lorsqu'il sera produit par les sens qui ne sont pas relatifs à l'appétit, comme l'œil & l'oreille. L'animal qui voit ou qui entend pour la première fois, est à la vérité ébranlé par la lumière ou par le son: mais l'ébranlement ne produira d'abord qu'un mouvement incertain, parce que l'impression de la lumière ou du son n'est nullement relative à l'appétit; ce n'est que par des actes répétés, & lorsque l'animal aura joint aux impressions du sens de la vue ou de l'ouïe celles de l'odorat, du goût ou du toucher, que le mouvement deviendra déterminé, & qu'en voyant un objet ou en entendant un son, il avancera pour atteindre, ou reculera pour

éviter la choſe qui produit ces impreſſions devenues par l'expérience relatives à ſes appétits.

Pour mieux nous faire entendre, conſidérons un animal inſtruit, un chien, par exemple, qui, quoique preſſé d'un violent appétit, ſemble n'oſer toucher & ne touche point en effet à ce qui pourroit le ſatisfaire, mais en même temps fait beaucoup de mouvement pour l'obtenir de la main de ſon maître; cet animal ne paroît-il pas combiner des idées? ne paroît-il pas deſirer & craindre, en un mot raiſonner à peu près comme un homme qui voudroit s'emparer du bien d'autrui, & qui, quoique violemment tenté, eſt retenu par la crainte du châtiment? voilà l'interprétation vulgaire de la conduite de l'animal. Comme c'eſt de cette façon que la choſe ſe paſſe chez nous, il eſt naturel d'imaginer, & on imagine en effet qu'elle ſe paſſe de même dans l'animal; l'analogie, dit-on, eſt bien fondée, puiſque l'organiſation & la conformation des ſens, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ſont ſemblables dans l'animal & dans

l'homme. Cependant ne devrions-nous pas voir que pour que cette analogie fût en effet bien fondée, il faudroit quelque chose de plus, qu'il faudroit du moins que rien ne pût la démentir, qu'il seroit nécessaire que les animaux pussent faire, & fissent dans quelques occasions, tout ce que nous faisons ! or le contraire est évidemment démontré, ils n'inventent, ils ne perfectionnent rien, ils ne réfléchissent par conséquent sur rien, ils ne font jamais que les mêmes choses de la même façon : nous pouvons donc déjà rabattre beaucoup de la force de cette analogie, nous pouvons même douter de sa réalité, & nous devons chercher si ce n'est pas par un autre principe différent du nôtre qu'ils sont conduits, & si leurs sens ne suffisent pas pour produire leurs actions, sans qu'il soit nécessaire de leur accorder une connoissance de réflexion.

Tout ce qui est relatif à leur appétit ébranle très-vivement leur sens intérieur, & le chien se jetteroit à l'instant sur l'objet de cet appétit, si ce même sens intérieur ne conservoit pas les impressions

antérieures de douleur dont cette action a été précédemment accompagnée ; les impreſſions extérieures ont modifié l'animal, cette proie qu'on lui préſente n'eſt pas offerte à un chien ſimplement, mais à un chien battu ; & comme il a été frappé toutes les fois qu'il s'eſt livré à ce mouvement d'appétit, les ébranlemens de douleur ſe renouvellent en même temps que ceux de l'appétit ſe font ſentir, parce que ces deux ébranlemens ſe ſont toujours faits enſemble. L'animal étant donc pouſſé tout-à-la-fois par deux impulſions contraires qui ſe détruiſent mutuellement, il demeure en équilibre entre ces deux puiſſances égales, la cauſe déterminante de ſon mouvement étant contre-balancée, il ne ſe mouvera pas pour atteindre à l'objet de ſon appétit. Mais les ébranlemens de l'appétit & de la répugnance, ou, ſi l'on veut, du plaiſir & de la douleur, ſubſiſtant toujours enſemble dans une oppoſition qui en détruit les effets, il ſe renouvelle en même temps dans le cerveau de l'animal un troiſième ébranlement, qui a ſouvent accompagné les

deux premiers : c'eſt l'ébranlement cauſé par l'action de ſon maître, de la main duquel il a ſouvent reçu ce morceau qui eſt l'objet de ſon appétit ; & comme ce troiſième ébranlement n'eſt contre-balancé par rien de contraire, il devient la cauſe déterminante du mouvement. Le chien ſera donc déterminé à ſe mouvoir vers ſon maître & à s'agiter juſqu'à ce que ſon appétit ſoit ſatisfait en entier.

On peut expliquer de la même façon & par les mêmes principes toutes les actions des animaux, quelque compliquées qu'elles puiſſent paroître, ſans qu'il ſoit beſoin de leur accorder, ni la penſée, ni la réflexion, leur ſens intérieur ſuffit pour produire tous leurs mouvemens. Il ne reſte plus qu'une choſe à éclaircir, c'eſt la nature de leurs ſenſations, qui doivent être ſuivant ce que nous venons d'établir, bien différentes des nôtres. Les animaux, nous dira-t-on, n'ont-ils donc aucune connoiſſance ? leur ôtez-vous la conſcience de leur exiſtence, le ſentiment ? puiſque vous prétendez expliquer mécaniquement toutes leurs actions, ne les réduiſez-vous

pas à n'être que de ſimples machines, que d'inſenſibles automates!

Si je me ſuis bien expliqué, on doit avoir déjà vu que, bien loin de tout ôter aux animaux je leur accorde tout, à l'exception de la penſée & de la réflexion; ils ont le ſentiment, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons; ils ont auſſi la conſcience de leur exiſtence actuelle; mais ils n'ont pas celle de leur exiſtence paſſée; ils ont des ſenſations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'eſt-à-dire, la puiſſance qui produit les idées; car les idées ne ſont que des ſenſations comparées, ou, pour mieux dire, des aſſociations de ſenſations.

Conſidérons en particulier chacun de ces objets. Les animaux ont le ſentiment, même plus exquis que nous ne l'avons: je crois ceci déjà prouvé par ce que nous avons dit de l'excellence de ceux de leurs ſens qui ſont relatifs à l'appétit, par la répugnance naturelle & invincible qu'ils ont pour de certaines choſes, & l'appétit conſtant & décidé qu'ils ont pour d'autres choſes, par cette

faculté qu'ils ont bien ſupérieurement à nous de diſtinguer ſur le champ & ſans aucune incertitude ce qui leur convient de ce qui leur eſt nuiſible. Les animaux ont donc, comme nous, de la douleur & du plaiſir; ils ne connoiſſent pas le bien & le mal, mais ils le ſentent : ce qui leur eſt agréable eſt bon, ce qui leur eſt déſagréable eſt mauvais; l'un & l'autre ne ſont que des rapports convenables ou contraires à leur nature, à leur organiſation. Le plaiſir que le chatouillement nous donne, la douleur que nous cauſe une bleſſure, ſont des douleurs & des plaiſirs qui nous ſont communs avec les animaux, puiſqu'ils dépendent abſolument d'une cauſe extérieure matérielle, c'eſt-à-dire, d'une action plus ou moins forte ſur les nerfs qui ſont les organes du ſentiment. Tout ce qui agit mollement ſur ces organes, tout ce qui les remue délicatement, eſt une cauſe de plaiſir; tout ce qui les ébranle violemment, tout ce qui les agite fortement, eſt une cauſe de douleur. Toutes les ſenſations ſont donc des ſources de plaiſir tant qu'elles ſont douces, tempérées &

naturelles; mais dès qu'elles deviennent trop fortes, elles produisent la douleur, qui, dans le physique, est l'extrême plutôt que le contraire du plaisir.

En effet, une lumière trop vive, un feu trop ardent, un trop grand bruit, une odeur trop forte, un mets insipide ou grossier, un frottement dur, nous blessent ou nous affectent désagréablement; au lieu qu'une couleur tendre, une chaleur tempérée, un son doux, un parfum délicat, une saveur fine, un attouchement léger, nous flattent & souvent nous remuent délicieusement. Tout effleurement des sens est donc un plaisir, & toute secousse forte, tout ébranlement violent, est une douleur; & comme les causes qui peuvent occasionner des commotions & des ébranlemens violens se trouvent plus rarement dans la Nature que celles qui produisent des mouvemens doux & des effets modérés; que d'ailleurs les animaux, par l'exercice de leurs sens, acquièrent en peu de temps les habitudes, non-seulement d'éviter les rencontres offensantes, & de s'éloigner des choses nuisibles,

mais même de distinguer les objets qui leur conviennent & de s'en approcher; il n'est pas douteux qu'ils n'aient beaucoup plus de sensations agréables, que de sensations désagréables, & que la somme du plaisir ne soit plus grande que celle de la douleur.

Si dans l'animal le plaisir n'est autre chose que ce qui flatte les sens, & que dans le physique ce qui flatte les sens ne soit que ce qui convient à la Nature; si la douleur au contraire n'est que ce qui blesse les organes & ce qui répugne à la Nature; si, en un mot, le plaisir est le bien, & la douleur le mal physique, on ne peut guère douter que tout être sentant n'ait en général plus de plaisir que de douleur : car tout ce qui est convenable à sa nature, tout ce qui peut contribuer à sa conservation, tout ce qui soutient son existence est plaisir; tout ce qui tend au contraire à sa destruction, tout ce qui peut déranger son organisation, tout ce qui change son état naturel, est douleur. Ce n'est donc que par le plaisir qu'un être sentant peut continuer d'exister; & si la somme

des ſenſations flatteuſes, c'eſt-à-dire, des effets convenables à ſa nature, ne ſurpaſſoit pas celle des ſenſations douloureuſes ou des effets qui lui ſont contraires, privé de plaiſir il languiroit d'abord faute de bien; chargé de douleur il périroit enſuite par l'abondance du mal.

Dans l'homme le plaiſir & la douleur phyſiques ne ſont que la moindre partie de ſes peines & de ſes plaiſirs, ſon imagination qui travaille continuellement fait tout ou plutôt ne fait rien que pour ſon malheur, car elle ne préſente à l'ame que des fantômes vains ou des images exagérées, & la force à s'en occuper: plus agitée par ces illuſions qu'elle ne le peut être par les objets réels, l'ame perd ſa faculté de juger, & même ſon empire, elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en ſecond, & ſouvent elle veut l'impoſſible; ſa volonté, qu'elle ne détermine plus, lui devient donc à charge, ſes deſirs outrés ſont des peines, & ſes vaines eſpérances ſont tout au plus de faux plaiſirs qui diſparoiſſent & s'évanouiſſent dès que le calme ſuccède &

que l'ame reprenant sa place vient à les juger.

Nous nous préparons donc des peines toutes les fois que nous cherchons des plaisirs; nous sommes malheureux dès que nous desirons d'être plus heureux. Le bonheur est au dedans de nous-mêmes, il nous a été donné; le malheur est au dehors & nous l'allons chercher. Pourquoi ne sommes-nous pas convaincus que la jouissance paisible de notre ame est notre seul & vraï bien, que nous ne pouvons l'augmenter sans risquer de le perdre, que moins nous desirons & plus nous possédons; qu'enfin tout ce que nous voulons au-delà de ce que la Nature peut nous donner, est peine, & que rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre!

Or la Nature nous a donné & nous offre encore à tout instant des plaisirs sans nombre, elle a pourvu à nos besoins, elle nous a munis contre la douleur; il y a dans le physique infiniment plus de bien que de mal; ce n'est donc pas la réalité, c'est la chimère qu'il faut craindre, ce n'est ni la douleur du corps,

ni les maladies, ni la mort, mais l'agitation de l'ame, les passions & l'ennui qui sont à redouter.

Les animaux n'ont qu'un moyen d'avoir du plaisir, c'est d'exercer leur sentiment pour satisfaire leur appétit : nous avons cette même faculté, & nous avons de plus un autre moyen de plaisir, c'est d'exercer notre esprit, dont l'appétit est de savoir. Cette source de plaisir seroit la plus abondante & la plus pure, si nos passions en s'opposant à son cours, ne venoient à la troubler, elles détournent l'ame de toute contemplation; dès qu'elles ont pris le dessus, la raison est dans le silence, ou du moins elle n'élève plus qu'une voix foible & souvent importune, le dégoût de la vérité suit, le charme de l'illusion augmente, l'erreur se fortifie, nous entraîne & nous conduit au malheur: car quel malheur plus grand que de ne plus rien voir tel qu'il est, de ne plus rien juger que relativement à sa passion, de n'agir que par son ordre, de paroître en conséquence injuste ou ridicule aux autres; & d'être forcé de se mépriser soi-même, lorsqu'on vient à s'examiner!

Dans cet état d'illusion & de tenèbres, nous voudrions changer la nature même de notre ame : elle ne nous a été donnée que pour connoître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir, si nous pouvions étouffer en entier sa lumière, nous n'en regretterions pas la perte, nous envierions volontiers le sort des insensés : comme ce n'est plus que par intervalles que nous sommes raisonnables, & que ces intervalles de raison nous sont à charge & se passent en reproches secrets, nous voudrions les supprimer ; ainsi marchant toujours d'illusions en illusions, nous cherchons volontairement à nous perdre de vue pour arriver bientôt à ne nous plus connoître & finir par nous oublier.

Une passion sans intervalles est démence, & l'état de démence est pour l'ame un état de mort. De violentes passions avec des intervalles sont des accès de folie, des maladies de l'ame d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus longues & plus fréquentes. La sagesse n'est que la somme des intervalles de santé que ces accès nous laissent, cette somme

n'eſt point celle de notre bonheur ; car nous ſentons alors que notre ame a été malade, nous blâmons nos paſſions, nous condamnons nos actions. La folie eſt le genre du malheur, & c'eſt la ſageſſe qui le développe : la plupart de ceux qui ſe diſent malheureux ſont des hommes paſſionnés, c'eſt-à-dire des fous, auxquels il reſte quelques intervalles de raiſon, pendant leſquels ils connoiſſent leur folie, & ſentent par conſéquent leur malheur ; & comme il y a dans les conditions élevées plus de faux deſirs, plus de vaines prétentions, plus de paſſions déſordonnées, plus d'abus de ſon ame, que dans les états inférieurs, les Grands ſont ſans doute de tous les hommes les moins heureux.

Mais détournons les yeux de ces triſtes objets & de ces vérités humiliantes, conſidérons l'homme ſage, le ſeul qui ſoit digne d'être conſidéré : maître de lui-même, il l'eſt des évènemens ; content de ſon état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivre que comme il a toujours vécu ; ſe ſuffiſant à lui-même, il n'a qu'un foible beſoin des autres,

il ne peut leur être à charge ; occupé continuellement à exercer les facultés de son ame, il perfectionne son entendement, il cultive son esprit, il acquiert de nouvelles connoissances, & se satisfait à tout instant sans remords, sans dégoût; il jouit de tout l'Univers en jouissant de lui-même.

Un tel homme est sans doute l'être le plus heureux de la Nature, il joint aux plaisirs du corps, qui lui sont communs avec les animaux, les joies de l'esprit qui n'appartiennent qu'à lui : il a deux moyens d'être heureux qui s'aident & se fortifient mutuellement ; & si par un dérangement de santé ou par quelque autre accident il vient à ressentir de la douleur, il souffre moins qu'un autre, la force de son ame le soutient, la raison le console, il a même de la satisfaction en souffrant, c'est de se sentir assez fort pour souffrir.

La santé de l'homme est moins ferme & plus chancelante que celle d'aucun des animaux, il est malade plus souvent & plus long-temps, il périt à tout âge, au lieu que les animaux semblent parcourir

l'un pas égal & ferme l'espace de la vie. Cela me paroît venir de deux causes, qui, quoique bien différentes, doivent toutes deux contribuer à cet effet, la première est l'agitation de notre ame, elle est occasionnée par le dérèglement de notre sens intérieur matériel : les passions & les malheurs qu'elles entraînent influent sur la santé, & dérangent les principes qui nous animent : si l'on observoit les hommes, on verroit que presque tous mènent une vie timide ou contentieuse ; & que la plupart meurent de chagrin. La seconde est l'imperfection de ceux de nos sens qui sont relatifs à l'appétit. Les animaux sentent bien mieux que nous ce qui convient à leur nature, ils ne se trompent pas dans le choix de leurs alimens, ils ne s'excèdent pas dans leurs plaisirs ; guidés par le seul sentiment de leurs besoins actuels, ils se satisfont sans chercher à en faire naître de nouveaux. Nous, indépendamment de ce que nous voulons tout à l'excès, indépendamment de cette espèce de fureur avec laquelle nous cherchons à nous détruire en cherchant

à forcer la Nature ; nous ne savons pas trop ce qui nous convient ou ce qui nous est nuisible, nous ne distinguons pas bien les effets de telle ou telle nourriture, nous dédaignons les alimens simples, & nous leur préférons des mets composés, parce que nous avons corrompu notre goût, & que d'un sens de plaisir nous en avons fait un organe de débauche qui n'est flatté que de ce qui l'irrite.

Il n'est donc pas étonnant que nous soyons plus que les animaux, sujets à des infirmités, puisque nous ne sentons pas aussi-bien qu'eux ce qui nous est bon ou mauvais, ce qui peut contribuer à conserver ou à détruire notre santé ; que notre expérience est à cet égard bien moins sûre que leur sentiment ; que d'ailleurs nous abusons infiniment plus qu'eux, de ces mêmes sens de l'appétit qu'ils ont meilleurs & plus parfaits que nous, puisque ces sens ne sont pour eux que des moyens de conservation & de santé, & qu'ils deviennent pour nous des causes de destruction & de maladies. L'intempérance détruit &

fait languir plus d'hommes elle ſeule, que tous les autres fléaux de la nature humaine réunis.

Toutes ces réflexions nous portent à croire que les animaux ont le ſentiment plus ſûr & plus exquis que nous ne l'avons; car quand même on voudroit m'oppoſer qu'il y a des animaux qu'on empoiſonne aiſément, que d'autres s'empoiſonnent eux-mêmes, & que par conſéquent ces animaux ne diſtinguent pas mieux que nous ce qui peut leur être contraire, je répondrai toujours qu'ils ne prennent le poiſon qu'avec l'appât dont il eſt enveloppé ou avec la nourriture dont il ſe trouve environné; que d'ailleurs ce n'eſt que quand ils n'ont point à choiſir, quand la faim les preſſe, & quand le beſoin devient néceſſité, qu'ils dévorent en effet tout ce qu'ils trouvent ou tout ce qui leur eſt préſenté, & encore arrive-t-il que la plupart ſe laiſſent conſumer d'inanition & périr de faim plutôt que de prendre des nourritures qui leur répugnent.

Les animaux ont donc le ſentiment,

même à un plus haut degré que nous ne l'avons ; je pourrois le prouver encore par l'usage qu'ils font de ce sens admirable, qui seul pourroit leur tenir lieu de tous les autres sens. La plupart des animaux ont l'odorat si parfait qu'ils sentent de plus loin qu'ils ne voient, non-seulement ils sentent de très-loin les corps présens & actuels, mais ils en sentent les émanations & les traces longtemps après qu'ils sont absens & passés. Un tel sens est un organe universel de sentiment ; c'est un œil qui voit les objets non-seulement où ils sont, mais même par-tout où ils ont été, c'est un organe de goût par lequel l'animal savoure, non-seulement ce qu'il peut toucher & saisir, mais même ce qui est éloigné & qu'il ne peut atteindre ; c'est le sens par lequel il est le plus tôt, le plus souvent & le plus sûrement averti, par lequel il agit, il se détermine, par lequel il reconnoît ce qui est convenable ou contraire à sa nature, par lequel enfin il aperçoit, sent & choisit ce qui peut satisfaire son appétit.

Les animaux ont donc les sens relatifs

l'appétit plus parfaits que nous ne les ons, & par conſéquent ils ont le ſen- ment plus exquis & à un plus haut gré que nous ne l'avons ; ils ont auſſi conſcience de leur exiſtence actuelle, ais ils n'ont pas celle de leur exiſtence aſſée. Cette ſeconde propoſition mé- te, comme la première, d'être conſi- dérée ; je vais tâcher d'en prouver la vérité.

La conſcience de ſon exiſtence, ce ſentiment intérieur qui conſtitue le *moi*, eſt compoſé chez nous de la ſenſation de notre exiſtence actuelle, & du ſou- venir de notre exiſtence paſſée. Ce ſouvenir eſt une ſenſation tout auſſi préſente que la première, elle nous oc- cupe même quelquefois plus fortement, & nous affecte plus puiſſamment que les ſenſations actuelles ; & comme ces deux eſpèces de ſenſations ſont diffé- rentes, & que notre ame a la faculté de les comparer & d'en former des idées, notre conſcience d'exiſtence eſt d'autant plus certaine & d'autant plus étendue, que nous nous repréſentons plus ſou- vent & en plus grand nombre les choſes

passées, & que par nos réflexions nous les comparons & les combinons davantage entre elles & avec les choses présentes. Chacun conserve dans soi-même un certain nombre de sensations relatives aux différentes existences, c'est-à-dire, aux différens états où l'on s'est trouvé; ce nombre de sensations est devenu une succession & a formé une suite d'idées, par la comparaison que notre ame a faite des ces sensations entre elles. C'est dans cette comparaison de sensations que consiste l'idée du temps, & même toutes les autres idées ne sont, comme nous l'avons déjà dit, que des sensations comparées. Mais cette suite de nos idées, cette chaîne de nos existences, se présente à nous souvent dans un ordre fort différent de celui dans lequel nos sensations nous sont arrivées: c'est l'ordre de nos idées, c'est-à-dire, des comparaisons que notre ame a faites de nos sensations, que nous voyons, & point du tout l'ordre de ces sensations, & c'est en cela principalement que consiste la différence des caractères & des esprits; car de deux hommes que nous

ppoſerons ſemblablement organiſés, & ui auront été élevés enſemble & de la ême façon, l'un pourra penſer bien ifféremment de l'autre, quoique tous eux aient reçu leurs ſenſations dans le ême ordre ; mais comme la trempe e leurs ames eſt différente, & que hacune de ces ames a comparé & cominé ces ſenſations ſemblables, d'une anière qui lui eſt propre & particuère; le réſultat général de ces comparaiſons, c'eſt-à-dire, les idées, l'eſprit & le caractère acquis, ſeront auſſi différens.

Il y a quelques hommes dont l'activité de l'ame eſt telle qu'ils ne reçoivent jamais deux ſenſations ſans les comparer & ſans en former par conſéquent une idée; ceux-ci ſont les plus ſpirituels, & peuvent, ſuivant les circonſtances, devenir les premiers des hommes en tout genre. Il y en a d'autres, en aſſez grand nombre, dont l'ame moins active laiſſe échapper toutes les ſenſations qui n'ont pas un certain degré de force, & ne compare que celles qui l'ébranlent fortement; ceux-ci ont moins d'eſprit que

les premiers, & d'autant moins que leur ame se porte moins fréquemment à comparer leurs sensations & à en former des idées: d'autres enfin, & c'est la multitude, ont si peu de vie dans l'ame, & une si grande indolence à penser, qu'ils ne comparent & ne combinent rien, rien au moins du premier coup d'œil; il leur faut des sensations fortes & répétées mille & mille fois pour que leur ame vienne enfin à en comparer quelqu'une & à former une idée: ces hommes sont plus ou moins stupides, & semblent ne différer des animaux que par ce petit nombre d'idées que leur ame a tant de peine à produire.

La conscience de notre existence étant donc composée, non-seulement de nos sensations actuelles, mais même de la suite d'idées qui a fait naître la comparaison de nos sensations & de nos existences passées, il est évident que plus on a d'idées, & plus on est sûr de son existence; que plus on a d'esprit, plus on existe; qu'enfin c'est par la puissance de réfléchir qu'a notre ame, & par cette seule puissance, que nous sommes

sommes certains de nos existences passées, & que nous voyons nos existences futures, l'idée de l'avenir n'étant que la comparaison inverse du présent au passé, puisque dans cette vue de l'esprit le présent est passé, & l'avenir est présent.

Cette puissance de réfléchir ayant été refusée aux animaux *(c)*, il est donc certain qu'ils ne peuvent former d'idées, & que par conséquent leur conscience d'existence est moins sûre & moins étendue que la nôtre; car ils ne peuvent avoir aucune idée du temps, aucune connoissance du passé, aucune notion de l'avenir, leur conscience d'existence est simple, elle dépend uniquement des sensations qui les affectent actuellement, & consiste dans le sentiment intérieur que ces sensations produisent.

Ne pouvons-nous pas concevoir ce que c'est que cette conscience d'existence dans les animaux, en faisant réflexion sur l'état où nous nous trouvons lorsque nous sommes fortement occupés d'un objet, ou violemment agités par une passion

(c) Voyez *vol. IV* de cette Histoire Naturelle, art. *de la nature de l'Homme.*

qui ne nous permet de faire aucune réflexion sur nous-mêmes ? On exprime l'idée de cet état en disant qu'on est hors de soi, & l'on est en effet hors de soi dès que l'on n'est occupé que des sensations actuelles, & l'on est d'autant plus hors de soi, que ces sensations sont plus vives, plus rapides, & qu'elles donnent moins de temps à l'ame pour les considérer : dans cet état, nous nous sentons, nous sentons même le plaisir & la douleur dans toutes leurs nuances ; nous avons donc alors le sentiment, la conscience de notre existence, sans que notre ame semble y participer. Cet état où nous ne nous trouvons que par instans, est l'état habituel des animaux ; privés d'idées & pourvus de sensations, ils ne savent point qu'ils existent, mais ils le sentent.

Pour rendre plus sensible la différence que j'établis ici entre les sensations & les idées, & pour démontrer en même temps que les animaux ont des sensations, & qu'ils n'ont point d'idées, considérons en détail leurs facultés & les nôtres, & comparons leurs opérations

à nos actions. Ils ont comme nous des ſens, & par conſéquent ils reçoivent les impreſſions des objets extérieurs ; ils ont comme nous un ſens intérieur, un organe qui conſerve les ébranlemens cauſés par ces impreſſions, & par conſéquent ils ont des ſenſations qui, comme les nôtres, peuvent ſe renouveler & ſont plus ou moins fortes & plus ou moins durables : cependant ils n'ont ni l'eſprit, ni l'entendement, ni la mémoire comme nous l'avons, parce qu'ils n'ont pas la puiſſance de comparer leurs ſenſations, & que ces trois facultés de notre ame dépendent de cette puiſſance.

Les animaux n'ont pas la mémoire ! le contraire paroît démontré, me dira-t-on ; ne reconnoiſſent-ils pas après une abſence les perſonnes auprès deſquelles ils ont vécu, les lieux qu'ils ont habités, les chemins qu'ils ont parcourus ? ne ſe ſouviennent-ils pas des châtimens qu'ils ont eſſuyés, des careſſes qu'on leur a faites, des leçons qu'on leur a données ! Tout ſemble prouver qu'en leur ôtant l'entendement & l'eſprit, on ne peut leur

refuser la mémoire, & une mémoire active, étendue, & peut-être plus fidèle que la nôtre. Cependant, quelque grandes que soient ces apparences, & quelque fort que soit le préjugé qu'elles ont fait naître, je crois qu'on peut démontrer qu'elles nous trompent ; que les animaux n'ont aucune connoissance du passé, aucune idée du temps, & que par conséquent ils n'ont pas la mémoire.

Chez nous, la mémoire émane de la puissance de réfléchir, car le souvenir que nous avons des choses passées suppose, non-seulement la durée des ébranlemens de notre sens intérieur matériel, c'est-à-dire, le renouvellement de nos sensations antérieures, mais encore les comparaisons que notre ame a faites de ces sensations, c'est-à-dire, les idées qu'elle en a formées. Si la mémoire ne consistoit que dans le renouvellement des sensations passées, ces sensations se représenteroient à notre sens intérieur sans y laisser une impression déterminée ; elles se présenteroient sans aucun ordre, sans liaisons entre elles, à peu près comme elles se présentent dans l'ivresse ou dans

certains rêves, où tout eſt ſi découſu, ſi peu ſuivi, ſi peu ordonné, que nous ne pouvons en conſerver le ſouvenir : car nous ne nous ſouvenons que des choſes qui ont des rapports avec celles qui les ont précédées ou ſuivies; & toute ſenſation iſolée, qui n'auroit aucune liaiſon avec les autres ſenſations; quelque forte qu'elle pût être, ne laiſſeroit aucune trace dans notre eſprit : or c'eſt notre ame qui établit ces rapports entre les choſes, par la comparaiſon qu'elle fait des unes avec les autres; c'eſt elle qui forme la liaiſon de nos ſenſations & qui ourdit la trame de nos exiſtences par un fil continu d'idées. La mémoire conſiſte donc dans une ſucceſſion d'idées, & ſuppoſe néceſſairement la puiſſance qui les produit.

Mais pour ne laiſſer, s'il eſt poſſible, aucun doute ſur ce point important, voyons quelle eſt l'eſpèce de ſouvenir que nous laiſſent nos ſenſations, lorſqu'elles n'ont point été accompagnées d'idées. La douleur & le plaiſir ſont de pures ſenſations, & les plus fortes de toutes, cependant lorſque nous voulons

nous rappeler ce que nous avons senti dans les instans les plus vifs de plaisir ou de douleur, nous ne pouvons le faire que foiblement, confusément; nous nous souvenons seulement que nous avons été flattés ou blessés, mais notre souvenir n'est pas distinct, nous ne pouvons nous représenter, ni l'espèce, ni le degré, ni la durée de ces sensations qui nous ont cependant si fortement ébranlés, & nous sommes d'autant moins capables de nous les représenter, qu'elles ont été moins répétées & plus rares. Une douleur, par exemple, que nous n'aurons éprouvée qu'une fois, qui n'aura duré que quelques instans, & qui sera différente des douleurs que nous éprouvons habituellement, sera nécessairement bientôt oubliée, quelque vive qu'elle ait été, & quoique nous nous souvenions que dans cette circonstance nous avons ressenti une grande douleur, nous n'avons qu'une foible réminiscence de la sensation même, tandis que nous avons une mémoire nette des circonstances qui l'accompagnoient & du temps où elle nous est arrivée.

Pourquoi tout ce qui s'eſt paſſé dans notre enfance eſt-il preſque entièrement oublié ? & pourquoi les vieillards ont-ils un ſouvenir plus préſent de ce qui leur eſt arrivé dans le moyen âge, que de ce qui leur arrive dans leur vieilleſſe ? y a-t-il une meilleure preuve que les ſenſations toutes ſeules ne ſuffiſent pas pour produire la mémoire, & qu'elle n'exiſte en effet que dans la ſuite des idées que notre ame peut tirer de ces ſenſations ? car dans l'enfance les ſenſations ſont auſſi & peut-être plus vives & plus rapides que dans le moyen âge, & cependant elles ne laiſſent que peu ou point de traces, parce qu'à cet âge, la puiſſance de réfléchir, qui ſeule peut former des idées, eſt dans une inaction preſque totale, & que dans les momens où elle agit, elle ne compare que des ſuperficies, elle ne combine que de petites choſes pendant un petit temps, elle ne met rien en ordre, elle ne réduit rien en ſuite. Dans l'âge mûr, où la raiſon eſt entièrement développée, parce que la puiſſance de réfléchir eſt en entier exercice, nous tirons de nos

sensations tout le fruit qu'elles peuvent produire, & nous nous formons plusieurs ordres d'idées & plusieurs chaînes de pensées dont chacune fait une trace durable, sur laquelle nous repassons si souvent, qu'elle devient profonde, ineffaçable, & que plusieurs années après, dans le temps de notre vieillesse, ces mêmes idées se présentent avec plus de force que celles que nous pouvons tirer immédiatement des sensations actuelles, parce qu'alors ces sensations sont foibles, lentes, émoussées, & qu'à cet âge l'ame même participe à la langueur du corps, Dans l'enfance le temps présent est tout, dans l'âge mûr on jouit également du passé, du présent & de l'avenir, & dans la vieillesse on sent peu le présent, on détourne les yeux de l'avenir, & on ne vit que dans le passé. Ces différences ne dépendent-elles pas entièrement de l'ordonnance que notre ame a faites de nos sensations, & ne sont-elles pas relatives au plus ou moins de facilité que nous avons dans ces différens âges à former, à acquérir & à conserver des idées! l'enfant qui

fase, & le vieillard qui radote, n'ont ni l'un ni l'autre le ton de la raison, parce qu'ils manquent également d'idées ; le premier ne peut encore en former, & le second n'en forme plus.

Un imbécille, dont les sens & les organes corporels nous paroissent sains & bien disposés, a comme nous des sensations de toutes espèces, il les aura aussi dans le même ordre s'il vit en société & qu'on l'oblige à faire ce que font les autres hommes ; cependant, comme ces sensations ne lui font point naître d'idées, qu'il n'y a point de correspondance entre son ame & son corps, & qu'il ne peut réfléchir sur rien, il est en conséquence privé de la mémoire & de la connoissance de soi-même. Cet homme ne diffère en rien de l'animal, quant aux facultés extérieures, car quoiqu'il ait une ame, & que par conséquent il possède en lui le principe de la raison, comme ce principe demeure dans l'inaction, & qu'il ne reçoit rien des organes corporels avec lesquels il n'a aucune correspondance, il ne peut influer sur les actions de cet homme, qui

dès-lors ne peut agir que comme un animal uniquement déterminé par ses sensations & par le sentiment de son existence actuelle & de ses besoins présens. Ainsi l'homme imbécille & l'animal sont des êtres dont les résultats & les opérations sont les mêmes à tous égards, parce que l'un n'a point d'ame, & que l'autre ne s'en sert point; tous deux manquent de la puissance de réfléchir, & n'ont par conséquent ni entendement, ni esprit, ni mémoire, mais tous deux ont des sensations, du sentiment & du mouvement.

Cependant, me répétera-t-on toujours, l'homme imbécille & l'animal n'agissent-ils pas souvent comme s'ils étoient déterminés par la connoissance des choses passées? ne reconnoissent-ils pas les personnes avec lesquelles ils ont vécu, les lieux qu'ils ont habités, &c. ces actions ne supposent-elles pas nécessairement la mémoire? & cela ne prouveroit-il pas au contraire qu'elle n'émane point de la puissance de réfléchir?

Si l'on a donné quelqu'attention à ce que je viens de dire, on aura déjà senti

que je distingue deux espèces de mémoires infiniment différentes l'une de l'autre par leur cause, & qui peuvent cependant se ressembler en quelque sorte par leurs effets; la première est la trace de nos idées, & la seconde que j'appellerois volontiers réminiscence plutôt que mémoire, n'est que le renouvellement de nos sensations, ou plutôt des ébranlemens qui les ont causées : la première émane de l'ame, & comme je l'ai prouvé, elle est pour nous bien plus parfaite que la seconde; cette dernière au contraire n'est produite que par le renouvellement des ébranlemens du sens intérieur matériel, & elle est la seule qu'on puisse accorder à l'animal ou à l'homme imbécille : leurs sensations antérieures sont renouvelées par les sensations actuelles, elles se réveillent avec toutes les circonstances qui les accompagnoient, l'image principale & présente appelle les images anciennes & accessoires, ils sentent comme ils ont senti, ils agissent donc comme ils ont agi, ils voient ensemble le présent & le passé, mais sans les distinguer, sans les

comparer, & par conséquent sans les connoître.

Une seconde objection qu'on me fera sans doute, & qui n'est cependant qu'une conséquence de la première, mais qu'on ne manquera pas de donner comme une autre preuve de l'existence de la mémoire dans les animaux, ce sont leurs rêves. Il est certain que les animaux se représentent dans le sommeil les choses dont ils ont été occupés pendant la veille; les chiens jappent souvent en dormant, & quoique cet aboiement soit sourd & foible, on y reconnoît cependant la voix de la chasse, les accens de la colère, les sons du desir ou du murmure, &c. on ne peut donc pas douter qu'ils n'aient des choses passées un souvenir très-vif, très-actif & différent de celui dont nous venons de parler, puisqu'il se renouvelle indépendamment d'aucune cause extérieure qui pourroit y être relative.

Pour éclaircir cette difficulté & y répondre d'une manière satisfaisante, il faut examiner la nature de nos rêves, & chercher s'ils viennent de notre ame

ou s'ils dépendent ſeulement de notre ſans intérieur matériel ; ſi nous pouvions prouver qu'ils y réſident en entier, ce ſeroit, non-ſeulement une réponſe à l'objection, mais une nouvelle démonſtration contre l'entendement & la mémoire des animaux.

Les imbécilles, dont l'ame eſt ſans action, rêvent comme les autres hommes ; il ſe produit donc des rêves indépendamment de l'ame, puiſque dans les imbécilles l'ame ne produit rien : les animaux qui n'ont point d'ame peuvent donc rêver auſſi, & non-ſeulement il ſe produit des rêves indépendamment de l'ame, mais je ſerois fort porté à croire que tous les rêves en ſont indépendans. Je demande ſeulement que chacun réfléchiſſe ſur ſes rêves, & tâche à reconnoître pourquoi les parties en ſont ſi mal liées, & les évènemens ſi bizarres, il m'a paru que c'étoit principalement parce qu'ils ne roulent que ſur des ſenſations & point du tout ſur des idées. L'idée du temps, par exemple, n'y entre jamais, on ſe repréſente bien les perſonnes que l'on n'a pas vues, &

même celles qui ſont mortes depuis pluſieurs années, on les voit vivantes & telles qu'elles étoient, mais on les joint aux choſes actuelles & aux perſonnes préſentes ou à des choſes & à des perſonnes d'un autre temps : il en eſt de même de l'idée du lieu, on ne voit pas où elles étoient ; les choſes qu'on ſe repréſente, on les voit ailleurs, où elles ne pouvoient être ; ſi l'ame agiſſoit, il ne lui faudroit qu'un inſtant pour mettre de l'ordre dans cette ſuite découſue, dans ce cahos de ſenſations, mais ordinairement elle n'agit point, elle laiſſe les repréſentations ſe ſuccéder en deſordre, & quoique chaque objet ſe préſente vivement, la ſucceſſion en eſt ſouvent confuſe & toujours chimérique : & s'il arrive que l'ame ſoit à demi réveillée par l'énormité de ces diſparates, ou ſeulement par la force de ces ſenſations, elle jettera ſur le champ une étincelle de lumière au milieu des ténèbres, elle produira une idée réelle dans le ſein même des chimères, on rêvera que tout cela pourroit bien n'être qu'un rêve, je devrois dire on penſera

car quoique cette action ne soit qu'un petit signe de l'ame, ce n'est point une sensation ni un rêve, c'est une pensée, une réflexion, mais qui n'étant pas assez forte pour dissiper l'illusion, s'y mêle, en devient partie, & n'empêche pas les représentations de se succéder, en sorte qu'au réveil on s'imagine avoir rêvé cela même qu'on avoit pensé.

Dans les rêves on voit beaucoup, on entend rarement, on ne raisonne point, on sent vivement, les images se suivent, les sensations se succèdent sans que l'ame les compare ni les réunisse : on n'a donc que des sensations & point d'idées, puisque les idées ne sont que les comparaisons des sensations; ainsi les rêves ne résident que dans le sens intérieur matériel, l'ame ne les produit point, ils feront donc partie de ce souvenir animal, de cette espèce de réminiscence matérielle dont nous avons parlé : la mémoire au contraire ne peut exister sans l'idée du temps, sans la comparaison des idées antérieures & des idées actuelles, & puisque ces idées n'entrent point dans les rêves, il paroît

démontré qu'ils ne peuvent être ni une conséquence, ni un effet, ni une preuve de la mémoire. Mais quand même on voudroit soutenir qu'il y a quelquefois des rêves d'idées, quand on citeroit, pour le prouver, les somnanbules, les gens qui parlent en dormant & disent des choses suivies, qui répondent à des questions, &c. & que l'on en inféreroit que les idées ne sont pas exclues des rêves, du moins aussi absolument que je le prétends, il me suffiroit pour ce que j'avois à prouver, que le renouvellement des sensations puisse les produire; car dès-lors les animaux n'auront que des rêves de cette espèce, & ces rêves, bien loin de supposer la mémoire, n'indiquent au contraire que la réminiscence matérielle.

Cependant je suis bien éloigné de croire que les somnanbules, les gens qui parlent en dormant, qui répondent à des questions, &c. soient en effet occupés d'idées: l'ame ne me paroît avoir aucune part à toutes ces actions; car les somnanbules, vont, viennent, agissent sans réflexion, sans connoissance de leur

situation, ni du péril, ni des inconvéniens qui accompagnent leurs démarches, les seules facultés animales sont en exercice, & même elles n'y sont pas toutes : un somnanbule est dans cet état plus stupide qu'un imbécille, parce qu'il n'y a qu'une partie de ses sens & de son sentiment qui soit alors en exercice, au lieu que l'imbécille dispose de tous ses sens & jouit du sentiment dans toute son étendue ; & à l'égard des gens qui parlent en dormant, je ne crois pas qu'ils disent rien de nouveau : la réponse à certaines questions triviales & usitées, la répétition de quelques phrases communes, ne prouvent pas l'action de l'ame, tout cela peut s'opérer indépendamment du principe de la connoissance & de la pensée. Pourquoi dans le sommeil ne parleroit-on pas sans penser, puisqu'en s'examinant soi-même lorsqu'on est le mieux éveillé, on s'aperçoit, sur-tout dans les passions, qu'on dit tant de choses sans réflexion ?

À l'égard de la cause occasionnelle des rêves, qui fait que les sensations antérieures se renouvellent sans être ex-

citées par les objets présens ou par des sensations actuelles, on observera que l'on ne rêve point lorsque le sommeil est profond, tout est alors assoupi, on dort en dehors & en dedans, mais le sens intérieur s'endort le dernier & se réveille le premier, parce qu'il est plus vif, plus actif, plus aisé à ébranler que les sens extérieurs : le sommeil est dès-lors moins complet & moins profond, c'est-là le temps des songes illusoires; les sensations antérieures, sur-tout celles sur lesquelles nous n'avons pas réfléchi se renouvellent; le sens intérieur ne pouvant être occupé par des sensations actuelles à cause de l'inaction des sens externes, agit & s'exerce sur ces sensations passées; les plus fortes, sont celles qu'il saisit le plus souvent, plus elles sont fortes, plus les situations sont excessives, & c'est par cette raison que presque tous les rêves sont effroyables ou charmans.

Il n'est pas même nécessaire que les sens extérieurs soient absolument assoupis pour que le sens intérieur matériel puisse agir de son propre mouvement,

il ſuffit qu'ils ſoient ſans exercice. Dans l'habitude où nous ſommes de nous livrer régulièrement à un repos anticipé, on ne s'endort pas toujours aiſément; le corps & les membres mollement étendus ſont ſans mouvement: les yeux doublement voilés par la paupière & les ténèbres, ne peuvent s'exercer; la tranquillité du lieu & le ſilence de la nuit rendent l'oreille inutile; les autres ſens ſont également inactifs, tout eſt en repos, & rien n'eſt encore aſſoupi: dans cet état, lorſqu'on ne s'occupe pas d'idées, & que l'ame eſt auſſi dans l'inaction, l'empire appartient au ſens intérieur matériel, il eſt alors la ſeule puiſſance qui agiſſe, c'eſt-là le temps des images chimériques, des ombres voltigeantes; on veille, & cependant on éprouve les effets du ſommeil: ſi l'on eſt en pleine ſanté, c'eſt une ſuite d'images agréables, d'illuſions charmantes; mais pour peu que le corps ſoit ſouffrant ou affaiſſé, les tableaux ſont bien différens, on voit des figures grimaçantes, des viſages de vieilles, des fantômes hideux qui ſemblent s'adreſſer à nous,

& qui se succèdent avec autant de bizarrerie que de rapidité ; c'est la lanterne magique ; c'est une scène de chimères qui remplissent le cerveau vide alors de toute autre sensation, & les objets de cette scène sont d'autant plus vifs, d'autant plus nombreux, d'autant plus désagréables, que les autres facultés animales, sont plus lézées, que les nerfs sont plus délicats, & que l'on est plus foible, parce que les ébranlemens causés par les sensations réelles étant, dans cet état de foiblesse ou de maladie, beaucoup plus forts & plus désagréables que dans l'état de santé, les représentations de ces sensations, que produit le renouvellement de ces ébranlemens, doivent aussi être plus vives & plus agréables.

Au reste, nous nous souvenons de nos rêves, par la même raison que nous nous souvenons des sensations que nous venons d'éprouver, & la seule différence qu'il y ait ici entre les animaux & nous, c'est que nous distinguons parfaitement ce qui appartient à nos rêves de ce qui appartient à nos idées ou à nos sensations réelles, & ceci est une comparaison, une

pération de la mémoire, dans laquelle tre l'idée du temps; les animaux au ntraire, qui ſont privés de la mémoire de cette puiſſance de comparer les mps, ne peuvent diſtinguer leurs rêves leurs ſenſations réelles, & l'on peut re que ce qu'ils ont rêvé leur eſt ectivement arrivé.

Je crois avoir déjà prouvé d'une nière démonſtrative, dans ce que j'ai crit *(d)* ſur la nature de l'homme, que animaux n'ont pas la puiſſance de fléchir: or l'entendement eſt, non-ulement une faculté de cette puiſſance de réfléchir, mais c'eſt l'exercice même de cette puiſſance, ç'en eſt le réſultat, c'eſt ce qui la manifeſte; ſeulement nous devons diſtinguer dans l'entendement deux opérations différentes, dont la première ſert de baſe à la ſeconde & la précède néceſſairement: cette première action de la puiſſance de réfléchir eſt de comparer les ſenſations & d'en former des idées, & la ſeconde eſt

(d) Voyez l'article de la nature de l'homme, vol. *IV* de cette Hiſtoire Naturelle,

de comparer les idées mêmes & d'en former des raisonnemens ; par la première de ces opérations, nous acquérons des idées particulières & qui suffisent à la connoissance de toutes les choses sensibles ; par la seconde, nous nous élevons à des idées générales, nécessaires pour arriver à l'intelligence des choses abstraites. Les animaux n'ont ni l'une ni l'autre de ces facultés, parce qu'ils n'ont point d'entendement ; & l'entendement de la plupart des hommes paroît être borné à la première de ces opérations.

Car si tous les hommes étoient également capables de comparer des idées, de les généraliser & d'en former de nouvelles combinaisons, tous manifesteroient leur génie par des productions nouvelles, toujours différentes de celles des autres, & souvent plus parfaites ; tous auroient le don d'inventer, ou du moins les talens de perfectionner. Mais non : réduits à une imitation servile, la plupart des hommes ne font que ce qu'ils voient faire, ne pensent que de mémoire & dans le même ordre que les autres

it penſé; les formules, les méthodes, les
étiers rempliſſent toute la capacité de
ur entendement, & les diſpenſent de
fléchir aſſez pour créer.

L'imagination eſt auſſi une faculté
e l'ame : ſi nous entendons par ce
ot *imagination* la puiſſance que nous
vons de comparer des images avec des
ées, de donner des couleurs à nos
enſées, de repréſenter & d'agrandir nos
enſations, de peindre le ſentiment,
n un mot de ſaiſir vivement les cir-
onſtances & de voir nettement les
apports éloignés des objets que nous
onſidérons, cette puiſſance de notre
me en eſt même la qualité la plus
rillante & la plus active, c'eſt l'eſprit
upérieur, c'eſt le génie, les animaux en
ont encore plus dépourvus que d'en-
tendement & de mémoire : mais il y a
une autre imagination, un autre principe
qui dépend uniquement des organes
corporels, & qui nous eſt commun avec
les animaux ; c'eſt cette action tumul-
tueuſe & forcée qui s'excite au dedans
de nous-mêmes par les objets analogues
ou contraires à nos appétits; c'eſt cette

impreſſion vive & profonde des images de ces objets, qui malgré nous ſe renouvelle à tout inſtant, & nous contraint d'agir comme les animaux, ſans réflexion, ſans délibération; cette repréſentation des objets plus active encore que leur préſence, exagère tout, falſifie tout. Cette imagination eſt l'ennemie de notre ame, c'eſt la ſource de l'illuſion, la mère des paſſions qui nous maîtriſent, nous emportent malgré les efforts de la raiſon, & nous rendent le malheureux théâtre d'un combat continuel, où nous ſommes preſque toujours vaincus.

Homo duplex.

L'homme intérieur eſt double, il eſt composé de deux principes différens par leur nature, & contraires par leur action. L'ame, ce principe ſpirituel, ce principe de toute connoiſſance, eſt toujours en oppoſition avec cet autre principe animal & purement matériel: le premier eſt une lumière pure qu'accompagnent le calme & la ſérénité; une ſource ſalutaire dont émanent la ſcience, la

la raiſon, la ſageſſe; l'autre eſt une fauſſe lueur qui ne brille que par la tempête & dans l'obſcurité, un torrent impétueux qui roule & entraîne à ſa ſuite les paſſions & les erreurs.

Le principe animal ſe développe le premier; comme il eſt purement matériel, & qu'il conſiſte dans la durée des ébranlemens & le renouvellement des impreſſions formées dans notre ſens intérieur matériel par les objets analogues ou contraires à nos appétits, il commence à agir dès que le corps peut ſentir de la douleur ou du plaiſir, il nous détermine le premier & auſſitôt que nous pouvons faire uſage de nos ſens. Le principe ſpirituel ſe manifeſte plus tard, il ſe développe, il ſe perfectionne au moyen de l'éducation; c'eſt par la communication des penſées d'autrui que l'enfant en acquiert & devient lui-même penſant & raiſonnable, & ſans cette communication il ne ſeroit que ſtupide ou fantaſque, ſelon le degré d'inaction ou d'activité de ſon ſens intérieur matériel.

Conſidérons un enfant lorſqu'il eſt

en liberté & loin de l'œil de ses maîtres, nous pouvons juger de ce qui se passe au dedans de lui par le résultat de ses actions extérieures, il ne pense ni ne réfléchit à rien, il suit indifféremment toutes les routes du plaisir, il obéit à toutes les impressions des objets extérieurs, il s'agite sans raison, il s'amuse, comme les jeunes animaux, à courir, à exercer son corps, il va, vient & revient sans dessein, sans projet, il agit sans ordre & sans suite; mais bientôt, rappelé par la voix de ceux qui lui ont appris à penser, il se compose, il dirige ses actions, il donne des preuves qu'il a conservé les pensées qu'on lui a communiquées. Le principe matériel domine donc dans l'enfance, & il continueroit de dominer & d'agir presque seul pendant toute la vie, si l'éducation ne venoit à développer le principe spirituel, & à mettre l'ame en exercice.

Il est aisé, en rentrant en soi-même, de reconnoître l'existence de ces deux principes : il y a des instans dans la vie, il y a même des heures, des jours,

des saisons où nous pouvons juger, non-seulement de la certitude de leur existence, mais aussi de leur contrariété d'action. Je veux parler de ces temps d'ennui, d'indolence, de dégoût, où nous ne pouvons nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous ne faisons pas, & faisons ce que nous ne voulons pas ; de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *vapeurs*, état où se trouvent si souvent les hommes oisifs, & même les hommes qu'aucun travail ne commande. Si nous nous observons dans cet état, notre *moi* nous paroîtra divisé en deux personnes, dont la première, qui représente la faculté raisonnable, blâme ce que fait la seconde, mais n'est pas assez forte pour s'y opposer efficacement & la vaincre ; au contraire, cette dernière étant formée de toutes les illusions de nos sens & de notre imagination, elle contraint, elle enchaîne, & souvent elle accable la première, & nous fait agir contre ce que nous pensons, ou nous force à l'inaction, quoique nous ayons la volonté d'agir.

Dans le temps où la faculté raisonnable domine, on s'occupe tranquillement de soi-même, de ses amis, de ses affaires; mais on s'aperçoit encore, ne fût-ce que par des distractions involontaires, de la présence de l'autre principe. Lorsque celui-ci vient à dominer à son tour, on se livre ardemment à sa dissipation, à ses goûts, à ses passions, & à peine réfléchit-on par instans sur les objets mêmes qui nous occupent & qui nous remplissent tout entiers. Dans ces deux états nous sommes heureux; dans le premier nous commandons avec satisfaction, & dans le second nous obéissons encore avec plus de plaisir: comme il n'y a que l'un des deux principes qui soit alors en action, & qu'il agit sans opposition de la part de l'autre, nous ne sentons aucune contrariété intérieure, notre *moi* nous paroît simple, parce que nous n'éprouvons qu'une impulsion simple, & c'est dans cette unité d'action que consiste notre bonheur, car pour peu que par des réflexions nous venions à blâmer nos plaisirs, ou que par la violence de nos passions

nous cherchions à haïr la raiſon, nous ceſſons dès-lors d'être heureux, nous perdons l'unité de notre exiſtence en quoi conſiſte notre tranquillité; la contrariété intérieure ſe renouvelle, les deux perſonnes ſe repréſentent en oppoſition; & les deux principes ſe font ſentir & ſe manifeſtent par les doutes, les inquiétudes & les remords.

De-là on peut conclure que le plus malheureux de tous les états eſt celui où ces deux puiſſances ſouveraines de la nature de l'homme ſont toutes deux en grand mouvement, mais en mouvement égal & qui fait équilibre; c'eſt-là le point de l'ennui le plus profond & de cet horrible dégoût de ſoi-même, qui ne nous laiſſe d'autre deſir que celui de ceſſer d'être, & ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire, en tournant froidement contre nous des armes de fureur.

Quel état affreux! je viens d'en peindre la nuance la plus noire; mais combien n'y a-t-il pas d'autres ſombres nuances qui doivent la précéder! Toutes les ſituations voiſines de cette ſituation,

tous les états qui approchent de cet état d'équilibre, & dans lesquels les deux principes opposés ont peine à se surmonter, & agissent en même temps & avec des forces presque égales, sont des temps de trouble, d'irrésolution & de malheur ; le corps même vient à souffrir de ce désordre & de ces combats intérieurs, il languit dans l'accablement, ou se consume par l'agitation que cet état produit.

Le bonheur de l'homme consistant dans l'unité de son intérieur, il est heureux dans le temps de l'enfance, parce que le principe matériel domine seul & agit presque cōntinuellement. La contrainte, les remontrances, & même les châtimens, ne sont que de petits chagrins, l'enfant ne les ressent que comme on sent les douleurs corporelles, le fond de son existence n'en est point affecté, il reprend, dès qu'il est en liberté, toute l'action, toute la gaieté que lui donnent la vivacité & la nouveauté de ses sensations : s'il étoit entièrement livré à lui-même, il seroit parfaitement heureux ; mais ce bonheur

ceſſeroit, il produiroit même le malheur pour les âges ſuivans : on eſt donc obligé de contraindre l'enfant, il eſt triſte, mais néceſſaire de le rendre malheureux par inſtans, puiſque ces inſtans mêmes de malheur ſont les germes de tout ſon bonheur à venir.

Dans la jeuneſſe, lorſque le principe ſpirituel commence à entrer en exercice & qu'il pourroit déjà nous conduire, il naît un nouveau ſens matériel qui prend un empire abſolu, & commande ſi impérieuſement à toutes nos facultés, que l'ame elle-même ſemble ſe prêter avec plaiſir aux paſſions impétueuſes qu'il produit : le principe matériel domine donc encore, & peut-être avec plus d'avantage que jamais; car non-ſeulement il efface & ſoumet la raiſon, mais il la pervertit & s'en ſert comme d'un moyen de plus; on ne penſe & on n'agit que pour approuver & pour ſatisfaire ſa paſſion; tant que cette ivreſſe dure, on eſt heureux, les contradictions & les peines extérieures ſemblent reſſerrer encore l'unité de l'intérieur, elles fortifient la paſſion, elles en rempliſſent les intervalles

languiffans, elles réveillent l'orgueil, & achèvent de tourner toutes nos vues vers le même objet & toutes nos puiffances vers le même but.

Mais ce bonheur va paffer comme un fonge, le charme difparoît, le dégoût fuit, un vide affreux fuccède à la plénitude des fentimens dont on étoit occupé. L'ame, au fortir de ce fommeil létargique, a peine à fe reconnoître, elle a perdu par l'efclavage l'habitude de commander, elle n'en a plus la force, elle regrette même la fervitude & cherche un nouveau maître, un nouvel objet de paffions qui difparoît bientôt à fon tour, pour être fuivi d'un autre qui dure encore moins; ainfi les excès & les dégoûts fe multiplient, les plaifirs fuient, les organes s'ufent, le fens matériel, loin de pouvoir commander, n'a plus la force d'obéir. Que refte-t-il à l'homme après une telle jeuneffe! un corps énervé, une ame amollie, & l'impuiffance de fe fervir de tous deux.

Auffi a-t-on remarqué que c'eft dans le moyen âge que les hommes font le

plus sujets à ces langueurs de l'ame, à cette maladie intérieure, à cet état de vapeurs dont j'ai parlé. On court encore à cet âge après les plaisirs de la jeunesse, on les cherche par habitude & non par besoin ; & comme à mesure qu'on avance il arrive toujours plus fréquemment qu'on sent moins le plaisir que l'impuissance d'en jouir, on se trouve contredit par soi-même, humilié par sa propre foiblesse, si nettement & si souvent, qu'on ne peut s'empêcher de se blâmer, de condamner ses actions, & de se reprocher même ses desirs.

D'ailleurs, c'est à cet âge que naissent les soucis & que la vie est la plus contentieuse ; car on a pris un état, c'est-à-dire, qu'on est entré par hasard ou par choix dans une carrière qu'il est toujours honteux de ne pas fournir, & souvent très-dangereux de remplir avec éclat. On marche donc péniblement entre deux écueils également formidables, le mépris & la haine, on s'affoiblit par les efforts qu'on fait pour les éviter, & l'on tombe dans le découragement ; car lorsqu'à force d'avoir vécu & d'avoir

reconnu, éprouvé les injustices des hommes, on a pris l'habitude d'y compter comme sur un mal nécessaire: lorsqu'on s'est enfin accoutumé à faire moins de cas de leurs jugemens que de son repos, & que le cœur endurci par les cicatrices mêmes des coups qu'on lui a portés, est devenu plus insensible, on arrive aisément à cet état d'indifférence, à cette quiétude indolente, dont on auroit rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puissant mobile de toutes les grandes ames, & qu'on voyoit de loin comme un but éclatant qu'on s'efforçoit d'atteindre par des actions brillantes & des travaux utiles, n'est plus qu'un objet sans attraits pour ceux qui en ont approché, & un fantôme vain & trompeur pour les autres qui sont restés dans l'éloignement. La paresse prend sa place, & semble offrir à tous des routes plus aisées & des biens plus solides; mais le dégoût la précède & l'ennui la suit; l'ennui, ce triste tyran de toutes les ames qui pensent, contre lequel la sagesse peut moins que la folie.

C'eſt donc parce que la nature de l'homme eſt compoſée de deux principes oppoſés, qu'il a tant de peine à ſe concilier avec lui-même ; c'eſt de-là que viennent ſon inconſtance, ſon irréſolution, ſes ennuis.

Les animaux au contraire, dont la nature eſt ſimple & purement matérielle, ne reſſentent, ni combats intérieurs, ni oppoſition, ni trouble; ils n'ont, ni nos regrets, ni nos remords, ni nos eſpérances, ni nos craintes.

Séparons de nous tout ce qui appartient à l'ame, ôtons-nous l'entendement, l'eſprit & la mémoire, ce qui nous reſtera ſera la partie matérielle par laquelle nous ſommes animaux, nous aurons encore des beſoins, des ſenſations, des appétits, nous aurons de la douleur & du plaiſir, nous aurons même des paſſions; car une paſſion eſt-elle autre choſe qu'une ſenſation plus forte que les autres, & qui ſe renouvelle à tout inſtant ! or, nos ſenſations pourront ſe renouveler dans notre ſens intérieur matériel ; nous aurons donc toutes les paſſions, du moins toutes les paſſions aveugles que l'ame,

ce principe de la connoiſſance, ne peut ni produire, ni fomenter.

C'eſt ici le point le plus difficile: comment pourrons-nous, ſur-tout avec l'abus que l'on a fait des termes, nous faire entendre & diſtinguer nettement les paſſions qui n'appartiennent qu'à l'homme, de celles qui lui ſont communes avec les animaux! eſt-il certain, eſt-il croyable que les animaux puiſſent avoir des paſſions! n'eſt-il pas au contraire convenu que toute paſſion eſt une émotion de l'ame! doit-on par conſéquent chercher ailleurs que dans ce principe ſpirituel les germes de l'orgueil, de l'envie, de l'ambition, de l'avarice & de toutes les paſſions qui nous commandent!

Je ne ſais, mais il me ſemble que tout ce qui commande à l'ame eſt hors d'elle, il me ſemble que le principe de la connoiſſance n'eſt point celui du ſentiment, il me ſemble que le germe de nos paſſions eſt dans nos appétits, que les illuſions viennent de nos ſens & réſident dans notre ſens intérieur matériel, que d'abord l'ame n'y a de part que par ſon ſilence, que quand elle s'y prête elle

est subjuguée, & pervertie lorsqu'elle s'y complaît.

Distinguons donc dans les passions de l'homme le physique & le moral, l'un est la cause, l'autre est l'effet; la première émotion est dans le sens intérieur matériel, l'ame peut la recevoir, mais elle ne la produit pas: distinguons aussi les mouvemens instantanés des mouvemens durables, & nous verrons d'abord que la peur, l'horreur, la colère, l'amour, ou plutôt le desir de jouir, sont des sentimens, qui quoique durables, ne dépendent que de l'impression des objets sur nos sens, combinée avec les impressions subsistantes de nos sensations antérieures, & que par conséquent ces passions doivent nous être communes avec les animaux. Je dis que les impressions actuelles des objets sont combinées avec les impressions subsistantes de nos sensations antérieures, parce que rien n'est horrible, rien n'est effrayant, rien n'est attrayant pour un homme ou pour un animal qui voit pour la première fois: on peut en faire l'épreuve sur de jeunes animaux; j'en ai vu se

jeter au feu la première fois qu'on les y préſentoit : ils n'acquièrent de l'expérience que par des actes réitérés, dont les impreſſions ſubſiſtent dans leur ſens intérieur ; & quoique leur expérience ne ſoit point raiſonnée, elle n'en eſt pas moins ſûre, elle n'en eſt même que plus circonſpecte : car un grand bruit, un mouvement violent ; une figure extraordinaire, qui ſe préſente ou ſe fait entendre ſubitement & pour la première fois, produit dans l'animal une ſecouſſe dont l'effet eſt ſemblable aux premiers mouvemens de la peur, mais ce ſentiment n'eſt qu'inſtantané ; comme il ne peut ſe combiner avec aucune ſenſation précédente, il ne peut donner à l'animal qu'un ébranlement momentané, & non pas une émotion durable, telle que la ſuppoſe la paſſion de la peur.

Un jeune animal tranquille habitant des forêts qui tout-à-coup entend le ſon éclatant d'un cor, ou le bruit ſubit & nouveau d'une arme à feu, treſſaillit, bondit, & fuit par la ſeule violence de la ſecouſſe qu'il vient d'éprouver.

Cependant ſi ce bruit eſt ſans effet, s'il ceſſe, l'animal reconnoît d'abord le ſilence ordinaire de la Nature, il ſe calme, s'arrête, & regagne à pas égaux ſa paiſible retraite. Mais l'âge & l'expérience le rendront bientôt circonſpect & timide, dès qu'à l'occaſion d'un bruit pareil il ſe ſera ſenti bleſſé, atteint ou pourſuivi : ce ſentiment de peine ou cette ſenſation de douleur ſe conſerve dans ſon ſens intérieur, & lorſque le même bruit ſe fait encore entendre, elle ſe renouvelle, & ſe combinant avec l'ébranlement actuel, elle produit un ſentiment durable, une paſſion ſubſiſtante, une vraie peur, l'animal fuit & fuit de toutes ſes forces, il fuit très-loin, il fuit long-temps, il fuit toujours, puiſque ſouvent il abandonne à jamais ſon ſéjour ordinaire.

La peur eſt donc une paſſion dont l'animal eſt ſuſceptible, quoiqu'il n'ait pas nos craintes raiſonnées ou prévues : il en eſt de même de l'horreur, de la colère, de l'amour, quoiqu'il n'ait, ni nos averſions réfléchies, ni nos haines durables, ni nos amitiés conſtantes.

L'animal a toutes ces paſſions premières; elles ne ſuppoſent aucune connoiſſance, aucune idée, & ne ſont fondées que ſur l'expérience du ſentiment, c'eſt-à-dire, ſur la répétition des actes de douleur ou de plaiſir, & le renouvellement des ſenſations antérieures du même genre. La colère, ou ſi l'on veut le courage naturel, ſe remarque dans les animaux qui ſentent leur force, c'eſt-à-dire, qui les ont éprouvées, meſurées, & trouvé ſupérieures à celles des autres; la peur eſt le partage des foibles, mais le ſentiment d'amour leur appartient à tous.

Amour! deſir inné! ame de la Nature! principe inépuiſable d'exiſtence! puiſſance ſouveraine qui peut tout, & contre laquelle rien ne peut, par qui tout agit, tout reſpire & tout ſe renouvelle! divine flamme! germe de perpétuité que l'Éternel a répandu dans tout avec le ſouffle de vie! précieux ſentiment qui peut ſeul amollir les cœurs féroces & glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur! cauſe première de tout bien, de toute ſociété, qui réunis ſans

contrainte & par tes ſeuls attraits les natures ſauvages & diſperſées ! ſource unique & féconde de tout plaiſir, de toute volupté ! amour ! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres & le malheur de l'homme ?

C'eſt qu'il n'y a que le phyſique de cette paſſion qui ſoit bon, c'eſt que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. Qu'eſt-ce en effet que le moral de l'amour ? la vanité ; vanité dans le plaiſir de la conquête, erreur qui vient de ce qu'on en fait trop de cas ; vanité dans le deſir de la conſerver excluſivement, état malheureux qu'accompagne toujours la jalouſie, petite paſſion, ſi baſſe qu'on voudroit la cacher ; vanité dans la manière d'en jouir, qui fait qu'on ne multiplie que ſes geſtes ou ſes efforts ſans multiplier ſes plaiſirs ; vanité dans la façon même de la perdre, on veut rompre le premier ; car ſi l'on eſt quitté, quelle humiliation ! & cette humiliation ſe tourne en déſeſpoir lorſqu'on vient à reconnoître qu'on a été long-temps dupe & trompé.

Les animaux ne sont point sujets à toutes ces misères, ils ne cherchent pas des plaisirs où il ne peut y en avoir; guidés par le sentiment seul, ils ne se trompent jamais dans leur choix, leurs desirs sont toujours proportionnés à la puissance de jouir, ils sentent autant qu'ils jouissent, & ne jouissent qu'autant qu'ils sentent : l'homme au contraire, en voulant inventer des plaisirs, n'a fait que gâter la Nature, en voulant se forcer sur le sentiment, il ne fait qu'abuser de son être, & creuser dans son cœur un vide que rien ensuite n'est capable de remplir.

Tout ce qu'il y a de bon dans l'amour appartient donc aux animaux tout aussi-bien qu'à nous, & même, comme si ce sentiment ne pouvoit jamais être pur, ils paroissent avoir une petite portion de ce qu'il y a de moins bon, je veux parler de la jalousie. Chez nous cette passion suppose toujours quelque défiance de soi-même, quelque connoissance sourde de sa propre foiblesse; les animaux au contraire semblent être d'autant plus jaloux qu'ils ont plus de force,

plus d'ardeur & plus d'habitude au plaiſir: c'eſt que notre jalouſie dépend de nos idées, & la leur du ſentiment; ils ont joui; ils deſirent de jouir encore, ils s'en ſentent la force, ils écartent donc tous ceux qui veulent occuper leur place, leur jalouſie n'eſt point réfléchie, ils ne la tournent pas contre l'objet de leur amour, ils ne ſont jaloux que de leurs plaiſirs.

Mais les animaux ſont-ils bornés aux ſeules paſſions que nous venons de décrire? la peur, la colère, l'horreur, l'amour & la jalouſie ſont-elles les ſeules affections durables qu'ils puiſſent éprouver? il me ſemble qu'indépendamment de ces paſſions, dont le ſentiment naturel ou plutôt l'expérience du ſentiment rend les animaux ſuſceptibles, ils ont encore des paſſions qui leur ſont communiquées, & qui viennent de l'éducation, de l'exemple, de l'imitation & de l'habitude: ils ont leur eſpèce d'amitié, leur eſpèce d'orgueil, leur eſpèce d'ambition, & quoiqu'on puiſſe déjà s'être aſſuré, par ce que nous avons dit, que dans toutes leurs opérations & dans

tous les actes qui émanent de leurs passions il n'entre ni réflexion, ni pensée, ni même aucune idée, cependant comme les habitudes dont nous parlons sont celles qui semblent le plus supposer quelques degrés d'intelligence, & que c'est ici où la nuance entr'eux & nous est la plus délicate & la plus difficile à saisir, ce doit être aussi celle que nous devons examiner avec le plus de soin.

Y a-t-il rien de comparable à l'attachement du chien pour la personne de son maître! on en a vu mourir sur le tombeau qui la renfermoit; mais (sans vouloir citer les prodiges ni les héros d'aucun genre) quelle fidélité à accompagner, quelle constance à suivre, quelle attention à défendre son maître! quel empressement à rechercher ses caresses! quelle docilité à lui obéir! quelle patience à souffrir sa mauvaise humeur & des châtimens souvent injustes! quelle douceur & quelle humilité pour tâcher de rentrer en grâce! que de mouvemens, que d'inquiétudes, que de chagrin s'il est absent! que de joie lorsqu'il

se retrouve ! à tous ces traits peut-on méconnoître l'amitié ! se marque-t-elle même parmi nous par des caractères aussi énergiques !

Il en est de cette amitié comme de celle d'une femme pour son serein, d'un enfant pour son jouet, &c. toutes deux sont aussi peu réfléchies, toutes deux ne sont qu'un sentiment aveugle ; celui de l'animal est seulement plus naturel, puisqu'il est fondé sur le besoin, tandis que l'autre n'a pour objet qu'un insipide amusement auquel l'ame n'a point de part. Ces habitudes puériles ne durent que par le désœuvrement, & n'ont de force que par le vide de la tête ; & le goût pour les magots & le culte des idoles, l'attachement en un mot aux choses inanimées, n'est-il pas le dernier degré de la stupidité ! Cependant que de créateurs d'idoles & de magots dans ce monde ! que de gens adorent l'argile qu'ils ont paîtrie ! combien d'autres sont amoureux de la glèbe qu'ils ont remuée !

Il s'en faut donc bien que tous les attachemens viennent de l'ame, & que

la faculté de pouvoir s'attacher suppose nécessairement la puissance de penser & de réfléchir, puisque c'est lorsqu'on pense & qu'on réfléchit le moins que naissent la plupart de nos attachemens, que c'est encore faute de penser & de réfléchir qu'ils se confirment & se tournent en habitude, qu'il suffit que quelque chose flatte nos sens pour que nous l'aimions, & qu'enfin il ne faut que s'occuper souvent & long-temps d'un objet pour en faire une idole.

Mais l'amitié suppose cette puissance de réfléchir, c'est de tous les attachemens le plus digne de l'homme & le seul qui ne le dégrade point; l'amitié n'émane que de la raison, l'impression des sens n'y fait rien, c'est l'ame de son ami qu'on aime, & pour aimer une ame il faut en avoir une, il faut en avoir fait usage, l'avoir connue, l'avoir comparée & trouvée de niveau à ce que l'on peut connoître de celle d'un autre: l'amitié suppose donc, non-seulement le principe de la connoissance, mais l'exercice actuel & réfléchi de ce principe.

Ainsi l'amitié n'appartient qu'à l'homme, & l'attachement peut appartenir aux animaux : le sentiment seul suffit pour qu'ils s'attachent aux gens qu'ils voient souvent ; à ceux qui les soignent, qui les nourrissent, &c. le seul sentiment suffit encore pour qu'ils s'attachent aux objets dont ils sont forcés de s'occuper. L'attachement des mères pour leurs petits ne vient que de ce qu'elles ont été fort occupées à les porter, à les produire, à les débarrasser de leurs enveloppes, & qu'elles le sont encore à les allaiter, & si dans les oiseaux les pères semblent avoir quelque attachement pour leurs petits, & paroissent en prendre soin comme les mères, c'est qu'ils se sont occupés comme elles de la construction du nid, c'est qu'ils l'ont habité, c'est qu'ils y ont eu du plaisir avec leurs femelles, dont la chaleur dure encore long-temps après avoir été fécondées, au lieu que dans les autres espèces d'animaux où la saison des amours est fort courte, où, passé cette saison, rien n'attache plus les mâles à leurs femelles, où il n'y a point de nid,

point d'ouvrages à faire en commun, les pères ne sont pères que comme on l'étoit à Sparte, ils n'ont aucun souci de leur postérité.

L'orgueil & l'ambition des animaux tiennent à leur courage naturel, c'est-à-dire, au sentiment qu'ils ont de leur force, de leur agilité, &c. les grands dédaignent les petits & semblent mépriser leur audace insultante: on augmente même par l'éducation ce sang-froid, cet *à propos* de courage, on augmente aussi leur ardeur, on leur donne de l'éducation par l'exemple, car ils sont susceptibles & capables de tout, excepté de raison; en général les animaux peuvent apprendre à faire mille fois tout ce qu'ils ont fait une fois, à faire de suite ce qu'ils ne faisoient que par intervalles, à faire pendant long-temps ce qu'ils ne faisoient que pendant un instant, à faire volontiers ce qu'ils ne faisoient d'abord que par force, à faire par habitude ce qu'ils ont fait une fois par hasard, à faire d'eux-mêmes ce qu'ils voient faire aux autres. Limitation est de tous les résultats de la machine animale le

le plus admirable, c'en eſt le mobile le plus délicat & le plus étendu, c'eſt ce qui copie de plus près la penſée; & quoique la cauſe en ſoit dans les animaux purement matérielle & mécanique, c'eſt par ces effets qu'ils nous étonnent davantage. Les hommes n'ont jamais plus admiré les ſinges que quand ils les ont vu imiter les actions humaines: en effet, il n'eſt point trop aiſé de diſtinguer certaines copies de certains originaux; il y a ſi peu de gens d'ailleurs qui voient nettement combien il y a de diſtance entre faire & contrefaire, que les ſinges doivent être pour le gros du genre humain des êtres étonnans, humilians, au point qu'on ne peut guère trouver mauvais qu'on ait donné, ſans héſiter, plus d'eſprit au ſinge qui contrefait & copie l'homme qu'à l'homme (ſi peu rare parmi nous) qui ne fait ni ne copie rien.

Cependant les ſinges ſont tout au plus des gens à talens que nous prenons pour des gens d'eſprit; quoiqu'ils aient l'art de nous imiter, ils n'en ſont pas moins de la nature des bêtes, qui toutes

ont plus ou moins le talent de l'imitation. À la vérité, dans presque tous les animaux ce talent est borné à l'espèce même, & ne s'étend point au-delà de l'imitation de leurs semblables ; au lieu que le singe, qui n'est pas plus de notre espèce que nous sommes de la sienne, ne laisse pas de copier quelques-unes de nos actions ; mais c'est parce qu'il nous ressemble à quelques égards, c'est parce qu'il est extérieurement à peu près conformé comme nous, & cette ressemblance grossière suffit pour qu'il puisse se donner des mouvemens, & même des suites de mouvemens semblables aux nôtres, pour qu'il puisse en un mot nous imiter grossièrement, en sorte que tous ceux qui ne jugent des choses que par l'extérieur, trouvent ici comme ailleurs du dessein, de l'intelligence & de l'esprit, tandis qu'en effet il n'y a que des rapports de figure, de mouvement & d'organisation.

C'est par les rapports de mouvement que le chien prend les habitudes de son maître, c'est par les rapports de

figure que le ſinge contrefait les geſtes humains, c'eſt par les rapports d'organiſation que le ſerin répète des airs de muſique, & que le perroquet imite le ſigne le moins équivoque de la penſée, la parole, qui met à l'extérieur autant de différence entre l'homme & l'homme qu'entre l'homme & la bête, puiſqu'elle exprime dans les uns la lumière & la ſupériorité de l'eſprit, qu'elle ne laiſſe apercevoir dans les autres qu'une confuſion d'idées obſcures ou empruntées, & que dans l'imbécille ou le perroquet elle marque le dernier degré de la ſtupidité, c'eſt-à-dire, l'impoſſibilité où ils ſont tous deux de produire intérieurement la penſée, quoiqu'il ne leur manque aucun des organes néceſſaires pour la rendre au dehors.

Il eſt aiſé de prouver encore mieux que l'imitation n'eſt qu'un effet mécanique, un réſultat purement machinal, dont la perfection dépend de la vivacité avec laquelle le ſens intérieur matériel reçoit les impreſſions des objets, & de la facilité de les rendre au dehors par la ſimilitude & la ſoupleſſe des organes

extérieurs. Les gens qui ont les sens exquis, délicats, faciles à ébranler, & les membres obéissans, agiles & flexibles sont, toutes choses égales d'ailleurs, les meilleurs acteurs, les meilleurs pantomimes, les meilleurs singes : les enfans sans y songer, prennent les habitudes du corps, empruntent les gestes, imitent les manières de ceux avec qui ils vivent; ils sont aussi très-portés à répéter & à contrefaire. La plupart des jeunes gens les plus vifs & les moins pensans, qui ne voient que par les yeux du corps, saisissent cependant merveilleusement le ridicule des figures ; toute forme bizarre les affecte, toute représentation les frappe, toute nouveauté les émeut : l'impression en est si forte qu'ils représentent eux-mêmes, ils racontent avec enthousiasme, ils copient facilement & avec grâce ; ils ont donc supérieurement le talent de l'imitation qui suppose l'organisation la plus parfaite, les dispositions du corps les plus heureuses & auquel rien n'est plus opposé qu'une forte dose de bon sens.

Ainsi parmi les hommes ce sont ordi-

nairement ceux qui réfléchissent le moins qui ont le plus le talent de l'imitation ; il n'est donc pas surprenant qu'on le trouve dans les animaux qui ne réfléchissent point du tout, ils doivent même l'avoir à un plus haut degré de perfection, parce qu'ils n'ont rien qui s'y oppose, parce qu'ils n'ont aucun principe par lequel ils puissent avoir la volonté d'être différens les uns des autres. C'est par notre ame que nous différons entre nous, c'est par notre ame que nous sommes *nous*, c'est d'elle que vient la diversité de nos caractères, & la variété de nos actions ; les animaux, au contraire, qui n'ont point d'ame, n'ont point le *moi* qui est le principe de la différence, la cause qui constitue la personne ; ils doivent donc lorsqu'ils se ressemblent par l'organisation ou qu'ils sont de la même espèce, se copier tous, faire tous les mêmes choses & de la même façon, & s'imiter en un mot beaucoup plus parfaitement que les hommes ne peuvent s'imiter les uns les autres ; & par conséquent ce talent d'imitation, bien loin de supposer de l'esprit & de

la pensée dans les animaux, prouve au contraire qu'ils en sont absolument privés.

C'est par la même raison que l'éducation des animaux, quoique fort courte, est toujours heureuse : ils apprennent en très-peu de temps presque tout ce que savent leurs père & mère, & c'est par l'imitation qu'ils l'apprennent ; ils ont donc non-seulement l'expérience qu'ils peuvent acquérir par le sentiment, mais ils profitent encore, par le moyen de l'imitation, de l'expérience que les autres ont acquise. Les jeunes animaux se modèlent sur les vieux, ils voient que ceux-ci s'approchent ou fuient lorsqu'ils entendent certains bruits, lorsqu'ils aperçoivent certains objets, lorsqu'ils sentent certaines odeurs ; ils s'approchent aussi ou fuient d'abord avec eux sans autre cause déterminante que l'imitation, & ensuite ils s'approchent ou fuient d'eux-mêmes & tout seuls, parce qu'ils ont pris l'habitude de s'approcher ou de fuir toutes les fois qu'ils ont éprouvé les mêmes sensations.

Après avoir comparé l'homme à l'animal, pris chacun individuellement, je vais comparer l'homme en ſociété avec l'animal en troupe, & rechercher en même temps quelle peut être la cauſe de cette eſpèce d'induſtrie qu'on remarque dans certains animaux, même dans les eſpèces les plus viles & les plus nombreuſes : que de choſes ne dit-on pas de celle de certains inſectes ! nos obſervateurs admirent à l'envi l'intelligence & les talens des abeilles ; elles ont, diſent-ils, un génie particulier, un art qui n'appartient qu'à elles, l'art de ſe bien gouverner, il faut ſavoir obſerver pour s'en apercevoir ; mais une ruche eſt une république où chaque individu ne travaille que pour la ſociété, où tout eſt ordonné, diſtribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables ; Athènes n'étoit pas mieux conduite ni mieux policée : plus on obſerve ce panier de mouches, & plus on découvre de merveilles, un fond de gouvernement inaltérable & toujours le même, un reſpect profond pour la perſonne en place, une vigilance ſingulière

pour son service, la plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la patrie, une ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand désintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, &c. je ne finirois point si je voulois seulement parcourir les annales de cette république, & tirer de l'histoire de ces insectes tous les traits qui ont excité l'admiration de leurs historiens.

C'est qu'indépendamment de l'enthousiasme qu'on prend pour son sujet, on admire toujours d'autant plus qu'on observe davantage & qu'on raisonne moins. Y a-t-il en effet rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches, & que ces vues morales qu'on voudroit leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut à la géométrie la plus sublime, instinct qu'on leur a nouvellement accordé, par lequel les abeilles résolvent sans hésiter

le problème de *bâtir le plus solidement qu'il soit possible dans le moindre espace possible, & avec la plus grande économie possible!* que penser de l'excès auquel on a porté le détail de ces éloges! car enfin une mouche ne doit pas tenir dans la tête d'un Naturaliste plus de place qu'elle n'en tient dans la Nature; & cette république merveilleuse ne sera jamais aux yeux de la raison, qu'une foule de petites bêtes qui n'ont d'autre rapport avec nous que celui de nous fournir de la cire & du miel.

Ce n'est point la curiosité que je blâme ici, ce sont les raisonnemens & les exclamations; qu'on ait observé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait suivi avec soin leurs procédés & leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication, leurs métamorphoses, &c. tous ces objets peuvent occuper le loisir d'un Naturaliste; mais c'est la morale, c'est la théologie des insectes que je ne puis entendre prêcher; ce sont les merveilles que les observateurs y mettent & sur lesquelles ensuite ils se récrient comme si elles y

étoient en effet, qu'il faut examiner; c'est cette intelligence, cette prévoyance, cette connoissance même de l'avenir qu'on leur accorde avec tant de complaisance, & que cependant on doit leur refuser rigoureusement, que je vais tâcher de réduire à sa juste valeur.

Les mouches solitaires n'ont, de l'aveu de ces observateurs, aucun esprit en comparaison des mouches qui vivent ensemble; celles qui ne forment que de petites troupes, en ont moins que celles qui sont en grand nombre, & les abeilles qui de toutes sont peut-être celles qui forment la société la plus nombreuse, sont aussi celles qui ont le plus de génie. Cela seul ne suffit-il pas pour faire penser que cette apparence d'esprit ou de génie n'est qu'un résultat purement mécanique, une combinaison de mouvement proportionnelle au nombre, un rapport qui n'est compliqué que parce qu'il dépend de plusieurs milliers d'individus! Ne sait-on pas que tout rapport, tout désordre même, pourvu qu'il soit constant, nous paroît une harmonie dès que nous en ignorons les

causes ! & que de la supposition de cette apparence d'ordre à celle de l'intelligence il n'y a qu'un pas, les hommes aimant mieux admirer qu'approfondir.

On conviendra donc d'abord, qu'à prendre les mouches une à une, elles ont moins de génie que le chien, le singe & la plupart des animaux ; on conviendra qu'elles ont moins de docilité, moins d'attachement, moins de sentiment, moins en un mot de qualités relatives aux nôtres : dès-lors on doit convenir que leur intelligence apparente ne vient que de leur multitude réunie ; cependant cette réunion même ne suppose aucune intelligence, car ce n'est point par des vues morales qu'elles se réunissent, c'est sans leur consentement qu'elles se trouvent ensemble. Cette société n'est donc qu'un assemblage physique ordonné par la Nature & indépendant de toute vue, de toute connoissance, de tout raisonnement. La mère abeille produit dix mille individus tout-à-la-fois & dans un même lieu ; ces dix mille individus, fussent-ils

encore mille fois plus ſtupides que je ne le ſuppoſe, ſeront obligés, pour continuer ſeulement d'exiſter, de s'arranger de quelque façon : comme ils agiſſent tous les uns comme les autres avec des forces égales, euſſent-ils commencé par ſe nuire, à force de ſe nuire ils arriveront bientôt à ſe nuire le moins qu'il ſera poſſible, c'eſt-à-dire à s'aider; ils auront donc l'air de s'entendre & de concourir au même but. L'obſervateur leur prêtera bientôt des vues & tout l'eſprit qui leur manque, il voudra rendre raiſon de chaque action, chaque mouvement aura bientôt ſon motif, & de-là ſortiront des merveilles ou des monſtres de raiſonnemens ſans nombre; car ces dix mille individus, qui ont été tous produits à la fois, qui ont habité enſemble, qui ſe ſont tous métamorphoſés à peu près en même temps, ne peuvent manquer de faire tous la même choſe, &, pour peu qu'ils aient de ſentiment, de prendre des habitudes communes, de s'arranger, de ſe trouver bien enſemble, de s'occuper de leur demeure, d'y revenir après s'en être éloignés, &c.

& de-là l'architecture, la géométrie, l'ordre, la prévoyance, l'amour de la patrie, la république en un mot, le tout fondé, comme l'on voit, sur l'admiration de l'observateur.

La Nature n'est-elle pas assez étonnante par elle-même, sans chercher encore à nous surprendre en nous étourdissant de merveilles qui n'y sont pas & que nous y mettons! Le Créateur n'est-il pas assez grand par ses ouvrages, & croyons-nous le faire plus grand par notre imbécillité! ce seroit, s'il pouvoit l'être, la façon de le rabaisser. Lequel en effet a de l'Etre suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'Univers, ordonner les existences, fonder la Nature sur des loix invariables & perpétuelles, ou celui qui le cherche & veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, & fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'un scarabée!

Il y a parmi certains animaux, une espèce de société qui semble dépendre du choix de ceux qui la composent, & qui par conséquent approche bien

davantage de l'intelligence & du dessein que la société des abeilles, qui n'a d'autre principe qu'une nécessité physique : les éléphans, les castors, les singes, & plusieurs autres espèces d'animaux se cherchent, se rassemblent, vont par troupe, se secourent, se défendent, s'avertissent & se soumettent à des alures communes; si nous ne troublions pas si souvent ces sociétés, & que nous pussions les observer aussi facilement que celle des mouches, nous y verrions sans doute bien d'autres merveilles, qui cependant ne seroient que des rapports & des convenances physiques. Qu'on mette ensemble & dans un même lieu un grand nombre d'animaux de même espèce, il en résultera nécessairement un certain arrangement, un certain ordre, de certaines habitudes communes, comme nous le dirons dans l'histoire du daim, du lapin, &c. Or, toute habitude commune, bien loin d'avoir pour cause le principe d'une intelligence éclairée, ne suppose au contraire que celui d'une aveugle imitation.

Parmi les hommes, la société dépend

moins des convenances phyſiques que des relations morales. L'homme a d'abord meſuré ſa force & ſa foibleſſe, il a comparé ſon ignorance & ſa curioſité, il a ſenti que ſeul il ne pouvoit ſuffire ni ſatisfaire par lui-même à la multiplicité de ſes beſoins, il a reconnu l'avantage qu'il auroit à renoncer à l'uſage illimité de ſa volonté pour acquérir un droit ſur la volonté des autres, il a réfléchi ſur l'idée du bien & du mal, il l'a gravée au fond de ſon cœur à la faveur de la lumière naturelle qui lui a été départie par la bonté du Créateur, il a vu que la ſolitude n'étoit pour lui qu'un état de danger & de guerre, il a cherché la ſûreté & la paix dans la ſociété, il y a porté ſes forces & ſes lumières pour les augmenter en les réuniſſant à celles des autres: cette réunion eſt de l'homme l'ouvrage le meilleur, c'eſt de ſa raiſon l'uſage le plus ſage. En effet il n'eſt tranquille, il n'eſt fort, il n'eſt grand, il ne commande à l'Univers que parce qu'il a ſu ſe commander à lui-même, ſe dompter, ſe ſoumettre & s'impoſer des loix; l'homme

en un mot n'eſt homme que parce qu'il a ſu ſe réunir à l'homme.

Il eſt vrai que tout a concouru à rendre l'homme ſociable ; car quoique les grandes ſociétés, les ſociétés policées dépendent certainement de l'uſage & quelquefois de l'abus qu'il a fait de ſa raiſon, elles ont ſans doute été précédées par de petites ſociétés, qui ne dépendoient, pour ainſi dire, que de la Nature. Une famille eſt une ſociété naturelle, d'autant plus ſtable, d'autant mieux fondée, qu'il y a plus de beſoins, plus de cauſes d'attachement. Bien différent des animaux, l'homme n'exiſte preſque pas encore lorſqu'il vient de naître ; il eſt nu, foible, incapable d'aucun mouvement ; privé de toute action, réduit à tout ſouffrir, ſa vie dépend des ſecours qu'on lui donne. Cet état de l'enfance imbécille, impuiſſante, dure long-temps ; la néceſſité du ſecours devient donc une habitude, qui ſeule ſeroit capable de produire l'attachement mutuel de l'enfant & des père & mère : mais comme à meſure qu'il avance, l'enfant acquiert de quoi ſe paſſer plus

aiſément de ſecours, comme il a phyſiquement moins beſoin d'aide; que les parens au contraire continuent à s'occuper de lui beaucoup plus qu'il ne s'occupe d'eux, il arrive toujours que l'amour deſcend beaucoup plus qu'il ne remonte: l'attachement des père & mère devient exceſſif, aveugle, idolâtre, & celui de l'enfant reſte tiède & ne reprend des forces que lorſque la raiſon vient à développer le germe de la reconnoiſſance.

Ainſi la ſociété, conſidérée même dans une ſeule famille, ſuppoſe dans l'homme la faculté raiſonnable; la ſociété, dans les animaux qui ſemblent ſe réunir librement & par convenance, ſuppoſe l'expérience du ſentiment, & la ſociété des bêtes qui, comme les abeilles, ſe trouvent enſemble ſans s'être cherchées, ne ſuppoſe rien: quels qu'en puiſſent être les réſultats, il eſt clair qu'ils n'ont été, ni prévus, ni ordonnés, ni conçus par ceux qui les exécutent; & qu'ils ne dépendent que du mécaniſme univerſel & des loix du mouvement établies par le Créateur.

Qu'on mette enſemble dans le même lieu, dix mille automates animés d'une force vive & tous déterminés, par la reſſemblance parfaite de leur forme extérieure & intérieure, & par la conformité de leurs mouvemens, à faire chacun la même choſe dans ce même lieu, il en réſultera néceſſairement un ouvrage régulier : les rapports d'égalité, de ſimilitude, de ſituation s'y trouveront, puiſqu'ils dépendent de ceux de mouvement que nous ſuppoſons égaux & conformes ; les rapports de juxta-poſition, d'étendue, de figure s'y trouveront auſſi, puiſque nous ſuppoſons l'eſpace donné & circonſcrit ; & ſi nous accordons à ces automates le plus petit degré de ſentiment, celui ſeulement qui eſt néceſſaire pour ſentir ſon exiſtence, tendre à ſa propre conſervation, éviter les choſes nuiſibles, appéter les choſes convenables, &c. l'ouvrage ſera, non-ſeulement régulier, proportionné, ſitué, ſemblable, égal, mais il aura encore l'air de la ſymétrie, de la ſolidité, de la commodité, &c. au plus haut point de perfection, parce qu'en le formant,

chacun de ces dix mille individus a cherché à s'arranger de la manière la plus commode pour lui, & qu'il a en même temps été forcé d'agir & de ſe placer de la manière la moins incommode aux autres.

Dirai-je encore un mot; ces cellules des abeilles, ces hexagones tant vantés, tant admirés, me fourniſſent une preuve de plus contre l'enthouſiaſme & l'admiration : cette figure, toute géométrique & toute régulière qu'elle nous paroît, & qu'elle eſt en effet dans la ſpéculation, n'eſt ici qu'un réſultat mécanique & aſſez imparfait qui ſe trouve ſouvent dans la Nature, & que l'on remarque même dans ſes productions les plus brutes; les criſtaux & pluſieurs autres pierres, quelques ſels, &c. prennent conſtamment cette figure dans leur formation. Qu'on obſerve les petites écailles de la peau d'une rouſſette, on verra qu'elles ſont hexagones, parce que chaque écaille croiſſant en même temps, ſe fait obſtacle, & tend à occuper le plus d'eſpace qu'il eſt poſſible dans un eſpace donné: on voit ces mêmes

hexagones dans le second estomac des animaux ruminans, on les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, &c. qu'on remplisse un vaisseau de pois, ou plutôt de quelqu'autre graine cylindrique, & qu'on le ferme exactement après y avoir versé autant d'eau que les intervalles qui restent entre ces graines peuvent en recevoir; qu'on fasse bouillir cette eau, tous ces cylindres deviendront des colonnes à six pans. On en voit clairement la raison, qui est purement mécanique; chaque graine, dont la figure est cylindrique, tend par son renflement à occuper le plus d'espace possible dans un espace donné, elles deviennent donc toutes nécessairement hexagones par la compression réciproque. Chaque abeille cherche à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné, il est donc nécessaire aussi, puisque le corps des abeilles est cylindrique, que leurs cellules soient hexagones, par la même raison des obstacles réciproques.

On donne plus d'esprit aux mouches dont les ouvrages sont les plus réguliers;

les abeilles sont, dit-on, plus ingénieuses que les guêpes, que les frêlons, &c. qui savent aussi l'architecture, mais dont les constructions sont plus grossières & plus irrégulières que celles des abeilles: on ne veut pas voir, ou l'on ne se doute pas que cette régularité, plus ou moins grande, dépend uniquement du nombre & de la figure, & nullement de l'intelligence de ces petites bêtes; plus elles sont nombreuses, plus il y a de forces qui agissent également, & qui s'opposent de même, plus il y a par conséquent de contrainte mécanique, de régularité forcée & de perfection apparente dans leurs productions.

Les animaux qui ressemblent le plus à l'homme par leur figure & par leur organisation, seront donc, malgré les apologistes des insectes, maintenus dans la possession où ils étoient, d'être supérieurs à tous les autres pour les qualités intérieures, & quoiqu'elles soient infiniment différentes de celles de l'homme, qu'elles ne soient, comme nous l'avons prouvé, que des résultats de l'exercice & de l'expérience du sentiment, ces

animaux ſont par ces facultés mêmes fort ſupérieurs aux inſectes, & comme tout ſe fait & que tout eſt par nuances dans la Nature, on peut établir une échelle pour juger des degrés des qualités intrinsèques de chaque animal, en prenant pour premier terme la partie matérielle de l'homme, & plaçant ſucceſſivement les animaux à différentes diſtances, ſelon qu'en effet ils en approchent ou s'en éloignent davantage, tant par la forme extérieure, que par l'organiſation intérieure; en ſorte que le ſinge, le chien, l'éléphant & les autres quadrupèdes ſeront au premier rang; les cétacées qui, comme les quadrupèdes & l'homme, ont de la chair & du ſang, qui ſont comme eux vivipares ſeront au ſecond; les oiſeaux au troiſième, parce qu'à tout prendre, ils diffèrent de l'homme plus que les cétacées & que les quadrupèdes; & s'il n'y avoit pas des êtres qui, comme les huîtres ou les polypes, ſemblent en différer autant qu'il eſt poſſible, les inſectes ſeroient avec raiſon les bêtes du dernier rang.

Mais si les animaux sont dépourvus d'entendement, d'esprit & de mémoire, s'ils sont privés de toute intelligence, si toutes leurs facultés dépendent de leurs sens, s'ils sont bornés à l'exercice & à l'expérience du sentiment seul, d'où peut venir cette espèce de prévoyance qu'on remarque dans quelques-uns d'entr'eux? le seul sentiment peut-il faire qu'ils ramassent des vivres pendant l'été pour subsister pendant l'hiver? ceci ne suppose-t-il pas une comparaison des temps, une notion de l'avenir, une inquiétude raisonnée? pourquoi trouveroit-on à la fin de l'automne dans le trou d'un mulot assez de gland pour le nourrir jusqu'à l'été suivant? pourquoi cette abondante récolte de cire & de miel dans les ruches? pourquoi les fourmis font-elles des provisions? pourquoi les oiseaux feroient-ils des nids, s'ils ne savoient pas qu'ils en auront besoin pour y déposer leurs œufs & y élever leurs petits, &c. & tant d'autres faits particuliers que l'on raconte de la prévoyance des renards, qui cachent leur gibier en différens endroits pour le

retrouver au besoin & s'en nourrir pendant plusieurs jours; de la subtilité raisonnée des hiboux, qui savent ménager leur provision de souris en leur coupant les pattes pour les empêcher de fuir; de la pénétration merveilleuse des abeilles, qui savent d'avance que leur reine doit pondre dans un tel temps tel nombre d'œufs d'une certaine espèce, dont il doit sortir des vers de mouches mâles, & tel autre nombre d'œufs d'une autre espèce qui doivent produire les mouches neutres, & qui en conséquence de cette connoissance de l'avenir, construisent tel nombre d'alvéoles plus grandes pour les premières, & tel autre nombre d'alvéoles plus petites pour les secondes! &c, &c, &c.

Avant que de répondre à ces questions, & même de raisonner sur ces faits, il faudroit être assuré qu'ils sont réels & avérés, il faudroit qu'au lieu d'avoir été racontés par le peuple ou publiés par des observateurs amoureux du merveilleux, ils eussent été vus par des gens sensés, & recueillis par des philosophes : je suis persuadé que toutes les

les prétendues merveilles diſparoîtroient, & qu'en y réfléchiſſant on trouveroit la cauſe de chacun de ces effets en particulier. Mais admettons pour un inſtant la vérité de tous ces faits, accordons avec ceux qui les racontent, le preſſentiment, la prévision, la connoiſſance même de l'avenir aux animaux, en résultera-t-il que ce ſoit un effet de leur intelligence! ſi cela étoit, elle ſeroit bien ſupérieure à la nôtre; car notre prévoyance eſt toujours conjecturale, nos notions ſur l'avenir ne ſont que douteuſes, toute la lumière de notre ame ſuffit à peine pour nous faire entrevoir les probabilités des choſes futures: dès-lors les animaux qui en voient la certitude, puiſqu'ils ſe déterminent d'avance & ſans jamais ſe tromper, auroient en eux quelque choſe de bien ſupérieur au principe de notre connoiſſance, ils auroient une ame bien plus pénétrante & bien plus clairvoyante que la nôtre. Je demande ſi cette conſéquence ne répugne pas autant à la religion qu'à la raiſon!

Ce ne peut donc être par une intel-

ligence semblable à la nôtre que les animaux aient une connoissance certaine de l'avenir, puisque nous n'en avons que des notions très-douteuses & très-imparfaites; pourquoi donc leur accorder si légèrement une qualité si sublime! pourquoi nous dégrader mal-à-propos! ne seroit-il pas moins déraisonnable, supposé qu'on ne pût pas douter des faits, d'en rapporter la cause à des loix mécaniques, établies comme toutes les autres loix de la Nature, par la volonté du Créateur! La sûreté avec laquelle on suppose que les animaux agissent, la certitude de leur détermination, suffiroit seule pour qu'on dût en conclure que ce sont les effets d'un pur mécanisme. Le caractère de la raison le plus marqué, c'est le doute, c'est la délibération, c'est la comparaison; mais des mouvemens & des actions qui n'annoncent que la décision & la certitude, prouvent en même temps le mécanisme & la stupidité.

Cependant, comme les loix de la Nature, telles que nous les connoissons, n'en sont que les effets généraux,

& que les faits dont il s'agit ne ſont au contraire que des effets très-particuliers, il ſeroit peu philoſophique & peu digne de l'idée que nous devons avoir du Créateur, de charger mal-à-propos ſa volonté de tant de petites loix, ce ſeroit déroger à ſa toute-puiſſance & à la noble ſimplicité de la Nature, que de l'embarraſſer gratuitement de cette quantité de ſtatuts particuliers, dont l'un ne ſeroit fait que pour les mouches, l'autre pour les hiboux, l'autre pour les mulots, &c. ne doit-on pas au contraire faire tous ſes efforts pour ramener ces effets particuliers aux effets généraux, &, ſi cela n'étoit pas poſſible, mettre ces faits en réſerve & s'abſtenir de vouloir les expliquer juſqu'à ce que par de nouveaux faits & par de nouvelles analogies, nous puiſſions en connoître les causes.

Voyons donc en effet s'ils ſont inexplicables, s'ils ſont ſi merveilleux, s'ils ſont même avérés. La prévoyance des fourmis n'étoit qu'un préjugé, on la leur avoit accordée en les obſervant, on la leur a ôtée en les obſervant mieux; elles ſont engourdies tout l'hiver, leurs

provisions ne sont donc que des amas superflus, amas accumulés sans vues, sans connoissance de l'avenir, puisque par cette connoissance même elles en auroient prévu toute l'inutilité. N'est-il pas très-naturel que des animaux qui ont une demeure fixe où ils sont accoutumés à transporter les nourritures dont ils ont actuellement besoin, & qui flattent leur appétit, en transportent beaucoup plus qu'il ne leur en faut, déterminés par le sentiment seul & par le plaisir de l'odorat ou de quelques autres de leurs sens, & guidés par l'habitude qu'ils ont prise d'emporter leurs vivres pour les manger en repos! cela même ne démontre-t-il pas qu'ils n'ont que du sentiment & point de raisonnement! C'est par la même raison que les abeilles ramassent beaucoup plus de cire & de miel qu'il ne leur en faut: ce n'est donc point du produit de leur intelligence, c'est des effets de leur stupidité que nous profitons; car l'intelligence les porteroit nécessairement à ne ramasser qu'à peu près autant qu'elles ont besoin, & à s'épargner la peine de tout le reste,

ſur-tout après la triſte expérience que ce travail eſt en pure perte, qu'on leur enlève tout ce qu'elles ont de trop, qu'enfin cette abondance eſt la ſeule cauſe de la guerre qu'on leur fait, & la ſource de la déſolation & du trouble de leur ſociété. Il eſt ſi vrai que ce n'eſt que par ſentiment aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les obliger à travailler, pour ainſi dire, autant que l'on veut: tant qu'il y a des fleurs qui leur conviennent dans le pays qu'elles habitent, elles ne ceſſent d'en tirer le miel & la cire; elles ne diſcontinuent leur travail & ne finiſſent leur récolte que parce qu'elles ne trouvent plus rien à ramaſſer. On a imaginé de les tranſporter & de les faire voyager dans d'autres pays où il y a encore des fleurs: alors elles reprennent le travail, elles continuent à ramaſſer, à entaſſer juſqu'à ce que les fleurs de ce nouveau canton ſoient épuiſées ou flétries; & ſi on les porte dans un autre qui ſoit encore fleuri, elles continueront de même à recueillir, à amaſſer: leur travail n'eſt donc point une prévoyance ni une peine

qu'elles se donnent dans la vue de faire des provisions pour elles, c'est au contraire un mouvement dicté par le sentiment, & ce mouvement dure & se renouvelle autant & aussi long-temps qu'il existe des objets qui y sont relatifs.

Je me suis particulièrement informé des mulots, & j'ai vu quelques-uns de leurs trous, ils sont ordinairement divisés en deux, dans l'un ils font leurs petits, dans l'autre ils entassent tout ce qui flatte leur appétit. Lorsqu'ils font eux-mêmes leurs trous, ils ne les font pas grands, & alors ils ne peuvent y placer qu'une assez petite quantité de graines : mais lorsqu'ils trouvent sous le tronc d'un arbre un grand espace, ils s'y logent, & ils le remplissent, autant qu'ils peuvent, de blé, de noix, de noisettes, de glands, selon le pays qu'ils habitent ; en sorte que la provision au lieu d'être proportionnée au besoin de l'animal, ne l'est au contraire qu'à la capacité du lieu.

Voilà donc déjà les provisions des fourmis, des mulots, des abeilles, réduites à des tas inutiles, disproportionnés & ramassés sans vues, voilà les petites

loix particulières de leur prévoyance ſuppoſée, ramenées à la loi réelle & générale du ſentiment; il en ſera de même de la prévoyance des oiſeaux. Il n'eſt pas néceſſaire de leur accorder la connoiſſance de l'avenir, ou de recourir à la ſuppoſition d'une loi particulière que le Créateur auroit établie en leur faveur, pour rendre raiſon de la conſtruction de leurs nids; ils ſont conduits par degrés à les faire, ils trouvent d'abord un lieu qui convient, ils s'y arrangent, ils y portent ce qui le rendra plus commode; ce nid n'eſt qu'un lieu qu'ils reconnoîtront, qu'ils habiteront ſans inconvénient, & où ils ſéjourneront tranquillement: l'amour eſt le ſentiment qui les guide & les excite à cet ouvrage, ils ont beſoin mutuellement l'un de l'autre, ils ſe trouvent bien enſemble, ils cherchent à ſe cacher, à ſe dérober au reſte de l'Univers devenu pour eux plus incommode & plus dangereux que jamais; ils s'arrêtent donc dans les endroits les plus touffus des arbres, dans les lieux les plus inacceſſibles ou les plus obſcurs; & pour s'y ſoutenir, pour y demeurer

d'une manière moins incommode, ils entaſſent des feuilles, ils arrangent de petits matériaux, & travaillent à l'envi à leur habitation commune : les uns moins adroits ou moins ſenſuels ne font que des ouvrages groſſièrement ébauchés, d'autres ſe contentent de ce qu'ils trouvent tout fait, & n'ont pas d'autre domicile que les trous qui ſe préſentent ou les pots qu'on leur offre. Toutes ces manœuvres ſont relatives à leur organiſation & dépendantes du ſentiment qui ne peut, à quelque degré qu'il ſoit, produire le raiſonnement, & encore moins donner cette préviſion intuitive, cette connoiſſance certaine de l'avenir, qu'on leur ſuppoſe.

On peut le prouver par des exemples familiers ; non-ſeulement ces animaux ne ſavent pas ce qui doit arriver, mais ils ignorent même ce qui eſt arrivé. Une poule ne diſtingue pas ſes œufs de ceux d'un autre oiſeau, elle ne voit point que les petits canards qu'elle vient de faire éclore ne lui appartiennent point, elle couve des œufs de craie, dont il ne doit rien réſulter, avec autant d'attention

que ſes propres œufs, elle ne connoît donc ni le paſſé, ni l'avenir, & ſe trompe encore ſur le préſent. Pourquoi les oiſeaux de baſſe-cour ne font-ils pas des nids comme les autres? ſeroit-ce parce que le mâle appartient à pluſieurs femelles? ou plutôt n'eſt-ce pas qu'étant domeſtiques, familiers & accoutumés à être à l'abri des inconvéniens & des dangers, ils n'ont aucun beſoin de ſe ſouſtraire aux yeux, aucune habitude de chercher leur ſûreté dans la retraite & dans la ſolitude? cela même pourroit encore ſe prouver par le fait, car dans la même eſpèce, l'oiſeau ſauvage fait ſouvent ce que l'oiſeau domeſtique ne fait point, la gelinotte & la cane ſauvage font des nids, la poule & la cane domeſtique n'en font point. Les nids des oiſeaux, les cellules des mouches, les proviſions des abeilles, des fourmis, des mulots, ne ſuppoſent donc aucune intelligence dans l'animal, & n'émanent pas de quelques loix particulièrement établies pour chaque eſpèce, mais dépendent, comme toutes les autres opérations des animaux, du nombre, de la figure, du mouve-

ment, de l'organisation & du sentiment, qui sont les loix de la Nature, générales & communes à tous les êtres animés.

Il n'est pas étonnant que l'homme, qui se connoît si peu lui-même, qui confond si souvent ses sensations & ses idées, qui distingue si peu le produit de son ame de celui de son cerveau, se compare aux animaux, & n'admette entr'eux & lui qu'une nuance, dépendante d'un peu plus ou d'un peu moins de perfection dans les organes; il n'est pas étonnant qu'il les fasse raisonner, s'entendre & se déterminer comme lui & qu'il leur attribue, non-seulement les qualités qu'il a, mais encore celles qui lui manquent. Mais que l'homme s'examine, s'analyse & s'approfondisse, il reconnoîtra bientôt la noblesse de son être, il sentira l'existence de son ame, il cessera de s'avilir, & verra d'un coup d'œil la distance infinie que l'Être suprême a mise entre les bêtes & lui.

Dieu seul connoît le passé, le présent & l'avenir, il est de tous les temps, & voit dans tous les temps :

l'homme, dont la durée eſt de ſi peu d'inſtans, ne voit que ces inſtans; mais une Puiſſance vive, immortelle, compare ces inſtans, les diſtingue, les ordonne, c'eſt par Elle qu'il connoît le préſent, qu'il juge du paſſé, & qu'il prévoit l'avenir. Ôtez à l'homme cette lumière divine, vous effacez, vous obſcurciſſez ſon être, il ne reſtera que l'animal; il ignorera le paſſé, ne ſoupçonnera pas l'avenir, & ne ſaura même ce que c'eſt que le préſent.



LETTRE

LETTRE de MM. les Députés & Syndic de la faculté de Théologie, à M. de Buffon.

MONSIEUR,

NOUS avons été informés, par un d'entre nous, de votre part, que lorsque vous avez appris que l'Histoire Naturelle, dont vous êtes auteur, étoit un des ouvrages qui ont été choisis par ordre de la Faculté de Théologie, pour être examinés & censurés, comme renfermant des principes & des maximes qui ne sont pas conformes à ceux de la Religion, vous lui avez déclaré que vous n'aviez pas eu intention de vous

en écarter, & que vous étiez dispofé à fatisfaire la Faculté fur chacun des articles qu'elle trouveroit répréhenfibles dans votredit ouvrage; nous ne pouvons, Monfieur, donner trop d'éloges à une réfolution auffi chrétienne, & pour vous mettre en état de l'exécuter, nous vous envoyons les propofitions extraites de votre livre, qui nous ont paru contraires à la croyance de l'Églife.

Nous avons l'honneur d'être avec une parfaite confidération,

MONSIEUR,

Vos très-humbles & très-obéiffans ferviteurs,
Les Députés & Syndic de la Faculté de Théologie de Paris.

En la Maifon de la Faculté, le 15 janvier 1751.

PROPOSITIONS extraites d'un ouvrage qui a pour titre, Histoire Naturelle, *& qui ont paru répréhensibles à MM. les Députés de la Faculté de Théologie de Paris.*

I.

CE ſont les eaux de la mer qui ont produit les montagnes, les vallées de la terre.... ce ſont les eaux du ciel qui ramenant tout au niveau, rendront un jour cette terre à la mer, qui s'en emparera ſucceſſivement, en laiſſant à découvert de nouveaux continens ſemblables à ceux que nous habitons. *Édition in-4.° tome I, page 124; édit. in-12, tome I, page 181.*

I I.

Ne peut-on pas s'imaginer....... qu'une comète tombant ſur la ſurface du Soleil aura déplacé cet aſtre, & qu'elle en aura ſéparé quelques petites parties auxquelles elle aura communiqué

un mouvement d'impulſion. . . . . . . en ſorte que les planètes auroient autrefois appartenu au corps du ſoleil, & qu'elles en auroient été détachées, &c. *Édition in-4.° page 133; in-12, page 193.*

III.

Voyons dans quel état elles (les planètes, & ſur-tout la Terre) ſe ſont trouvées après avoir été ſéparées de la maſſe du ſoleil. *Édit. in-4.° page 143; in-12, page 208.*

IV.

Le ſoleil s'éteindra probablement. . . . faute de matière combuſtible. . . . . . la terre au ſortir du ſoleil étoit donc brûlante & dans un état de liquéfaction. *Édit. in-4.° page 149; in-12, page 217.*

V.

Le mot de vérité ne fait naître qu'une idée vague. . ., & la définition elle-même, priſe dans un ſens général & abſolu, n'eſt qu'une abſtraction, qui n'exiſte qu'en vertu de quelque ſuppoſition. *Édit.*

in-4.° tome I, page 53; in-12, tome I, page 76.

V I.

Il y a plusieurs espèces de vérités, & on a coutume de mettre dans le premier ordre les vérités mathématiques; ce ne sont cependant que des vérités de définitions; ces définitions portent sur des suppositions simples, mais abstraites; & toutes les vérités en ce genre ne sont que des conséquences composées, mais toujours abstraites de ces définitions. *Ibidem.*

V I I.

La signification du terme de vérité est vague & composée, il n'étoit donc pas possible de la définir généralement; il falloit, comme nous venons de le faire, en distinguer les genres, afin de s'en former une idée nette. *Édition in-4.° tome I, page 55; in-12, tome I, page 79.*

V I I I.

Je ne parlerai point des autres ordres de vérités, celles de la morale, par exemple,

qui ſont en partie réelles & en partie arbitraires . . . . elles n'ont pour objet que des convenances & des probabilités. *Édit. in-4.° tome I, page 55; in-12, tome I, page 79.*

I X.

L'évidence mathématique & la certitude phyſique ſont donc les deux ſeuls points ſous leſquels nous devons conſidérer la vérité; dès qu'elle s'éloignera de l'un ou de l'autre, ce n'eſt plus que vraiſemblance & probabilité. *Édit. in-4, page 55; in-12, page 80.*

X.

L'exiſtence de notre ame nous eſt démontrée, ou plutôt nous ne faiſons qu'un, cette exiſtence & nous. *Édition in-4.° tome II, page 432; in-12, tome IV, page 154.*

X I.

L'exiſtence de notre corps & des autres objets extérieurs eſt douteuſe pour quiconque raiſonne ſans préjugé; car cette étendue en longueur, largeur &

profondeur, que nous appelons *notre corps*, & qui ſemble nous appartenir de ſi près, qu'eſt-elle autre choſe ſinon un rapport de nos ſens! *Édit. in-4.° tome II, page 432; in-12, tome IV, page 155.*

XII.

Nous pouvons croire qu'il y a quelque choſe hors de nous, mais nous n'en ſommes pas ſûrs, au lieu que nous ſommes aſſurés de l'exiſtence réelle de tout ce qui eſt en nous; celle de notre ame eſt donc certaine, & celle de notre corps paroît douteuſe, dès qu'on vient à penſer que la matière pourroit bien n'être qu'un mode de notre ame, une de ſes façons de voir. *Édition in-4.° tome II, page 434; in-12, tome IV, page 157.*

XIII.

Elle (notre ame) verra d'une manière bien plus différente encore après notre mort, & tout ce qui cauſe aujourd'hui ſes ſenſations, la matière en général, pourroit bien ne pas plus exiſter pour elle alors que notre propre corps, qui ne

ſera plus rien pour nous. *Édit. in-4.°* *ibidem*; *in-12, page 158.*

XIV.

L'ame. . . . . . . eſt impaſſible par ſon eſſence. *Édit. in-4.° tome II, page 430; in-12, tome IV, page 152.*



RÉPONSE de M. de Buffon, à MM. les Députés & Syndic de la Faculté de Théologie.

MESSIEURS,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les propositions qui ont été extraites de mon livre, & je vous remercie de m'avoir mis à portée de les expliquer d'une manière qui ne laisse aucun doute ni aucune incertitude sur la droiture de mes intentions; & si vous le desirez,

Messieurs, je publierai bien volontiers, dans le premier volume de mon ouvrage qui paroîtra, les explications que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je suis avec respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
BUFFON.

Le 12 mars 1751.

JE déclare,

1.° Que je n'ai eu aucune intention de contredire le texte de l'Écriture : que je crois très-fermement tout ce qui y eſt rapporté ſur la création, ſoit pour l'ordre des temps, ſoit pour les circonſtances des faits; & que j'abandonne ce qui, dans mon livre, regarde la formation de la terre, & en général tout ce qui pourroit être contraire à la narration de Moïſe, n'ayant préſenté mon hypothèſe ſur la formation des planètes que comme une pure ſuppoſition philoſophique.

2.° Que par rapport à cette expreſſion, *le mot de vérité ne fait naître qu'une idée vague*, je n'ai entendu que ce qu'on entend dans les écoles par idée générique, qui n'exiſte point en ſoi-même, mais ſeulement dans les eſpèces dans leſquelles elle a une exiſtence réelle; & par conſéquent il y a réellement des vérités certaines en elles-mêmes, comme je l'explique dans l'article ſuivant.

3.° Qu'outre les vérités de conſéquence & de ſuppoſition, il y a des premiers principes abſolument vrais &

certains dans tous les cas & indépendamment de toutes les suppositions, & que ces conséquences déduites avec évidence de ces principes, ne sont pas des vérités arbitraires, mais des vérités éternelles & evidentes; n'ayant uniquement entendu par vérités de définitions que les seules vérités mathématiques.

4.° Qu'il y a de ces principes évidens & de ces conséquences évidentes dans plusieurs sciences, & sur-tout dans la métaphysique & la morale; que tels sont en particulier dans la métaphysique l'existence de Dieu, ses principaux attributs, l'existence, la spiritualité & l'immortalité de notre ame; & dans la morale, l'obligation de rende un culte à Dieu, & à un chacun ce qui lui est dû, & en conséquence qu'on est obligé d'éviter le larcin, l'homicide & les autres actions que la raison condamne.

5.° Que les objets de notre foi sont très-certains, sans être évidens; & que Dieu qui les a révélés & que la raison mêmè m'apprend ne pouvoir me tromper, m'en garantit la vérité & la certitude; que ces objets sont pour ma

des vérités du premier ordre, soit qu'ils regardent le dogme, soit qu'ils regardent la pratique dans la morale; ordre de vérités dont j'ai dit expressément que je ne parlerois point parce que mon sujet ne le demandoit pas.

6.° Que quand j'ai dit que les vérités de la morale n'ont pour objet & pour fin que des convenances & des probabilités, je n'ai jamais voulu parler des vérités réelles, telles que sont non-seulement les préceptes de la Loi divine, mais encore ceux qui appartiennent à la Loi naturelle; & que je n'entends par vérités arbitraires en fait de morale, que les loix qui dépendent de la volonté des hommes, & qui sont différentes dans différens pays, & par rapport à la constitution des différens États.

7.° Qu'il n'est pas vrai que l'existence de notre ame & nous ne soient qu'un, en ce sens, que l'homme soit un être purement spirituel, & non un composé de corps & d'ame: que l'existence de notre corps & des autres objets extérieurs est une vérité certaine, puisque non-seulement la Foi nous l'apprend,

mais encore que la ſageſſe & la bonté de Dieu, ne nous permettent pas de penſer qu'il voulût mettre les hommes dans une illuſion perpétuelle & générale; que par cette raiſon, cette étendue en longueur, largeur & profondeur (notre corps) n'eſt pas un ſimple rapport de nos ſens.

8.° Qu'en conſéquence, nous ſommes très-ſûrs qu'il y a quelque choſe hors de nous, & que la croyance que nous avons des vérités révélées, préſuppoſe & renferme l'exiſtence de plusieurs objets hors de nous; & qu'on ne peut croire que la matière ne ſoit qu'une modification de notre ame, même en ce ſens, que nos ſenſations exiſtent véritablement, mais que les objets qui ſemblent les exciter, n'exiſtent point réellement.

9.° Que quelle que ſoit la manière dont l'ame verra dans l'état où elle ſe trouvera depuis ſa mort juſqu'au jugement dernier; elle ſera certaine de l'exiſtence des corps, & en particulier de celle du ſien propre, dont l'état futur l'intéreſſera toujours, ainſi que l'Écriture nous l'apprend.

10.° Que quand j'ai dit que l'ame étoit impassible par son essence, je n'ai prétendu dire rien autre chose, sinon que l'ame par sa nature n'est pas susceptible des impressions extérieures qui pourroient la détruire ; & je n'ai pas cru que par la puissance de Dieu elle ne pût être susceptible des sentimens de douleur, que la Foi nous apprend devoir faire dans l'autre vie la peine du péché & le tourment des méchans.

Signé BUFFON.

Le 12 mars 1751.



SECONDE LETTRE de MM. les Députés & Syndic de la Faculté de Théologie, à M. de Buffon.

MONSIEUR,

NOUS avons reçu les explications que vous nous avez envoyées, des propositions que nous avions trouvé répréhensibles dans votre ouvrage qui a pour titre, Histoire Naturelle; *& après les avoir lûes dans notre assemblée particulière, nous les avons présentées à la Faculté dans son assemblée générale du premier avril 1751, présente année; & après en avoir entendu la lecture, elle les a acceptées & approuvées par sa délibération & sa conclusion dudit jour.*

Nous avons fait part en même temps, Monsieur, à la Faculté, de la promesse que vous nous avez faite de faire imprimer ces explications dans le premier ouvrage que vous donnerez au public, si la Faculté le desire; elle a reçu cette proposition avec une extrême joie, & elle espère que vous voudrez bien l'exécuter. Nous avons l'honneur d'être, avec les sentimens de la plus parfaite considération,

MONSIEUR,

Vos très-humbles & très-obéissans serviteurs,
Les Députés & Syndic de la Faculté de Théologie de Paris.

En la Maison de la Faculté, le 4 mai 1751.

DISCOURS
PRONONCÉ
DANS L'ACADÉMIE FRANCOISE,
Par M. DE BUFFON,

Le ſamedi 25 Août 1753.



M. DE BUFFON ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe à la place de feu M. L'ARCHEVÊQUE DE SENS, y vint prendre ſéance le ſamedi 25 août 1753; & prononça le Diſcours qui ſuit.

MESSIEURS,

VOUS m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous; mais la gloire n'eſt un bien qu'autant qu'on en eſt digne; & je ne me perſuade pas que quelques Eſſais écrits ſans art & ſans autre ornement que celui de la Nature, ſoient des titres ſuffiſans pour oſer prendre place parmi les maîtres de l'art, parmi les Hommes éminens qui repréſentent ici la ſplendeur littéraire de la

France, & dont les noms célébrés aujourd'hui par la voix des Nations, retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu, MESSIEURS, d'autres motifs en jetant les yeux ſur moi ; vous avez voulu donner à l'illuſtre Compagnie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis long-temps, une nouvelle marque de conſidération ; ma reconnoiſſance, quoique partagée, n'en ſera pas moins vive ; mais comment ſatisfaire au devoir qu'elle m'impoſe en ce jour! Je n'ai, MESSIEURS, à vous offrir que votre propre bien : ce ſont quelques idées ſur le ſtyle, que j'ai puiſées dans vos ouvrages ; c'eſt en vous liſant, c'eſt en vous admirant qu'elles ont été conçues, c'eſt en les ſoumettant à vos lumières qu'elles ſe produiront avec quelque ſuccès.

Il s'eſt trouvé dans tous les temps des hommes qui ont ſu commander aux autres par la puiſſance de la parole. Ce n'eſt que dans les ſiècles éclairés que l'on a bien écrit & bien parlé. La véritable éloquence ſuppoſe l'exercice du génie & de la culture de l'eſprit.

Elle eſt bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'eſt qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les paſſions ſont fortes, les organes ſouples & l'imagination prompte. Ces hommes ſentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; &, par une impreſſion purement mécanique, ils tranſmettent aux autres leur enthouſiaſme & leurs affections. C'eſt le corps qui parle au corps; tous les mouvemens, tous les ſignes concourent & ſervent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude & l'entraîner! que faut-il pour ébranler la plupart des autres hommes & les perſuader! un ton véhément & pathétique, des geſtes expreſſiſs & fréquens, des paroles rapides & ſonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête eſt ferme, le goût délicat & le ſens exquis, & qui, comme vous, MESSIEURS, comptent pour peu le ton, les geſtes & le vain ſon des mots, il faut des choſes, des penſées, des raiſons, il faut ſavoir les préſenter, les nuancer, les ordonner; il ne ſuffit pas de frapper

l'oreille & d'occuper les yeux, il faut agir ſur l'ame & toucher le cœur en parlant à l'eſprit.

Le ſtyle n'eſt que l'ordre & le mouvement qu'on met dans ſes penſées. Si on les enchaîne étroitement, ſi on les ſerre, le ſtyle devient fort, nerveux & concis, ſi on les laiſſe ſe ſuccéder lentement, & ne ſe joindre qu'à la faveur des mots, quelqu'élégans qu'ils ſoient, le ſtyle ſera diffus, lâche & trainant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on préſentera ſes penſées, il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les premières vues & les principales idées : c'eſt en marquant leur place ſur ce plan qu'un ſujet ſera circonſcrit, & que l'on en connoîtra l'étendue ; c'eſt en ſe rappelant ſans ceſſe ces premiers linéamens, qu'on déterminera les juſtes intervalles qui ſéparent les idées principales, & qu'il naîtra des idées acceſſoires & moyennes qui ſerviront à les remplir. Par la force du génie, on ſe repréſentera toutes les idées générales & particulières ſous leur véritable point de vue ;

par

par une grande fineſſe de diſcernement, on diſtinguera les penſées ſtériles des idées fécondes; par la ſagacité que donne la grande habitude d'écrire, on ſentira d'avance quel ſera le produit de toutes ces opérations de l'eſprit. Pour peu que le ſujet ſoit vaſte ou compliqué, il eſt bien rare qu'on puiſſe l'embraſſer d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un ſeul & premier effort de génie; & il eſt rare encore qu'après bien des réflexions on en ſaiſiſſe tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'eſt même le ſeul moyen d'affermir, d'étendre & d'élever ſes penſées: plus on leur donnera de ſubſtance & de force, plus il ſera facile enſuite de les réaliſer par l'expreſſion.

Ce plan n'eſt pas encore le ſtyle, mais il en eſt la baſe; il le ſoutient, il le dirige, il règle ſon mouvement & le ſoumet à des loix; ſans cela, le meilleur écrivain s'égare; ſa plume marche ſans guide, & jette à l'aventure des traits irréguliers & des figures diſcordantes. Quelque brillantes que ſoient les couleurs qu'il emploie, quelques

beautés qu'il ſeme dans les détails; comme l'enſemble choquera, ou ne ſe fera point ſentir, l'ouvrage ne ſera point conſtruit; & en admirant l'eſprit de l'auteur, on pourra ſoupçonner qu'il manque de génie. C'eſt par cette raiſon que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent ſoutenir; que ceux qui craignent de perdre des penſées iſolées, fugitives, & qui écrivent en différens temps des morceaux détachés, ne les réuniſſent jamais ſans tranſitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, & ſi peu qui ſoient fondus d'un ſeul jet.

Cependant tout ſujet eſt un, & quelque vaſte qu'il ſoit, il peut être renfermé dans un ſeul diſcours; les interruptions, les repos, les ſections ne devroient être d'uſage que quand on traite des ſujets différens, ou lorſqu'ayant à parler de choſes grandes, épineuſes & diſparates, la marche du génie ſe trouve interrompue

par la multiplicité des obſtacles, & contrainte par la néceſſité des circonſtances : autrement, le grand nombre de diviſions, loin de rendre un ouvrage plus ſolide, en détruit l'aſſemblage ; le Livre paroît plus clair aux yeux, mais le deſſein de l'auteur demeure obſcur ; il ne peut faire impreſſion ſur l'eſprit du Lecteur, il ne peut même ſe faire ſentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement ſucceſſif, une gradation ſoutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la Nature ſont-ils ſi parfaits ? c'eſt que chaque ouvrage eſt un tout, & qu'elle travaille ſur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais ; elle prépare en ſilence les germes de ſes productions ; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant : elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu & dans un temps preſcrit. L'ouvrage étonne, mais c'eſt l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'eſprit humain ne peut rien

créer, il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience & la méditation; ses connoissances sont les germes de ses productions: mais s'il imite la Nature dans sa marche & dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un systême par la réflexion, il établira sur des fondemens inébranlables, des monumens immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, & ne sait par où commencer à écrire: il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité; mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé & mis en ordre toutes les idées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore,

il n'aura même que du plaiſir à écrire : les penſées ſe ſuccéderont aiſément, & le ſtyle ſera naturel & facile ; la chaleur naîtra de ce plaiſir, ſe répandra par-tout & donnera de la vie à chaque expreſſion ; tout s'animera de plus en plus ; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur ; & le ſentiment ſe joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera paſſer de ce que l'on dit, à ce que l'on va dire ; & le ſtyle deviendra intéreſſant & lumineux.

Rien ne s'oppoſe plus à la chaleur, que le deſir de mettre par-tout des traits ſaillans ; rien n'eſt plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps & ſe répandre uniformément dans un Écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres &, qui ne vous éblouiſſent pendant quelques inſtans que pour vous laiſſer enſuite dans les ténèbres. Ce ſont des penſées qui ne brillent que par l'oppoſition, l'on ne préſente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces ; & ordinairement ce côté qu'on choiſit eſt une pointe, un angle

ſur lequel on fait jouer l'eſprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces ſous leſquelles le bon ſens a coutume de conſidérer les choſes.

Rien n'eſt encore plus oppoſé à la véritable éloquence que l'emploi de ces penſées fines, & la recherche de ces idées légères, déliées, ſans conſiſtance, & qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la ſolidité: auſſi plus on mettra de cet eſprit mince & brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur & de ſtyle, à moins que cet eſprit ne ſoit lui-même le fond du ſujet, & que l'Écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaiſanterie; alors l'art de dire de petites choſes devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'eſt plus oppoſé au beau naturel, que la peine qu'on ſe donne pour exprimer des choſes ordinaires ou communes d'une manière ſingulière ou pompeuſe; rien ne dégrade plus l'Écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir

passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles ; ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, & s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, & avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces Écrivains n'ont point de style, ou si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, & en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; & lorsqu'on aura pris la plume il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style,

c'eſt auſſi ce qui en fera l'unité & ce qui en règlera la rapidité, & cela ſeul auſſi ſuffira pour le rendre précis & ſimple, égal & clair, vif & ſuivi. A cette première règle dictée par le génie, ſi l'on joint de la délicateſſe & du goût, du ſcrupule ſur le choix des expreſſions, de l'attention à ne nommer les choſes que par les termes les plus généraux, le ſtyle aura de la nobleſſe. Si l'on y joint encore de la défiance pour ſon premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'eſt que brillant, & une répugnance conſtante pour l'équivoque & la plaiſanterie, le ſtyle aura de la gravité, il aura même de la majeſté. Enfin ſi l'on écrit comme l'on penſe, ſi l'on eſt convaincu de ce que l'on veut perſuader, cette bonne foi avec ſoi-même, qui fait la bienſéance pour les autres & la vérité du ſtyle, lui fera produire tout ſon effet, pourvu que cette perſuaſion intérieure ne ſe marque pas par un enthouſiaſme trop fort, & qu'il y ait par-tout plus de candeur que de confiance, plus de raiſon que de chaleur.

C'eſt ainſi, MESSIEURS, qu'il me

ſembloit en vous liſant que vous me parliez, que vous m'inſtruiſiez : mon ame qui recueilloit avec avidité ces oracles de la ſageſſe vouloit prendre l'eſſor & s'élever juſqu'à vous, vains efforts ! Les règles, diſiez-vous encore, ne peuvent ſuppléer au génie, s'il manque, elles ſeront inutiles : bien écrire, c'eſt tout-à-la-fois bien penſer, bien ſentir & bien rendre, c'eſt avoir en même temps de l'eſprit, de l'ame & du goût ; le ſtyle ſuppoſe la réunion & l'exercice de toutes les facultés intellectuelles ; les idées ſeules forment le fond du ſtyle, l'harmonie des paroles n'en eſt que l'acceſſoire, & ne dépend que de la ſenſibilité des organes. Il ſuffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les diſſonances des mots, & de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des Poëtes & des Orateurs, pour que mécaniquement on ſoit porté à l'imitation de la cadence poëtique & des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé ; auſſi cette harmonie des mots ne fait ni le fond, ni le ton du ſtyle, & ſe trouve ſouvent dans des Écrits vides d'idées.

Le ton n'eſt que la convenance du ſtyle à la nature du ſujet; il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la choſe, & dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ſes penſées. Si l'on s'eſt élevé aux idées les plus générales, & ſi l'objet en lui-même eſt grand, le ton paroîtra s'élever à la même hauteur; & ſi en le ſoutenant à cette élévation, le génie fournit aſſez pour donner à chaque objet une forte lumière, ſi l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du deſſin, ſi l'on peut en un mot, repréſenter chaque idée par une image vive & bien terminée, & former de chaque ſuite d'idée un tableau harmonieux & mouvant, le ton ſera non-ſeulement élevé, mais ſublime.

Ici, MESSIEURS, l'application feroit plus que la règle, les exemples inſtruiroient mieux que les préceptes; mais comme il ne m'eſt pas permis de citer les morceaux ſublimes qui m'ont ſi ſouvent transporté en liſant vos Ouvrages, je ſuis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits feront

les ſeuls qni paſſeront à la poſtérité : la multitude des connoiſſances, la ſingularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne ſont pas de ſûrs garans de l'immortalité; ſi les Ouvrages qui les contiennent ne roulent que ſur de petits objets, s'ils ſont écrits ſans goût, ſans nobleſſe & ſans génie, ils périront, parce que les connoiſſances, les faits & les découvertes s'enlèvent aiſément, ſe tranſportent, & gagnent même à être miſes en œuvre par des mains plus habiles. Ces choſes ſont hors de l'homme, le ſtyle eſt l'homme même: le ſtyle ne peut donc ni s'enlever, ni ſe tranſporter, ni s'altérer : s'il eſt élevé, noble, ſublime, l'Auteur ſera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui ſoit durable & même éternelle. Or un beau ſtyle n'eſt tel en effet que par le nombre infini de vérités qu'il préſente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il eſt compoſé, ſont autant de vérités auſſi utiles, & peut-être plus précieuſes pour l'eſprit humain que celles qui peuvent faire le fond du ſujet.

Le ſublime ne peut être que dans les grands ſujets. La Poëſie, l'Hiſtoire & la Philoſophie ont toutes le même objet, & un très-grand objet, l'Homme & la Nature. La Philoſophie décrit & dépeint la Nature; la Poëſie la peint & l'embellit, elle peint auſſi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les Héros & les Dieux: l'hiſtoire ne peint que l'homme, & le peint tel qu'il eſt: ainſi le ton de l'hiſtorien ne deviendra ſublime que quand il ſera le portrait des plus grands hommes, quand il expoſera les plus grandes actions, les plus grands mouvemens, les plus grandes révolutions, & par-tout ailleurs il ſuffira qu'il ſoit majeſtueux & grave. Le ton du Philoſophe pourra devenir ſublime toutes les fois qu'il parlera des loix de la Nature, des êtres en général, de l'eſpace, de la matière, du mouvement & du temps, de l'ame, de l'eſprit humain, des ſentimens, des paſſions; dans le reſte il ſuffira qu'il ſoit noble & élevé. Mais le ton de l'Orateur ou du Poëte, dès que le ſujet eſt grand, doit toujours être ſublime, parce qu'il eſt le

maître de joindre à la grandeur du sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il lui plaît; & que devant toujours peindre & toujours agrandir les objets, il doit aussi par-tout employer toute la force & déployer toute l'étendue de son génie.

Que de grands objets, MESSIEURS, frappent ici mes yeux! Et quel style & quel ton faudroit-il employer pour les peindre & les représenter dignement! L'élite des hommes est assemblée. La Sagesse est à leur tête. La Gloire, assise au milieu d'eux, répand ses rayons sur chacun & les couvre tous d'un éclat toujours le même & toujours renaissant. Des traits d'une lumière plus vive encore partent de sa couronne immortelle, & vont se réunir sur le front auguste du plus puissant & du meilleur des Rois. Je le vois ce Héros, ce Prince adorable, ce Maître si cher. Quelle noblesse dans tous ces traits! Quelle majesté dans toute sa personne! Que d'ame & de douceur naturelle dans ses regards! Il les tourne vers vous, MESSIEURS, & vous brillez d'un nouveau feu; une ardeur plus

vive vous embraſe; j'entends déjà vos divins accens & les accords de vos voix, vous les réuniſſez pour célébrer ſes vertus, pour chanter ſes victoires, pour applaudir à notre bonheur, vous les réuniſſez pour faire éclater votre zèle, exprimer votre amour, & tranſmettre à la poſtérité des ſentimens dignes de ce grand Roi & de ſes deſcendans. Quels concerts! ils pénètrent mon cœur; ils ſeront immortels, comme le nom de LOUIS.

Dans le lointain, quelle autre ſcène de grands objets! Le génie de la France qui parle à Richelieu, & lui dicte à la fois l'art d'éclairer les hommes & de faire régner les Rois. La Juſtice & la Science qui conduiſent Seguier, & l'élèvent de concert à la première place de leurs tribunaux. La Victoire qui s'avance à grands pas, & précède le char triomphal de nos Rois, où LOUIS LE GRAND, aſſis ſur des trophées, d'une main donne la paix aux Nations vaincues, & de l'autre raſſemble dans ce Palais les Muſes diſperſées. Et près de moi, MESSIEURS, quel autre objet intéreſſant! La Religion

en pleurs, qui vient emprunter l'organe de l'Éloquence pour exprimer ſa douleur, & ſemble m'accuſer de ſuſpendre trop long-temps vos regrets ſur une perte que nous devons tous reſſentir avec elle.

FIN du cinquième Volume.





